



HAL
open science

Le sens c'est de la dynamique

Virginie Doubli, Bénédicte Laurent, Aude Lecler, Arnaud Richard, Stéphane Riou

► **To cite this version:**

Virginie Doubli, Bénédicte Laurent, Aude Lecler, Arnaud Richard, Stéphane Riou (Dir.). Le sens c'est de la dynamique: La construction du sens en sciences du langage et en psychologie. Presses universitaires de la Méditerranée, 2009, Sciences du langage, 978-2-84269-861-4. halshs-00782391

HAL Id: halshs-00782391

<https://shs.hal.science/halshs-00782391>

Submitted on 16 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sens c'est de la dynamique !
La construction du sens en sciences
du langage et en psychologie

*Actes de colloque du CIL 2005
Montpellier 9 et 10 juin 2005*

Recueil coordonné par

Mohamed BENAÏSSA, Kevin CHAPUY,
Virginie DOUBLI, Bénédicte LAURENT,
Aude LECLER, Arnaud RICHARD et Stéphane RIOU

Comité scientifique

Nathalie AUGER, Nathalie BLANC, Jacques BRES, Denis BROUILLET,
Chantal CHARNET, Manuel GIMENEZ, Jean-Marie PRIEUR,
Paul SIBLOT et Michèle VERDELHAN

Comité de publication

Virginie DOUBLI (*Dipralang*), Bénédicte LAURENT (*Praxiling*),
Aude LECLER (*Praxiling*), Arnaud RICHARD (*Praxiling*)
et Stéphane RIOU (*Praxiling*).

CIL 2005

*Coordonné par Mohamed Benaïssa, Kevin Chapuy,
Virginie Doubli, Bénédicte Laurent,
Aude Lecler, Arnaud Richard et Stéphane Riou.*

Sommaire

Remerciements	9
Avant propos	11
Présentation de l'ouvrage	13

Conférence inaugurale

Teun A. VAN DIJK <i>Production discursive et gestion contextuelle des connaissances : le point de vue de l'analyse critique de discours (CDA)</i>	19
--	----

Socialisation du sens

Françoise DUFOUR <i>De l'effet de l'interdiscours colonial dans la production du sens de la nomination « pays dits "les moins avancés" »</i>	61
Stéphane RIOU <i>La théorie du désir mimétique : Une alternative à la conception individuelle de la production du sens ?</i>	75
Bruno COURBON <i>Lexicalisation et innovation sémantique : de la construction du sens en diachronie</i>	93

- Arnaud RICHARD
*De doping à dopage, analyse d'un « échantillon »
de la production de sens* 109
- Didier TSALA EFFA
*De l'événement de presse aux univers de sens : à
propos de la force schématisante de l'anaphore* 123

Mémoire

- Benjamin BOUTANQUOI et Jean Pierre ROSSI
*Modèle connexionniste de l'association et de la
classification* 137
- C. BELLISSENS, G. DENHIÈRE, S. JHEAN-LAROSE et
B. LEMAIRE
*KISS : Modélisation et implantation de la
dynamique d'activation des connaissances et de la
compréhension de textes contrôlée par la mémoire* 147
- Thierry ATZENI
*Application des modèles épisodiques de la
mémoire à l'évocation des connaissances
sémantiques des concepts des domaines du vivant
et du non vivant* 159
- Marie-Anne PAVEAU
*Mémoire et distribution. Des concepts pour
l'analyse du discours* 171
- Caroline MARRONCLE
*Du retour à la projection : une étude des
autorépétitions à l'oral* 187

Catégorisation et cognition

- Danièle DUBOIS
*Les sens des sens : lexicalisations et
conceptualisations dans différentes modalités sensibles* 205
- Jean-Louis DESSALLES et Laleh GHADAKPOUR
Vers une sémantique sans traits 221

Marie Luce HONESTE
*Une approche cognitive de la formation du sens en
langue et en discours* 231

Acquisition et didactique

Karine DUVIGNAU, Marion FOSSARD et Bruno
GAUME
*Approximations sémantiques et flexibilité dans la
dynamique de construction et de « déconstruction »
du sens* 247

Sündüz ÖZTÜRK KASAR
Sens et intentionnalité en traduction 261

Yann Vigile HOAREAU et Denis LEGROS
*Quelles contraintes la mémoire exerce-t-elle dans la
production du sens ? Effets des contextes
linguistiques et culturels sur l'activation de la
Mémoire de Travail à Long Terme dans la
construction de la signification d'un texte* 273

Aurélië LATHENE-DA CUNHA
*Entre texte et image : l'émergence du sens. Une
application aux manuels scolaires* 283

Élise BALDY
*Vous avez dit gravitation ? Exemple de la
dynamique de la construction du sens d'un concept
scientifique par les élèves* 293

Remerciements

Ce colloque et ses actes ont pu prendre forme grâce aux différents soutiens financiers et scientifiques dont nous avons bénéficiés. Nous tenons particulièrement à remercier le comité scientifique composé de membres des laboratoires *Dipralang*, *Laméco* et *Praxiling* : Nathalie Auger, Nathalie Blanc, Jacques Bres, Denis Brouillet, Chantal Charnet, Manuel Gimenez, Jean-Marie Prieur, Paul Siblot et Michèle Verdelhan. Nous remercions également les deux Écoles doctorales, *Littératures, langues, cultures* et *Espaces, temps, civilisations*, et les UFR 1 et 5. Nous remercions enfin les départements de Sciences du langage et de Psychologie cognitive et bien évidemment l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Ces différentes personnes et institutions nous ont fait confiance en nous donnant l'opportunité et les moyens de réaliser ce colloque et sa publication.

Avant propos

Le colloque Cil 2005, « Le sens c'est de la dynamique ! La construction du sens en sciences du langage et en psychologie » s'est tenu à Montpellier les 9 et 10 juin 2005. Il est l'œuvre du comité d'organisation composé de doctorants des laboratoires Dipralang, Laméco et Praxiling : Mohamed Benaïssa, Kevin Chapuy, Virginie Doublé, Bénédicte Laurent, Aude Lecler, Arnaud Richard et Stéphane Riou.

Le présent ouvrage tient lieu d'actes de colloque.

C'est une rencontre — à l'origine amicale — qui a donné lieu à une problématique scientifique commune : nous travaillons tous sur des objets de recherche proches et nous nous servons, mais pas dans les mêmes proportions, de concepts relatifs à la linguistique et à la psychologie.

Ainsi, nous avons pensé qu'en unissant nos connaissances, chacun pourrait y trouver avantage. L'interdisciplinarité réfléchie et construite peut faire considérablement avancer la recherche. Cet échange, cette mise en commun, est ce à quoi nous aspirons.

Le titre que nous avons choisi, avec une pointe d'humour, représente notre vision constructive du sens. Nous sommes contents que ce projet ait suscité un tel enthousiasme de la part de la communauté scientifique. Nous avons eu nous-mêmes, organisateurs, un réel plaisir à travailler ensemble. Merci à tous et nous n'aurons qu'un souhait : interdisciplinarisons-nous !

Présentation de l'ouvrage

Le premier article proposé est celui du conférencier invité Teun A. Van Dijk. Il s'intitule *Production discursive et gestion contextuelle des connaissances : le point de vue de l'analyse critique de discours (CDA)* et est traduit de l'anglais par Guylène Soula.

Les articles des participants au CIL 2005 ont été, quant à eux, regroupés selon quatre thématiques qui rendent compte de la richesse et de la diversité des points de vue sur la construction dynamique du sens : Socialisation du sens, Mémoire, Catégorisation et cognition et Acquisition et didactique.

Socialisation du sens

Françoise Dufour, *De l'effet de l'interdiscours colonial dans la production du sens de la nomination « pays dits “les moins avancés” »*.

Stéphane Riou, *La théorie du désir mimétique : une alternative à la conception individuelle du sens ?*

Bruno Courbon, *Lexicalisation et innovation sémantique : La construction du sens en diachronie*.

Arnaud Richard, *De doping à dopage. Analyse d'un « échantillon » de production de sens*.

Didier Tsala, *De l'événement de presse aux univers de sens : à propos de la force schématisante du langage.*

Mémoire

Benjamin Boutanquoi et J.-P. Rossi, *Modèle connexionniste de l'association et de la classification.*

Cédric Bellissens, Guy Denhière, Benoît Lemaire et Sandra Jhean, *KISS : Modélisation et implantation de la dynamique d'activation des connaissances et de la compréhension de textes contrôlée par la mémoire.*

Thierry Atzeni, *Application des modèles épisodiques de la mémoire à l'évocation des connaissances sémantiques des concepts des domaines du vivant et du non vivant.*

Anne Paveau, *Mémoire et distribution : des concepts pour l'analyse du discours.*

Caroline Marroncle, *Du retour à la projection : une étude des auto-répétitions à l'oral.*

Catégorisation et cognition

Danièle Dubois, *Les sens des sens : lexicalisations et conceptualisations dans différentes modalités sensibles.*

Jean-Louis Dessalles, *Vers un sémantique sans traits.*

Marie-Luce Honeste, *Une approche cognitive de la formation du sens en langue et en discours.*

Acquisition et didactique

Karine Duvignaud, M. Fossard et B. Gaume, *Approximations sémantiques et flexibilité dans la dynamique de construction et de « déconstruction » du sens.*

Sündüz Kasar, *Sens et intentionnalité en traduction.*

Yann-Vigile Hoareau et Denis Legros, *Quelles contraintes la mémoire exerce-t-elle dans la production du sens ? Effets des contextes linguistiques et culturels sur l'activation de la Mémoire de Travail à Long Terme dans la construction de la signification d'un texte.*

Aurélie Lathène-Da Cunha, *Entre texte et image : l'émergence du sens. Une application aux manuels scolaires.*

Elise Baldy, *Vous avez dit gravitation ? Exemple de la dynamique de la construction du sens d'un concept scientifique par les élèves.*

Conférence inaugurale

Teun A. Van Dijk

Dept. de Traducció i Filologia, Rambla 30, 08002 Barcelona, Espagne

teun@discourse-in-society.org

Traduction : Guylène Soula, communications assistant, NanoMemPro

Institut européen des membranes, U.M.R. 5635, Montpellier, France

guylene.soula@iemm.univ-montp2.fr

Production discursive et gestion contextuelle des connaissances : le point de vue de l'analyse critique de discours (CDA)

Introduction

L'un des apports majeurs de la psychologie et de l'intelligence artificielle à la théorie du discours, c'est l'idée fondamentale que production et compréhension du discours s'appuient sur le grand nombre de connaissances qu'ont en commun les interlocuteurs. Dans le prolongement de plusieurs théories portant sur la nature de la représentation des connaissances, il a été proposé que des segments pertinents de connaissances sont activés et servent à la compréhension des mots, des phrases, à l'établissement d'une cohérence locale, à la formation de sujets généraux ou de macrostructures sémantiques, et plus généralement à la génération des inférences, parmi bien d'autres aspects participant à la compréhension discursive. Dans la mesure où la production et la compréhension de discours qui traitent d'événements, d'actions (comme les histoires, les comptes rendus journalistiques) font appel à des modèles mentaux (stockés dans) de la mémoire épisodique, et que la construction de ces modèles fait également appel à (plus ou moins) de connaissances, nous pouvons en conclure que les connaissances se retrouvent à tous les niveaux du traitement discursif. Cette intuition semble maintenant si évidente que l'on oublie parfois qu'elle est restée en marge du traitement théorique des discours, et ce jusqu'au début des années 70 (voir par exemple, parmi le très grand nombre d'études parues ces vingt dernières années, Britton et Graesser

1996 ; Clark 1996 ; Graesser et Bower 1990 ; Johnsonn-Laird 1983 ; Markman 1999 ; Schank et Abelson 1977 ; Van Dijk et Kintsch 1983 ; Van Oostendorp et Zwaan 1994 ; Wilkes 1997).

Une autre idée bien connue de la théorie du discours est que production et compréhension discursives dépendent du contexte. Si pour une grande partie des études de discours, cette observation est presque aussi banale que la mise en lumière du rôle des connaissances, la psychologie cognitive a la plupart du temps ignoré cet aspect du traitement discursif. Bien que le rôle du contexte soit souvent matière à discussion pour la linguistique, l'analyse du discours et les sciences sociales, il n'existe aucune proposition théorique explicite ni d'ailleurs de monographie sur la théorie du contexte. J'ai proposé dans l'un de mes précédents articles de rendre compte du rôle du contexte dans le traitement discursif par le biais de modèles mentaux dimensionnés à l'événement ou la situation de communication donné, modèles mentaux que j'ai appelé « modèles de contexte » ou « contextes ».

Dans le présent article, j'examinerai l'interface de ces deux aspects fondamentaux du traitement discursif, en l'occurrence la façon dont, pendant la production et la compréhension de discours, les connaissances sont gérées en tant que fonctions du contexte. On montrera comment les contextes, définis comme modèles mentaux, reposent sur un élément spécifique de connaissances représentant les hypothèses qu'ont énonciateurs et énonciataires de leurs connaissances mutuelles. En d'autres termes, le discours nécessite non seulement des « connaissances du monde » générales, des connaissances à propos de la situation de communication actuelle, mais évidemment aussi une connaissance des connaissances de l'interlocuteur. Une théorie des modèles de contexte se doit donc de prendre en charge ces suppositions qui font partie intégrante des dimensions pertinentes de la situation de communication en cours. En d'autres termes, comment les énonciateurs gèrent-ils vraiment le socle commun de connaissances nécessaire à la compréhension mutuelle ? Cette question des « connaissances communes » ou « socle commun » est loin d'être nouvelle pour la théorie du langage et du traitement du discours (voir par exemple Clark 1996 ; Keysa, Barr, Balin et Paek 1998, Planalp et Garvin-Doxas 1994) mais jusqu'à présent, elle n'a pas été explicitement rattachée à une théorie des modèles contextuels. Le présent article se propose donc comme contribution à une nouvelle théorie du rôle des connaissances dans

le traitement discursif, ainsi que comme contribution à une nouvelle théorie du contexte.

Une théorie de la gestion des connaissances dans le discours et l'interaction intéresse également l'analyse critique du discours. En effet, les modes opératoires d'abus de pouvoir en jeu dans la communication — on pense par exemple à la manipulation — reposent souvent sur des stratégies de connaissances spécifiques au discours. Nous espérons donc que cet article théorique contribue également à la CDA.

1 La définition des connaissances

Dans un certain nombre de cultures, la théorie de la connaissance est l'objet de l'épistémologie depuis plusieurs milliers d'années. Elle intéresse par ailleurs la psychologie et des sciences sociales depuis quelques dizaines d'années. Il est donc impossible de résumer les résultats principaux générés par tant de théories et de recherches (parmi les milliers d'ouvrages consacrés à la connaissance, je me contenterai de citer la récente anthologie de Bernecker et Dretske 2000). Je m'en tiendrai donc à exprimer ma propre position au sein d'un débat long et complexe, et définirai les connaissances en termes de croyances partagées répondant aux critères (épistémiques) spécifiques d'une communauté (épistémique). Cette définition succincte est bien plus pragmatique et socio-cognitive que philosophique et abstraite. Elle n'inclut pas, par exemple, la notion de « vérité » au sens où l'entend la définition traditionnelle de la connaissance par l'épistémologie, qui parle de « croyances vraies et justifiées ». La vérité est pour moi une notion qui s'applique à l'utilisation du langage, au discours, aux actes de parole, mais pas aux croyances. Chaque communauté, ou période historique d'une communauté, possède ses critères propres qui permettent à ses membres que certaines de leurs croyances soient traitées et partagées comme étant des connaissances. Ces critères sont évidemment différents selon que l'on considère par exemple des communautés scientifiques ou la communauté du « sens commun » de la population dans son ensemble. L'un de ces critères empiriques est étonnamment simple, et d'un intérêt immédiat pour l'étude des discours : une communauté donnée traitera une croyance comme une connaissance si cette dernière est présupposée dans les discours publics de

cette communauté, par exemple dans ses histoires, ses chansons ou les articles de presse qu'elle produit.

1.1 Les types de connaissances

Le champ de l'analyse des discours comme la psychologie du traitement des textes s'attachent le plus souvent à un type plus ou moins abstrait et général de « connaissances du monde » (par exemple le type de connaissances représentées dans les scripts ou les structures de connaissances similaires, que l'on suppose d'ordinaire être stockées dans la mémoire « sémantique »). En dehors d'un certain nombre de spéculations portant sur les aspects formels ou neurologiques des représentations de la connaissance dans la mémoire (ou le cerveau), il existe fort peu de théorisations explicites des différents types de connaissances. Dans la mesure où il est pourtant plausible que différents types de connaissances affectent de différentes manières le traitement des discours, il est essentiel de proposer explicitement une théorie des différents types de connaissances. La synthèse d'une très longue réflexion m'amène à la proposition suivante : les connaissances relèvent de variations typologiques, par exemple selon les critères suivants :

- étendue : personnel, interpersonnel, groupe, organisation, nation, culture ;
- spécificité : connaissances plus ou moins générales ou spécifiques ;
- caractère concret : connaissances plus ou moins abstraites ou concrètes ;
- « réalité » : connaissances plus ou moins « fictionnelles » du monde « réel » ;
- objets : les objets de la connaissance : gens, animaux, choses, nature, etc. ;
- certitude : des connaissances plus ou moins « sûres ».

Ces types de connaissances, entre autres, se mêlent de façon complexe, de sorte que l'on peut par exemple avoir des connaissances partagées par les membres d'une organisation à propos d'événements concrets et spécifiques qui ont peut-être eu lieu, mais qui pourraient tout aussi bien n'être qu'un mythe propre à cette organisation, que tous ses membres traitent pourtant comme étant « réel ». La plus grande

partie des « connaissances du monde » sont générales, abstraites, et tous les membres d'une communauté donnée les possèdent. Ce sont ces connaissances-là qui sont présupposées dans les discours publics produits par cette culture.

On considérera également que ces connaissances sont représentées dans la mémoire sociale ou sémantique, que les connaissances personnelles d'événements (autobiographiques) spécifiques — les souvenirs personnels, les expériences — sont stockés dans des modèles mentaux de la mémoire épisodique, et que ces différents types de mémoires s'influencent mutuellement (Tulving 1983). Nos connaissances interpersonnelles d'événements spécifiques (comme le dîner de la veille) peuvent donc être des cas particuliers de connaissances générales et abstraites des dîners. Inversement, nous apprenons les propriétés générales des repas et des dîners, à partir de généralisations, d'abstractions de ces instanciations *ad hoc*, détaillées et variées. Au-delà de ces notions élémentaires, nous ne savons quasiment rien des différents formats de représentation de ces différents types de connaissances, ni où et comment ils sont stockés dans le cerveau. En fait, nous n'avons que fort peu de connaissances étayées sur la connaissance en général !

1.2 Le contexte comme modèle mental

Il existe un certain consensus autour de l'idée qu'une solide théorie du discours doit non seulement proposer une théorie des structures des textes et de la parole, mais aussi une théorie du contexte, des relations texte/parole et contexte, et des processus de (re)contextualisation en général (Auer 1992 ; Duranti et Goodwin 1992 ; Gumperz 1982). La notion de contexte que la plupart de ces approches en sciences humaines et sociales utilise est pourtant vague, intuitive, et fondée sur le concept d'un environnement « social » ou d'une « situation » d'utilisation de la langue. De telles situations comprennent des catégories : Cadre spatio-temporel, Participants et leurs divers rôles, Actions, Paramètres cognitifs (buts, connaissances, opinion, etc.). Le contexte serait alors plus précisément la structure établie à partir des catégories *pertinentes* d'une telle situation, c'est-à-dire les catégories qui influent sur la production et la compréhension des structures discursives. En d'autres termes, les contextes sont liés à la pertinence.

Cette conception du contexte pose un problème majeur. Il lui manque l'interface cognitive qui permette de rendre compte de la « pertinence » subjective initiale. Les lieux, les rôles des participants, les divers buts des événements de communication ne sont pas pertinents en tant que tels mais sont définis comme pertinents par les participants eux-mêmes. La définition de la situation de communication, comme la pertinence de ses propriétés pour la production discursive et sa compréhension, sont accomplies non seulement dans l'interaction mais aussi mentalement. Ce qui semble évident pour les psychologues l'est moins pour bon nombre d'analystes du discours intéressés par le contexte : en l'occurrence, que le contexte social ne soit en aucune manière relié « causalement » au texte ou à la parole. Les structures sociales, le rôle des participants, les actions, le temps et le lieu etc. ne sont tout simplement pas en mesure d'influer directement sur le discours, et réciproquement, ce dernier ne peut directement les influencer. Une interface cognitive est donc nécessaire entre situations sociales et discours. Les modèles mentaux remplissent parfaitement ce rôle. Je définirai donc le contexte comme la représentation mentale qu'ont les participants des propriétés pertinentes d'une situation sociale dans laquelle ils interagissent et produisent ou comprennent des textes ou des paroles. Cette représentation mentale sera appelée « modèle de contexte ». Ledit modèle est stocké dans la mémoire épisodique, au même titre que tout autre modèle mental d'événements et d'actions en cours (précisions supplémentaires dans Van Dijk 1999). Les modèles de contexte ne sont en effet qu'un cas particulier du type de modèles mentaux qui définissent toutes nos expériences personnelles et qui contrôlent toutes les situations et interactions auxquelles nous participons.

L'interprétation des situations de communication (et des « contextes » au sens traditionnel) en termes de modèles de contexte présente de nombreux avantages. Les modèles rendent compte du fait que les différents participants peuvent avoir des interprétations différentes, et partant, des modèles différents de la situation en cours. Ces différents modèles de contexte exerceront des effets divers sur ce que les participants disent, écrivent ou comprennent, ce qui peut alors entraîner malentendus et conflits. Les modèles de contexte peuvent donc être vus comme l'interface primordiale entre discours effectif et situation de communication environnante, ce qui inclut la façon dont

les participants se représentent, ainsi que les autres, comme énonciateurs et énonciataires.

De même que pour l'expérience générale, les modèles de contexte ne sont pas des représentations et des interprétations statiques de la situation. Ils sont dynamiques, évolutifs, en perpétuelle modification, ne serait-ce qu'en raison de l'avancée du discours qui modifie de manière dynamique les connaissances des participants (ce dont on parle) ainsi que les relations des participants pendant/dans l'interaction, en conséquence de ce qui est dit. Les catégories contextuelles influencent donc toutes les structures du discours susceptibles de varier (les actes de parole, la rhétorique, le style syntaxique, lexical, etc.).

1.3 Le mécanisme C

Les connaissances constituent l'une des catégories principales des modèles de contexte : il est primordial que les participants aient une représentation mutuelle de leurs connaissances dans la mesure où de nombreux aspects du discours dépendent de ce que l'énonciateur suppose que l'énonciataire sait ou ne sait pas. Ainsi, lorsque l'énonciateur suppose qu'une chose est connue de l'énonciataire, il ne lui est alors pas nécessaire de l'asserter. Il peut, de façon tacite ou explicite, la présupposer, la rappeler dans le cas d'un oubli éventuel ou si la chose en question n'est pas immédiatement accessible (information portant sur des événements récents par exemple). C'est à cet aspect portant sur les connaissances des modèles de contexte que nous consacrerons le reste de l'article.

Du fait de l'importance majeure que prennent les connaissances dans les modèles de contexte, je postulerai qu'elles ont un statut spécifique de mécanisme cognitif, que j'appellerai « mécanisme C ». Ce mécanisme, constamment activé, « calcule » ce que savent les énonciataires à chaque instant d'une situation de communication ou d'une interaction. Ce mécanisme adapte la structure de la parole ou du texte au socle commun de connaissances en constante modification, par exemple par la sélection d'actes de parole appropriés (assertions, questions), d'articles définis ou indéfinis, de subordinées relatives présupposées, d'embrayeurs de la conversation, de marqueurs de rappel (« comme je te l'ai dit hier », « comme nous l'avons annoncé la semaine dernière »), en apportant des détails explicatifs, en pré-

sentant des comptes rendus, etc. En d'autres termes, si l'on suppose, suivant en cela les développements théoriques récents de la psychologie cognitive, que ce que les participants connaissent d'un événement est représenté par le modèle mental subjectif de cet événement (Van Dijk et Kintsch 1983, Van Oostendorp et Goldman 1999), alors le mécanisme C du modèle de contexte indique aux participants quelles connaissances doivent être assertés, ou rappelées, et lesquelles peuvent être présupposées parce qu'elles seront inférées par les participants eux-mêmes.

Ces paramètres du discours, parmi d'autres, dépendent bien sûr également d'autres caractéristiques du modèle de contexte, telles que les intentions de l'énonciateur, le type de personnes auquel il s'adresse, la nature de l'interaction, le cadre institutionnel etc. On présuppose et on exprime différents types de connaissances selon que l'on s'adresse à des enfants, des étudiants, ses collègues au travail, sa femme ou ses amis. L'expression et la présupposition des connaissances dépendent en effet non seulement de ce que l'on sait que les énonciateurs savent déjà, mais aussi de ce que l'on sait qu'ils pourraient vouloir connaître, parce que cela leur semblera intéressant ou pertinent.

Le mécanisme C est donc lié aux autres caractéristiques du modèle de contexte. Il l'est de manière réflexive dans la mesure où les autres catégories du modèles de contexte sont elles-mêmes produites par ce mécanisme C. Si l'on discute avec un ami, on a alors un modèle de contexte comprenant un participant dans le rôle social d'ami, de personne connue. Pour que cette information soit représentée dans le modèle de contexte, le mécanisme C doit activer et rendre disponible les connaissances sur cette personne pertinentes à cette conversation-là. Les informations contenues dans le modèle de contexte actuel signifient donc nécessairement que les participants *savent* quel est le cadre actuel, avec qui et pourquoi ils communiquent ou interagissent. Les modèles de contexte contrôlent toute interaction, tout discours, et le mécanisme C contrôle le modèle de contexte. On peut même envisager qu'il représente la connaissance que l'on a de soi — qui l'on est, à quel titre on participe maintenant à l'interaction en cours.

Dans la mesure où le mécanisme C doit gérer des quantités importantes de connaissances contextualisées en constante modification, il est plausible qu'il opère de façon stratégique, c'est-à-dire par le biais d'opérations rapides mais imparfaites, comme le montre le traitement

stratégique des discours (Van Dijk et Kintsch 1983). Si les énonciateurs, à l'oral comme à l'écrit, devaient par exemple prendre en compte tout ce (qu'ils pensent) que les énonciataires savent déjà, il serait alors impossible que toutes ces connaissances intègrent le mécanisme C. Il doit donc plutôt exister une stratégie de décision rapide du type : l'énonciataire sait tout ce que je sais, sauf X et Y, auquel cas l'une des conditions du contexte est alors d'asserter X ou Y. Il faut bien sûr satisfaire d'autres conditions du contexte avant de pouvoir asserter de façon appropriée X ou Y, par exemple estimer la pertinence de cette information pour les énonciataires ou évaluer si l'information en question est conforme aux usages de la politesse. Nous arrêterons là l'énumération, en insistant sur le fait que ces conditions supplémentaires sont évidemment contrôlées elles aussi par le mécanisme C, ainsi que nous l'avons présenté plus haut.

Dans la mesure où les connaissances sont généralement définies comme les croyances communes qu'ont les membres d'une communauté épistémique, une telle stratégie s'appuie également sur une base empirique : deux personnes appartenant à la même communauté épistémique ont par définition en commun l'ensemble des connaissances générales de cette communauté. Ce n'est en revanche pas le cas pour la totalité des connaissances personnelles, lesquelles ne sont le plus souvent pas partagées par les autres ; elles doivent donc être dans un premier temps assertées pour être ensuite présupposées lors du même événement de communication ou dans les événements de communication ultérieurs avec les mêmes participants. Nous allons maintenant nous attacher à une étude plus systématique de ces stratégies (notamment), en considérant que chaque type de connaissances — telles qu'elles viennent d'être définies — requiert sa propre stratégie de gestion.

2 Les stratégies C

Étudions un certain nombre d'hypothèses de stratégies se rapportant à différents types de connaissances.

2.1 Les connaissances personnelles

Les connaissances personnelles sont les connaissances autobiographiques d'expériences personnelles. L'hypothèse du mécanisme C quant aux connaissances personnelles est qu'elles sont « privées », donc non partagées par ceux qui n'ont pas participé aux expériences qui s'y rattachent, à moins qu'on ne leur en aie fait part, auquel cas — si les connaissances personnelles sont présupposées — l'énonciateur doit rappeler à l'interlocuteur qu'il lui a précédemment fait part de son expérience. Ceci signifie que l'énonciateur doit activer un modèle de contexte antérieur comportant l'information pertinente. S'il a accès à un tel modèle contextuel, s'il se rappelle avoir déjà informé l'énonciataire, il n'est donc pas nécessaire d'exprimer et d'asserter ces connaissances personnelles, bien qu'il soit sans doute utile de les rappeler dans la mesure où le modèle de contexte de l'énonciataire n'est probablement pas facilement accessible. Il serait anormal que l'énonciataire répète les mêmes assertions ou procède aux mêmes rappels au cours d'un seul événement de communication, à moins que la répétition ne soit nécessaire pour des raisons didactiques, rhétoriques ou autres. Si l'événement de communication a eu lieu des années auparavant et que l'information communiquée n'a que peu de pertinence pour l'énonciataire, elle aura alors probablement été oubliée ; un rappel sera donc nécessaire.

2.2 Les connaissances interpersonnelles

Les connaissances interpersonnelles sont les connaissances personnelles partagées par au moins deux individus sur la base d'une communication interpersonnelle antérieure ou d'expériences communes. La stratégie en jeu est la même que celle se rapportant aux connaissances personnelles : si l'énonciateur a accès à un modèle d'expérience ou à un modèle de contexte pendant lequel l'information pertinente a été transmise, il peut alors présupposer que les énonciataires connaissent cette information. Une assertion serait alors anormale et un rappel, nécessaire, si le modèle de contexte est ancien et si le modèle d'événement n'a qu'une faible pertinence pour l'énonciataire. Un modèle de contexte typiquement pertinent sera celui qui présentera les expériences personnelles en racontant une histoire.

2.3 Les connaissances de groupe

Les connaissances de groupe sont des connaissances socialement partagées. Elles peuvent venir d'expériences vécues par le groupe, ou être plus générales, plus abstraites, acquises par les membres d'un groupe professionnel, d'un mouvement social ou d'une secte. Dans le premier cas, les expériences peuvent être racontées aux nouveaux membres (enfants, apprentis, novices), sous les diverses formes d'histoires « collectives », transmises oralement, par écrit (genres littéraires de la légende, du conte, etc.) ou par le biais de films. Dans le second cas, les connaissances de groupe socialement partagées sont enseignées comme étant des connaissances générales, abstraites, par exemple le type de connaissances que partagent les linguistes ou les physiciens. La communication intra-groupale présuppose l'existence de connaissances de groupe, comme l'attestent les publications académiques ou les conversations portant sur des sujets techniques. Il est à noter que ce concept des connaissances est par définition relatif : ce qu'un groupe nomme « connaissances » sera appelé « croyances » ou « superstitions » par les membres d'autres groupes.

2.4 Les connaissances institutionnelles

Les connaissances institutionnelles sont les connaissances sociales communes aux membres d'une institution ou d'une organisation ; elles répondent généralement aux critères stratégiques des connaissances de groupe et des discours de groupe. Les membres compétents d'une institution ou d'une organisation peuvent tenir pour présupposées toutes les connaissances qu'ils ont acquises en tant que nouveaux venus en cours d'intégration dans l'institution, par exemple pendant leurs périodes de formation ou de transmission des us et coutumes de l'institution en question. Les connaissances institutionnelles communes sont susceptibles de varier sur une échelle d'officialité des connaissances : les connaissances officielles sont au moins en partie connues des membres compétents, et sont le plus souvent répertoriées dans divers documents institutionnels (compte rendu de réunion, secrets de fabrication d'une entreprise, archives d'un journal).

2.5 Les connaissances nationales

Les connaissances nationales sont les connaissances communes aux citoyens d'un pays. Elles s'apprennent d'ordinaire à l'école ou par le biais des médias, et sont tenues pour présumées lors des prises de parole en public. Dans la mesure où pour la plupart des gens, la communication quotidienne se fait avec des membres du pays, la quasi totalité des connaissances nationales seront des présumés dans la majorité des conversations et des discours publics. Il serait en effet superflu de rappeler le nom du pays, sa capitale, son président actuel, les héros nationaux, ainsi qu'une multitude d'autres connaissances apprises en tant que citoyen d'un pays donné. Ces connaissances nationales communes sont rarement personnelles ou interpersonnelles. La même chose vaut pour les unités politiques plus petites (villages, villes) bien que les connaissances sociales partagées puissent alors inclure des connaissances (inter)personnelles, portant par exemple sur des dirigeants ou des événements précis.

2.6 Les connaissances culturelles

Les connaissances culturelles sont les connaissances générales communes aux membres d'une même « culture ». Bien que la notion de « culture » soit floue, nous considérerons néanmoins qu'il est possible de s'identifier à une culture, sur les bases (qui peuvent être combinées) de la langue, de la religion, de l'histoire, des habitudes, de l'origine ou de l'apparence. Tous les discours des membres compétents d'une culture donnée présupposent ces connaissances culturelles, elles-mêmes acquises par le biais des discours produits par cette culture, d'abord au sein de la famille, puis à l'école, par les médias, en interagissant avec ses amis.

Les connaissances culturelles sont le socle commun essentiel fondamental de tous les autres discours et de tous les autres types de connaissances ; elles sont donc présumées par tous les discours produits par une culture donnée, à l'exception des discours à vocation pédagogique. La quasi totalité de ce qui est appelé « connaissances du monde » relève des connaissances culturelles. Ces dernières sont le plus souvent générales et abstraites, et ne portent donc pas sur des événements sociaux ou historiques concrets, comme c'est en revanche le cas pour une grande partie des connaissances nationales.

La stratégie générale se rapportant aux connaissances culturelles est la suivante : ces connaissances sont supposées partagées par les énonciataires dans presque toutes les interactions intra-culturelles. En d'autres termes, dans la plupart des situations, le mécanisme C considère que ce que je sais est également connu des énonciataires, et inversement. Tous les autres types de connaissances sont supposés inclure les connaissances culturelles.

Nous voyons donc que nonobstant la quantité et la diversité des connaissances tenues pour présupposées dans l'interaction et les discours, les stratégies C des modèles de contexte n'en sont pas moins relativement simples. Elles peuvent être résumées de la manière suivante :

- Si l'énonciataire semble appartenir à ma propre communauté épistémique (culture, pays, groupe, etc.), présupposer alors que la totalité des connaissances socialement partagées de cette communauté est connue de l'énonciataire.
- Si l'énonciataire semble appartenir à une autre communauté épistémique, activer alors les connaissances relatives à cette communauté. Si je n'en ai pas, supposer alors que ces connaissances sont identiques ou similaires à celles de ma propre communauté. En cas de doute, demander ou manifester mon ignorance.
- Si je possède de nouvelles connaissances, par exemple relatives à des événements précis, elles ne seront probablement pas encore partagées par tous les membres de la communauté. Je ne les présupposerai donc pas connues de l'énonciataire, à moins de savoir qu'il a utilisé la même source d'information que moi (par exemple les médias).
- Les connaissances interpersonnelles peuvent par définition être supposées connues de l'énonciataire avec qui elles ont été partagées. En cas de doute, elles seront rappelées.
- Les connaissances personnelles sont considérées comme non connues de l'énonciataire ; elles ne doivent donc pas être présupposées.

Nous voyons qu'il existe une transition graduelle entre les connaissances culturelles générales et les connaissances personnelles spécifiques. Le plus souvent, les premières seront supposées connues de l'énonciataire, et les secondes, inconnues.

Cela signifie que les énonciateurs sont en mesure de se concentrer sur un ensemble relativement simple de conditions alternatives pour les cas particuliers.

En ce qui concerne l'information personnelle, il s'agit d'activer les contextes antérieurs dans lesquels des expériences personnelles ont pu être évoquées. Si l'on peut accéder à un tel contexte, et que ce contexte soit récent et/ou l'information intéressante ou pertinente pour l'énonciataire, les connaissances pourront alors être présupposées. Dans le cas contraire, elles seront rappelées. Dans la mesure où il est difficile d'effectuer des recherches dans la mémoire épisodique, il arrive fréquemment que l'énonciateur « raconte deux fois la même histoire ». On se rappelle aisément avoir déjà évoqué, ne serait-ce que partiellement, des contextes antérieurs ; il devient donc de moins en moins probable de répéter plusieurs fois la même histoire, et ce d'autant plus que les énonciateurs commenteront ces répétitions et que leurs remarques intégreront le modèle de contexte (remémoré).

En ce qui concerne les connaissances sociales nouvelles, c'est-à-dire toute connaissance générale ne faisant pas partie du socle commun, ou toute connaissance spécifique portant sur des événements récents, l'énonciateur ne présupposera pas ces connaissances connues de l'énonciataire, à moins qu'il ne pense que l'énonciataire a accès aux mêmes sources d'information que lui (presse, télévision, livres, etc.).

Si l'énonciateur connaît l'énonciataire, les choses sont plus faciles : dans ce cas, la majorité des sources d'information de l'énonciataire est connue de l'énonciateur. Quoi qu'il en soit, en cas d'incertitude, l'énonciateur introduira en tête de ses assertions des interrogations du type « As-tu lu (entendu, etc.) ceci à propos de... ? ». A l'écrit, cela se traduit par des rappels (« ainsi que nous vous en avons informés », ou « ainsi que l'information a été donnée dans la presse la semaine dernière »).

Nous voyons que dans bon nombre de situations de communication écrite ou orale, les stratégies C sont plutôt simples — l'énonciateur sait quelles connaissances peuvent ou non être présupposées. Les cas de figure les plus difficiles sont ceux de la communication par écrit portant sur des connaissances sociales générales inconnues des lecteurs ou sur des connaissances sociales spécifiques inconnues se rapportant à des événements donnés.

Le premier se retrouve dans toute situation d'apprentissage : contextes d'éducation, à l'école comme à l'université, ou lorsque l'on fait de la vulgarisation scientifique, notamment par le biais des mass media. Dans ces deux cas, si l'énonciateur (et son mécanisme C) postule l'ignorance de l'énonciataire, il s'agit alors d'évaluer le niveau de connaissances qu'a (déjà) l'énonciataire, et d'apporter les connaissances nouvelles en tenant compte de cette base, en recourant à différentes stratégies d'explication (définitions, descriptions, métaphores, comparaisons, etc.) (Calsamiglia & Van Dijk 2003). Des stratégies similaires sont appliquées lors des situations de communication où l'énonciataire appartient à une autre communauté épistémique (culture, pays, etc.). Il est à noter que la seconde situation est également typique des situations de communication qui se déroulent au sein d'une même communauté épistémique (informations portées à l'attention du grand public par les mass media, les livres, etc.) : comment les journalistes et les écrivains savent-ils quelles connaissances présupposer dans leurs écrits ? Nous avons vu que dans cette situation, s'il s'agit de connaissances nationales et de culture générale, elles seront alors présupposées, et que les nouvelles connaissances sociales (à propos, par exemple, du génome humain) seront en partie expliquées. Lorsqu'il s'agit d'une nouvelle information spécifique, portant par exemple sur des événements récents, l'écrivain doit seulement savoir si le lecteur est susceptible d'avoir utilisé les sources d'information qui ont déjà pu les lui présenter. Si elles sont très récentes (datant du jour même) et n'ont pas encore été traitées par les médias, le journaliste peut émettre l'hypothèse que le lecteur n'est pas encore au courant. Si l'information a été présentée par les mass media, le journaliste peut alors supposer qu'un grand nombre de gens, mais pas tous, en disposent, auquel cas il procédera à un rappel de l'information.

Il est possible de résumer ces différentes conditions sous la forme d'une méta-stratégie.

En situation de communication avec les membres d'une même communauté épistémique, présupposer toutes les connaissances générales partagées, ainsi que toutes les connaissances spécifiques qui ont récemment été communiquées.

D'autres manières permettent de formuler les (méta)stratégies générales du mécanisme C qui sont identiques ou similaires.

Présupposer tout ce que je sais depuis longtemps, ne pas présupposer ce que je viens juste d'apprendre.

Naturellement, la stratégie ci-dessus ne s'applique pas aux contextes pédagogiques (éducation ou vulgarisation scientifique) mais s'applique à la plupart des situations quotidiennes (conversations comme mass media).

Au vu des quantités importantes de connaissances à gérer, l'énonciateur doit avoir des stratégies relativement simples mais efficaces pour calculer les connaissances qu'a déjà, ou pas, l'énonciataire. Cela ne soulève pas de difficultés pour le socle commun des connaissances culturelles générales, relativement stable et d'évolution graduelle. Les difficultés sont minimales lorsqu'il s'agit des interactions quotidiennes et des connaissances personnelles, qui ne demandent qu'une réactivation des modèles de contexte, et pour lesquelles il existe plusieurs moyens de vérification des connaissances. En ce qui concerne la communication par écrit à propos d'événements récents, le plus souvent par les mass media, la stratégie la plus simple est la suivante.

Ce que les médias n'ont pas encore traité, l'énonciataire ne le sait pas.

Il s'agit maintenant, à partir de cette première idée informelle des stratégies plausibles des connaissances en jeu dans les discours et la communication, d'être plus spécifique quant à leur base cognitive précise. Comment tout cela fonctionne-t-il dans le temps réel du traitement des discours ?

3 Le traitement des suppositions

Nous avons développé l'hypothèse que dans chaque situation de communication, les participants construisent et mettent sans cesse à jour un modèle mental de cette situation, ou modèle de contexte. Nous supposons également qu'une telle construction ne se fait pas *ex nihilo*, puisque les modèles de contexte sont des cas particuliers de modèles d'expérience en cours. Cela signifie qu'une partie significative des catégories et des contenus des modèles de contexte est déjà en place : le cadre (temps, lieu, etc.), le moi (qui l'on est, quelle identité sociale est pertinente pour la situation, etc.), les autres participants et leur rôle, les actions sociales en cours, etc. La même chose vaut pour les connaissances qui seront pertinentes pour ces modèles d'expérience, depuis les connaissances de culture générale jusqu'aux connaissances

personnelles partagées avec les autres participants. En d'autres termes, le mécanisme C d'un modèle de contexte se superpose souvent avec le mécanisme C des modèles d'expérience qui le précède.

Bien que ne disposions que d'hypothèses générales quant à la construction stratégique des modèles d'expérience dans la mémoire épisodique, nous pouvons néanmoins supposer qu'ils sont en perpétuelle construction, à partir (a) de la combinaison de nouvelles données perceptuelles, (b) de modèles d'expérience antérieurs, et (c) de différents types de connaissances socialement partagées. Nous « savons » donc que nous sommes en train de prendre le petit-déjeuner avec notre compagne/on grâce à des événements antérieurs similaires, tels qu'il sont représentés par des modèles d'expérience dans la mémoire autobiographique (épisodique), grâce à l'instanciation de connaissances culturelles générales sur les petits déjeuners, grâce aux connaissances personnelles généralisées que nous avons de notre compagne/on, grâce également aux perceptions pertinentes maintenant, telles que le moment de la journée (typiquement, le matin), l'endroit (la cuisine), d'autres caractéristiques propre au cadre spatio-temporel (la table, les aliments, etc.), la perception de la présence de son/sa compagne/on, etc. Ces propriétés, ainsi que d'autres, qui portent sur l'événement en cours, vont à la fois activer des événements similaires antérieurs stockés dans la mémoire épisodique, c'est-à-dire des modèles d'expérience antérieurs, et des connaissances culturelles générales à propos du petit-déjeuner, le tout résultant dans la définition actuelle de la situation, en l'occurrence « Nous prenons le petit-déjeuner ». Des processus similaires sont à l'œuvre pour la définition de tous les événements sociaux auxquels nous participons.

Dans la mesure où les modèles de contexte sont des formes spécifiques de modèles d'expérience, la même stratégie sert peu ou prou à leur construction. Si nous reprenons l'exemple du petit-déjeuner, le modèle de contexte de la conversation que l'on peut avoir avec son/sa compagnon/e sera régi par les mêmes contraintes et processus généraux, ceux des perceptions actuelles de la situation sociale (cadre spatio-temporel, accessoires, participants, etc.), des modèles de contexte antérieurs (d'autres conversations avec notre compagne/on), des connaissances culturelles générales que l'on a du petit-déjeuner, de l'interaction, de la conversation, ainsi que de ce qui constitue un sujet de conversation.

On précisera que les modèles d'expérience ne sont pas une sorte

de représentation mentale de toutes les propriétés d'un cadre physique, des participants ou d'une interaction sociale, mais bel et bien *une construction des données pertinentes dans la situation en cours pour l'(inter)action des participants*. Ainsi, pour la scène du petit-déjeuner, le fait que l'on se trouve dans un endroit précis où il est possible de prendre son petit-déjeuner (par exemple la cuisine) sera assurément pertinent, de même que la présence d'aliments, etc. En revanche, la couleur de la table, la taille précise du paquet de céréales ainsi que nombre d'autres propriétés « objectives » inhérentes à une scène de petit-déjeuner ne le seront pas. Pour réussir « prendre son petit-déjeuner », seule une construction très partielle des aspects d'une situation sociale pertinents (pour nous) est nécessaire. De la même manière que les modèles d'expérience sont par définition personnels et subjectifs, les définitions de ce qui relève de cet événement (ce que prendre le petit déjeuner veut dire pour nous) peuvent l'être en grande partie. Des contraintes culturelles fortes contrôlent néanmoins ces définitions, de sorte que se promener ou manger de la viande le soir n'est d'ordinaire pas interprété et décrit comme prendre son petit-déjeuner. En d'autres termes, les modèles d'expérience sont subjectifs, mais pas arbitraires culturellement parlant : ils sont donc également formés par l'instanciation de connaissances culturelles.

La même chose vaut pour les modèles de contexte. Une conversation au petit-déjeuner implique la construction de modèles de contexte des participants qui comprendront déjà en grande partie le modèle d'expérience (cadre, participants, action sociale en cours par exemple). Il en va de même pour le mécanisme C correspondant au modèle de contexte : nous connaissons déjà l'énonciataire, et nous avons une idée assez précise de ce qu'il sait déjà. En d'autres termes, les modèles de contexte sont rarement construits *ex nihilo*, et le sont d'autant moins lorsqu'ils font partie d'un modèle d'expérience plus englobant, comme discuter pendant le petit-déjeuner, témoigner devant la cour ou poser une question en classe. Les modèles de contexte peuvent se superposer partiellement aux modèles d'expérience en cours ou antérieurs si des changements majeurs interviennent dans le déroulement des événements et dans l'interaction, ce qui arrive par exemple lorsque des journalistes, des enseignants ou des hommes politiques prononcent des discours en public (reportage télévisé, cours magistral ou discours au parlement) après avoir discuté de façon informelle ou interagi avec

des amis, des collègues ou des membres de leur famille : il s'agit alors de construire un nouveau cadre, de nouveaux participants, leurs propriétés pertinentes — comprenant leurs connaissances et nombre d'autres dimensions sociales pertinentes dans cette situation là. Il est également probable que de tels modèles de contexte aient déjà été partiellement anticipés : ce sont typiquement des énonciateurs dont c'est le métier qui prononcent discours, conférences ou animent des émissions télévisées. Ils auront mentalement planifié et préparé ces événements, c'est-à-dire qu'ils auront conçu les modèles de contexte à venir. D'une certaine manière, la même chose vaut probablement pour les situations plus ordinaires (faire un achat dans une boutique, demander de l'aide à un collègue, téléphoner à ses parents ou à ses enfants). Nous avons déjà « planifié » ses événements et construisons en amont une partie du modèle de contexte (notre destination, avec qui nous parlerons — ou avec quel genre de personne — etc.).

En résumé, les modèles de contexte sont rarement construits *ex nihilo* au moment où commence un événement de communication, particulièrement dans les situations où nous sommes les initiateurs de l'événement en question. Lorsqu'il est démarré par d'autres, et inattendu, on recourra alors à une compréhension stratégique rapide pour construire le modèle de situation approprié, comme c'est le cas lorsque dans la rue, quelqu'un nous demande son chemin. En d'autres termes, la plupart des modèles de contexte sont des parties ou des extensions de modèles d'expérience en cours, et sont très similaires aux modèles de contexte antérieurs appliqués à des situations sociales similaires. Ils ont été en partie anticipés, ou sont les instanciations de connaissances culturelles familières (script d'achat dans une boutique ou de question que l'on pose en classe). D'un point de vue stratégique, cela signifie qu'au moment où commence un événement de communication, ainsi que pendant tout son déroulement, une grande partie du modèle de contexte est déjà en place et ne demande qu'une attention ou des modifications minimales. Les ressources mentales pourront ainsi être consacrées à la construction de celles des propriétés de la situation de communication qui changent constamment : ce qui n'a pas été dit auparavant, ce que l'énonciataire sait (maintenant), quel type de relation sociale s'instaure avec l'énonciataire, etc.

L'une des différences majeures entre modèles d'expérience et modèles de contexte, qui motive le fait qu'on les distingue en théorie

bien qu'ils aient de nombreuses propriétés en commun, réside dans le fait que pendant les événements de communication, les participants doivent à la fois suivre les connaissances réciproques qu'ils ont de la situation et de l'interaction en cours, mais aussi (a) le discours, les structures du discours, et (b) l'objet du discours. Nous ne détaillerons pas plus avant le premier type de connaissances : il s'agit d'une partie — très spécifique — de connaissances culturelles ou nationales plus générales, par là même présupposées par les participants, et d'une condition générale initiale de la communication verbale.

Le présent article traite du second type de connaissances, traditionnellement appelé « connaissances mondaines », que nous avons décidé de soumettre tout à la fois à une analyse, une typologie et des hypothèses quant à leur traitement beaucoup plus fouillées. Nous avons donc fait l'hypothèse d'une distinction entre, par exemple, connaissances personnelles, interpersonnelles, de groupe, institutionnelles, nationales et culturelles, les premières ayant tendance à être représentées comme des connaissances événementielles spécifiques et autobiographiques stockées dans la mémoire épisodique (donc comme des modèles mentaux), et les autres comme des connaissances plus générales stockées dans la mémoire « sociale ». S'il s'agit, dans les modèles de contexte, pour le mécanisme C de gérer la régulation de ces différents types de connaissances, il faut alors formuler l'hypothèse qu'il contrôle, avec le reste du modèle de contexte, l'expression verbale des modèles d'événements, des connaissances générales, et de leur formulation discursive. Par exemple, si au cours de la conversation, nous voulons raconter à notre compagne/on ou à un ami une histoire banale à propos d'une expérience personnelle, le modèle de contexte et le mécanisme C réguleront alors le choix des informations du modèle mental que nous avons de cet événement qui seront sélectionnées pour être incluses en tant que propositions dans la représentation sémantique de l'histoire. On peut formuler l'hypothèse que dans le mécanisme C du modèle de contexte correspondant, ce processus comporte les opérations mentales stratégiques suivantes :

- Considérer que l'énonciataire a plus ou moins les mêmes connaissances sociales et culturelles que moi.
- Considérer que l'énonciataire a donc plus ou moins les mêmes connaissances générales à propos d'événements tels que E.

- Considérer que cela intéresse l'énonciataire de connaître des choses telles que E.
- Je n'ai pas parlé de E auparavant à cet énonciataire.

Nous reconnaissons sans surprise, dans ces conditions dont on fait l'hypothèse, certaines des conditions nécessaires aux assertions. Lorsque ces conditions s'appliquent, c'est-à-dire lorsque l'énonciateur fait ces suppositions, seules les nouvelles connaissances pertinentes du modèle mental de l'événement seront alors sélectionnées pour intégrer la représentation sémantique.

Nous voyons que dans le processus de la production discursive, le modèle de contexte sera toujours construit en premier, comme le laissait entendre la théorie qui considère les modèles de contexte comme des cas particuliers de modèles d'expériences en cours. C'est le modèle de contexte qui résulte de l'analyse de la situation de communication et d'interaction, de même que la conclusion qui veut qu'il soit possible ou nécessaire de raconter maintenant une histoire à propos de E. Ceci requiert d'activer ou d'avoir déjà activé M(E), le modèle de E, puis un processus de sélection de l'information dans M(E), lié au contexte et qui réponde aux critères contextuels représentés dans le modèle de contexte, et incluant les connaissances antérieures supposés connus de l'énonciataire.

Les connaissances de E qu'a l'énonciataire changent au fil du déroulement de l'événement de communication : par sa compréhension et son interprétation de l'histoire portant sur E, l'énonciataire construit son propre modèle mental de E, qui comprend les connaissances nouvelles de E qui s'ajoutent peu à peu. Le modèle de contexte de l'énonciateur, qui inclut un modèle du texte, suit ce qui est asserté, de sorte que le mécanisme C corresponde constamment aux nouvelles connaissances de E prêtées à l'énonciataire. Même si les stratégies C de l'énonciateur sont rapides, elles ne sont pas parfaites : l'énonciateur oublie parfois ce qu'il a déjà dit, et se répète donc, particulièrement lors des prises de parole prolongées. Dans le cas idéal, la stratégie est pourtant bien que chaque proposition assertée par l'énonciateur s'ajoute au modèle qu'a l'énonciateur des connaissances de l'énonciataire.

4 La gestion des connaissances dans la CDA

Pour finir, je présenterai rapidement un certain nombre d'applications potentielles que peuvent avoir les propositions théoriques présentées dans le domaine de l'analyse critique de discours. Ces suggestions sont faites dans le cadre général d'une approche de la CDA qui non seulement analyse les conditions et les conséquences sociales des discours, mais également leurs conditions et conséquences socio-cognitives. Les arguments principaux en faveur d'une telle approche sont d'une part que la cognition est l'interface nécessaire entre la société et les discours, et d'autre part que ces structures cognitives sont *en même temps* sociales. Ainsi en va-t-il des connaissances, attitudes, idéologies, des normes et des valeurs. Ces structures cognitives sociales sont en effet d'abord définies en termes de croyances partagées par les membres du groupe et de la communauté. C'est également dans cette perspective que nous avons défini les connaissances, non pas en termes de croyances personnelles, mais en tant que croyances sociales authentifiées, partagées et par là même présupposées dans les discours par les membres d'une même communauté épistémique. Les conditions formulées plus haut à propos de la gestion des connaissances discursives sont dans ce sens sociales à double titre : d'une part en tant que croyances socialement partagées, et parce qu'elles sont gérées par des modèles de contexte qui sont des représentations de situations de communication d'autre part. Nous avons cependant vu que dans le même temps, ces modèles mentaux sont également personnels, même si leurs fondements sont sociaux, parce qu'ils doivent évidemment intégrer les expériences individuelles personnelles, les buts et les intérêts des locuteurs. C'est aussi dans ce sens là que la langue est foncièrement sociale, mais évidemment utilisée selon des variations individuelles dans les situations sociales concrètes. C'est seulement ainsi que l'on peut à la fois expliquer les dimensions politiques, culturelles et sociales du discours, et les variations uniques et individuelles de chaque instance spécifique de texte et de parole. Une approche sociocognitive du discours offre donc l'interface nécessaire entre les macro aspects de la société et les micro aspects du discours et de l'interaction.

Ce cadre théorique s'avère également primordial pour une perspective plus critique. L'analyse critique de discours s'attache particuliè-

rement à l'étude de la reproduction dans les discours des abus de pouvoir, des diverses formes de domination et des inégalités sociales. Cela veut donc dire que la CDA doit aussi rendre explicite la façon dont les croyances socialement partagées sont discursivement reproduites, et comment ces croyances sont détournées pour le maintien et la légitimation de la domination. C'est non seulement vrai des idéologies, ainsi que je l'ai montré par ailleurs (Van Dijk 1998), mais les connaissances aussi sont à étudier sous cet angle. Si les connaissances sont définies comme les croyances partagées, socialement authentifiées d'une communauté, il est évident que les groupes ou institutions qui ont un accès privilégié au discours public, comme celui proposé par les médias, ou à d'autres formes de pouvoir, comme les hommes politiques, les universitaires, les prêtres, se trouvent alors en bonne position pour influencer la formation des connaissances de ceux à qui ils s'adressent. Il s'agit donc d'étudier dans une perspective sociale les stratégies contextuelles de gestion des connaissances présentées plus haut. Il est en effet assez banal pour la CDA de parler de la manipulation discursive de l'auditoire, mais comme il arrive souvent avec nombre de ces notions critiques, elles sont rarement définies et analysées rigoureusement. La manipulation signifie donc manipulation mentale ; elle doit par là même être aussi étudiée en termes sociocognitifs.

L'analyse de discours s'intéresse particulièrement au pouvoir et à la domination exercés par les élites symboliques, celles qui accèdent facilement au discours public. Nous limiterons cette brève présentation aux stratégies contextuelles de la connaissance qui s'appliquent à ce type de discours, sans tenir compte de la gestion et du contrôle des connaissances personnelles et interpersonnelles.

Nous avons vu que les stratégies C pour le discours en direction du grand public se fondent sur l'hypothèse qu'il est également possible de définir les connaissances comme étant les croyances présupposées par ces connaissances publiques. Hommes politiques, journalistes et universitaires supposent en effet que leur auditoire sait déjà ce qu'ils n'assertent pas. Une telle supposition repose néanmoins sur certains paramètres d'ordre social, une façon de voir biaisée, et entraîne d'importantes conséquences. Elle se fonde tout d'abord sur certaines conceptions des connaissances des citoyens « moyens », plus ou moins instruits. Elle ignore donc toute une partie de l'auditoire qui n'a pas

les connaissances en question, et leur refuse par là même une compréhension adéquate du discours public. Par ailleurs, il se peut que par présupposition, les élites symboliques considèrent comme des connaissances authentifiées et acceptées ce qui n'est que croyances, opinions, préjugés. En n'assertant pas explicitement ces croyances, biaisées et idéologiques, ils peuvent de la sorte manipuler nombre de récepteurs, et faire passer ces croyances pour des connaissances authentifiées par la communauté. On pourrait appeler « idéositions » ces croyances présupposées qui ne sont en aucun cas des connaissances mais des suppositions idéologiques. Un exemple typique, présent dans les discours actuels des élites est l'association immigration/délinquance, ou encore le fait que le terrorisme soit aujourd'hui le principal problème mondial. Dans la mesure où l'apprentissage se fait par l'acquisition de connaissances transmises par les discours publics, on peut donc être manipulé et croire que ces idéositions émanant de sources en position d'autorité sont des formes de connaissances qu'il n'est plus nécessaire d'authentifier (de démontrer, de prouver, etc.).

L'inverse peut également se produire : des énonciateurs faisant partie de l'élite peuvent présupposer que leurs auditeurs ne sont pas au fait de certaines connaissances générales, et donc les traiter comme s'ils étaient ignorants. Cela arrive dans de nombreuses émissions télévisées, et est également souvent le cas lorsque des représentants de l'élite, blancs (hommes politiques, journalistes, professeurs, etc.), s'adressent à des femmes ou à des minorités. La sous-valorisation est une forme de sexisme et de racisme que l'on ne connaît que trop bien, en congruence avec le schéma polarisé des images de soi positives opposées aux images des autres, négatives, qu'il existe entre intra- et extra- groupes. En d'autres termes, un discours trop explicite peut dans certains cas être une manifestation de classe, de genre, ou de domination raciale. Il est donc essentiel que dans toutes les formes de communication, les stratégies C contextuelles correspondent précisément aux connaissances effectives des récepteurs.

Pour finir, une autre forme de ce que l'on pourrait qualifier d'abus de mécanisme C contextuel est la supposition, présente dans une majorité de discours de l'élite, que les connaissances sont *uniquement* transmises par les discours de l'élite. Nous avons vu précédemment que les médias ont souvent recours à la stratégie globale du « ce que l'on a traité est alors supposé être vrai », et « ce dont on n'a pas parlé ne fait

pas partie des connaissances partagées ». Au vu de la forte influence des médias dans la société contemporaine, une telle hypothèse n'est pas nécessairement dénuée de fondement, mais il n'en reste pas moins que l'apprentissage se fait aussi à partir des interactions quotidiennes, des expériences, de formes de discours et de communication alternatifs qui ne sont pas contrôlés par les médias (internet par exemple). Supposer l'ignorance de l'auditoire n'est alors dans ce cas pas seulement une question de sous-valorisation, mais bien plutôt un exemple du processus miroir de sa propre survalorisation comme seule instance de « vérité ». Nous donnerons comme exemple caractéristique le fait que si les médias ne se font pas largement l'écho du racisme présent dans la société européenne, et bien entendu présent dans les médias eux-mêmes, ce racisme n'a alors aucune existence. S'il est par hasard mentionné, ce sera entre guillemets, comme une simple croyance ou une accusation portée par un groupe extérieur (ONG, groupe antiraciste, minorités, institution internationale, etc.) C'est d'ailleurs de cette manière que certains types de faits sont régulièrement omis des présuppositions des discours publics ; c'est particulièrement le cas des faits concernant les abus de pouvoir qu'exercent les élites. Nous voyons qu'ainsi, tous les aspects spécifiques des stratégies du mécanisme C peuvent être détaillés pour leur implications sociales et critiques spécifiques. La même chose vaut pour la façon complexe dont les connaissances sont gérées dans la communication, l'interaction et les discours interculturels, où les croyances « occidentales » sont non seulement considérées comme des connaissances par sa propre communauté culturelle, mais comme des connaissances universelles. Une analyse combinant stratégies de la gestion des connaissances dans les discours et étude critique des conditions sociales et culturelles de ces stratégies reste donc à mener.

5 Exemple

Étudions maintenant quelques exemples afin d'illustrer ces stratégies C contextuelles. Prenons l'extrait suivant, début d'un compte rendu journalistique paru dans le *New York Times* du 16 juin 2003, comme il s'en écrit tous les jours :

Accord imminent pour un retrait israélien du nord de la bande de Gaza

Par Greg Myre

Jérusalem, le 15 juin. — Il semblerait qu’Israéliens et Palestiniens se soient aujourd’hui rapprochés d’un accord permettant le retrait des troupes israéliennes du nord de la bande de Gaza, qui a été la scène d’affrontements répétés. Les troupes israéliennes seraient remplacées par les forces de sécurité palestiniennes.

Malgré les tentatives des délégations américaines et égyptiennes, pour conclure un accord en vue d’instaurer un plan de paix international, les violences se sont poursuivies aujourd’hui. Les troupes israéliennes ont tué par balle un militant palestinien au nord de Gaza et les Palestiniens ont lancé plusieurs tirs de roquette sur des villes israéliennes.

Pour rédiger cet article, le journaliste Greg Myre, en poste à Jérusalem, commence par construire un modèle de contexte lui permettant d’écrire un article pour le NYT. Ce modèle comporte des indications générales — le domaine de discours/d’activité (médias), l’action (informer le public), les participants (le NYT en tant qu’institution), et des indications spécifiques — l’événement de communication dont il est question (cadre spatio-temporel : Jérusalem, le 16 juin), Greg Myre dans son rôle de correspondant étranger, et les lecteurs du NYT pour récepteurs. On remarque que plusieurs catégories contextuelles sont exprimées explicitement, par la déictique, en tête d’article (nom du correspondant, l’endroit où il se trouve). La date est en revanche pré-supposée connue des lecteurs de la presse du jour (et indiquée en haut de la page). En d’autres termes, une partie significative du modèle de contexte qui sert à l’écriture d’articles de presse est pré-supposée faire déjà partie du modèle de contexte des lecteurs. N’y figurent pas l’identité et la localisation du journaliste. Nous n’explorerons pas plus avant les propriétés contextuelles inhérentes à la production et à la lecture des articles de presse, pour nous consacrer à la gestion des connaissances. Nous voyons pourtant que des connaissances sont pré-supposées non seulement à propos des événements relatés par la presse, comme le retrait israélien de Gaza, mais également à propos de la situation de communication, et partant, des modèles de contexte eux-mêmes : le correspondant sait que les lecteurs de son article savent qu’ils sont en train de lire un journal, précisément un compte rendu, qu’ils savent ce qu’est le NYT, etc. Le journaliste apporte l’information relative à ce que certains lecteurs ne sont pas en mesure

de savoir déjà (sauf ceux d'entre eux qui sont familiers du correspondant du NYT à Jérusalem) : son identité (son nom) et l'endroit où il se trouve. On remarque que la compréhension de ces données présuppose également l'activation des connaissances (géographiques) générales appropriées : dans ce cas, que Jérusalem est une ville, et qu'elle se situe en Israël. Il est également tenu pour acquis que les comptes rendus sont le plus souvent rédigés par des journalistes, et que les journalistes travaillant dans une ville à l'étranger sont la plupart du temps les correspondants étrangers des journaux dans cette ville ou ce pays.

Quelles sont les connaissances que le correspondant du NYT présuppose, rappelle, ou affirme lorsqu'il écrit ce texte ? Le titre (« Accord imminent pour un retrait israélien de la bande de Gaza ») présuppose entre autres les propositions (géographiques) générales suivantes :

- Israël est un pays ;
- Gaza fait partie de la Palestine ;
- Gaza est une région.

De la même manière, le titre présuppose en partie un modèle mental d'événement historique ou d'une situation, en l'occurrence qu'Israël occupe (le nord de) Gaza. L'existence de plans pour un retrait est présupposée mais rappelée pour ceux qui l'auraient oublié, ou indirectement affirmée pour ceux qui ne le savaient pas. La seule information vraiment nouvelle est donc l'imminence du retrait. Toutes les autres informations qui permettent au journaliste de rédiger le titre de l'article sont des connaissances (géographiques) générales présupposées, des connaissances historiques spécifiques également présupposées (l'occupation israélienne), auxquelles peuvent peut-être s'ajouter des informations relatives à des événements spécifiques récents (il existe un plan de retrait).

Examinons maintenant les premières lignes de l'article, et dressons la liste des différentes connaissances que le mécanisme C du correspondant présuppose :

▷ Connaissances générales socioculturelles

- Israël est un pays du Moyen Orient
- Les Palestiniens sont le peuple de la Palestine
- Gaza est une région de la Palestine

- Le nord de Gaza est mitoyen d'Israël
 - La plupart des pays ont des troupes militaires
 - Les pays ou les peuples peuvent conclure des accords ou des marchés
 - (Délégations de) pays tiers sont présentes comme témoins ou médiateurs lors d'accords ou de marchés difficiles entre des pays
 - L'Égypte est un pays du Moyen Orient, qui a des frontières communes avec Gaza et Israël
 - Les États-Unis d'Amérique sont un pays
- ▷ Connaissances spécifiques historiques et sociopolitiques
- Plusieurs zones de la Palestine sont occupées par les troupes israéliennes
 - Gaza est occupée par les troupes israéliennes
 - Les Palestiniens s'opposent à l'occupation (Intifada)
 - L'Égypte et les États-Unis commencent à intervenir en tant que médiateurs entre Israël et la Palestine
 - Il existe un plan de paix international
 - Les relations entre Israël et la Palestine génèrent de la violence
- ▷ Connaissances sociopolitiques spécifiques explicitement rappelées
- La bande de Gaza est la scène d'affrontements répétés
- ▷ Informations/connaissances nouvelles
- Il semblerait qu'aujourd'hui, Israéliens et Palestiniens s'approchent d'un accord
 - L'accord permettrait un retrait des troupes israéliennes du nord de la bande de Gaza
 - Les forces de sécurité palestinienne remplaceraient les troupes israéliennes
 - Les délégations américaines et égyptiennes ont tenté de faire conclure un accord
 - Ces délégations ont pour but commun d'instaurer le plan de paix international
 - Les violences se sont poursuivies aujourd'hui
 - Les troupes israéliennes ont tué par balle un militant palestinien au nord de Gaza

- Les Palestiniens ont lancé plusieurs tirs de roquette sur des villes israéliennes

Nous voyons que les informations vraiment « nouvelles » se résument à quelques propositions, et que la compréhension de la majeure partie de l'article présuppose un ensemble de connaissances générales (d'ordre géographique, historique, sociopolitique) ainsi que des connaissances plus spécifiques se rapportant à des événements récents. Il est intéressant de noter que l'article comporte également un rappel de connaissances portant sur d'autres événements récents, en l'occurrence une description de Gaza comme scène d'affrontements répétés (entre Israéliens et Palestiniens). Nous remarquons que les nouveaux événements ne sont pas vraiment nouveaux dans la mesure où ils apparaissent comme renvoyant à des événements, instanciés d'un script plus général :

- Un pays A occupe un pays B
- B résiste à l'occupation
 - ◇ A riposte à la résistance de B, etc.
- A et B veulent parvenir à la paix
 - ◇ Les pays C et D agissent comme médiateurs
- A et B cessent les hostilités
- A quitte le territoire de B

Ce script général peut bien sûr comporter différents sous-scripts : la résistance à l'occupation peut prendre diverses formes d'actions menées par des militaires ou des résistants (tirs de roquette par exemple) ; en riposte à la résistance, des militants peuvent être délibérément tués.

La gestion des connaissances contextuelles du journaliste repose donc sur la supposition que les lecteurs du NYT possèdent évidemment des connaissances socioculturelles très générales (un pays a des troupes militaires), des connaissances historico-politiques spécifiques (portant sur l'occupation de la Palestine par Israël et sur la résistance palestinienne), et qu'ils sont également au fait des dernières avancées de ces événements historiques (le plan de paix par exemple). Le correspondant est en mesure de faire ces suppositions parce qu'il sait que le NYT s'est régulièrement fait l'écho de ces événements. Il peut

donc supposer que les lecteurs du NYT ont mis à jour leur modèle mental (complexe) portant sur le conflit israélo-palestinien. Il est en revanche possible que les lecteurs n'aient pas de connaissances plus précises sur le conflit, en l'occurrence qu'ils ne sachent pas que de nouveaux affrontements ont eu lieu à Gaza. Ces connaissances seront alors rappelées, de manière indirecte dans une proposition relative. Le journaliste peut par ailleurs considérer qu'il n'est pas possible pour les lecteurs d'être au courant des informations les plus récentes (datant du jour même par exemple), telles que le contenu d'un nouveau plan ou les derniers affrontements en date, puisque ces informations n'auront pas encore été rapportées par le journal. Elles doivent donc être traitées comme « nouvelles », et sont alors à asserter. Nous voyons que la méta-stratégie s'applique ici aussi : le journaliste traite comme nouveau ce que lui-même n'aurait pas pu savoir un jour plus tôt, ou ce dont il n'a pas déjà parlé.

En plus des différents types de connaissances exprimées ou présupposées, on remarque qu'il est également possible de gérer la « modalité » des connaissances. Ainsi le journaliste n'asserte-t-il pas explicitement qu'il existe un accord pour un retrait, mais plutôt, et de façon prudente, qu'il « semblerait » qu'Israéliens et Palestiniens « se soient rapprochés » d'un accord. Comme nous l'avons suggéré précédemment, il est possible de présenter les connaissances en fonction d'une échelle de certitude. Cette modalité s'exprime en général par le recours à des précautions oratoires (« il semblerait », « se soient rapprochés »).

Dans l'ensemble, la suite de l'article respecte le même modèle de connaissances d'ordres diverses présupposées mêlées à des informations nouvelles. Il s'agit alors principalement des informations suivantes :

- Détails portant sur la préparation de l'accord, et les différents acteurs impliqués
- Détails concernant les attaques évoquées (heure, lieu, type d'attaque, victimes, etc.)
- Plusieurs déclarations (celle du président Bush comme celles de dirigeants locaux)

L'article présente également des formes typiques de rappels de connaissances « anciennes », telles que le sommet qui s'est tenu le 4 juin, ou l'année où les violences ont commencées (2000), qui cor-

respond donc au début de l'Intifada. Figure également un bref résumé des événements les plus récents (les derniers actes de violence). Ces différents types de connaissances sont aussi reliés à différentes catégories schématiques d'expression des actualités (Événements immédiats, Événements passés, Contexte historique, Contexte, Réactions verbales, Attentes — Van Dijk 1988). Parmi toutes les connaissances antérieures que présuppose l'article, il est intéressant de remarquer le critère pragmatique de *pertinence* pour des lecteurs américains, comme la mort d'un cousin de l'ambassadeur des États-Unis en Israël, détail supplémentaire confirmant les actes de violence antérieurs (attaque suicide palestinienne contre un bus israélien). Le fait que les événements récents soient pour la plupart eux-mêmes des événements de communication (déclarations des hommes politiques impliqués) montre également comment l'information est d'ordinaire collectée : en recueillant les commentaires de différentes personnalités invitées à s'exprimer sur les derniers événements en date.

Finalement, l'analyse des actualités peut prendre une forme plus critique, comme nous l'avons suggéré plus haut. Nous avons déjà vu que certaines des hypothèses C de l'article privilégient les connaissances qu'ont les citoyens des États-Unis — ce qui n'est rien que de très normal pour un journal américain — mais qu'elles favorisent également ceux des citoyens dotés d'un minimum des connaissances géographiques et politiques. D'autres dimensions critiques présentent davantage d'intérêt. Ainsi, lorsque dans le premier paragraphe, le NYT décrit la bande de Gaza comme étant la « scène d'affrontements répétés », cela présuppose ou affirme de façon indirecte qu'il est vrai que ce sont des « affrontements » qui ont eu lieu à Gaza, entre Palestiniens et troupes israéliennes. D'un autre point de vue, la description des événements par l'expression nominalisée d'« affrontements » peut cependant être perçue comme un euphémisme qui atténue tout particulièrement le rôle actif joué par les troupes israéliennes d'occupation — tuer des citoyens palestiniens —, voire le dissimule complètement. En d'autres termes, les connaissances présupposées peuvent non seulement prendre la forme d'idéositions (fausses) mais aussi de tournures idéositionnelles permettant par l'euphémisme de nier ou de dissimuler des faits. De la même manière, l'information nouvelle « Les actes de violence se sont poursuivis aujourd'hui » du deuxième paragraphe mentionne des actes de violence perpétrés par les deux parties, et

semble donc neutre. On remarque néanmoins que là où ces événements sont décrits par la catégorie générale « d'actes de violence », d'aucuns pourraient vouloir décrire les mêmes « faits » soit comme des tueries commises par les troupes d'occupation, soit comme des actes de résistance de la part de ceux dont le territoire est occupé. En d'autres termes, comme nous l'avons déjà vu, les connaissances sont par essence relatives, et ce qui relève des faits pour une communauté (nationale) donnée, comme les Etats-Unis ou Israël, peut parfaitement être une forme de représentation partisane des « faits » pour les Palestiniens ou les Arabes. On voit par là qu'une analyse des stratégies contextuelles du mécanisme C utilisées par les journalistes se doit d'examiner soigneusement et de manière critique non seulement quelles croyances sont considérées comme des connaissances, mais aussi de quelle manière : les mêmes faits peuvent être décrits comme des « vérités » différentes en fonction des communautés et de la diversité des points de vue, ce qui montre une fois de plus que les connaissances et les autres formes de cognition sociale, attitudes et idéologies par exemple, sont intimement liées.

Conclusion

Une théorie cohérente du traitement des textes doit à la fois rendre compte des connaissances et comporter une théorie du traitement du contexte. Il est donc nécessaire d'affiner les théories standard du rôle qu'ont les « connaissances mondaines » dans le traitement du discours en fonction des différents types de connaissances. Je n'utilise pas la définition des connaissances de « véritables croyances justifiées » offerte par l'épistémologie, mais une définition plus pragmatique et socio-cognitive : les connaissances sont les croyances partagées par une communauté de connaissances sur la base des critères de connaissance de cette communauté. Par ailleurs, bon nombre d'aspects du traitement du discours, comme les actes de parole, les phénomènes de politesse, le style, la rhétorique, les expressions déictiques, etc., sont contrôlées par le contexte. Il n'existe pourtant pas de lien direct entre le contexte social et le texte, de sorte qu'une interface cognitive s'impose, sous la forme de modèles mentaux subjectifs que les participants construisent constamment pendant le déroulement de l'événement de communication. Ce sont les modèles de contexte.

L'une des propriétés majeures de ces modèles de contexte réside dans la connaissance qu'ont les énonciateurs des connaissances des énonciataires. Ce mécanisme C est primordial pour le contrôle de plusieurs aspects importants du discours : information explicitement exprimée et assertée, information rappelée, information présupposée. Dans la mesure où il n'est néanmoins pas possible que le mécanisme C contienne toutes les connaissances que l'on prête à l'énonciataire, l'énonciateur doit recourir à des stratégies rapides et flexibles.

Cet article nous a permis de passer en revue certaines des stratégies et de montrer la gestion des différents types de présuppositions dans la production et la compréhension de discours en fonction des différents types de connaissances (personnelles, interpersonnelles, de groupe, institutionnelles, nationales ou culturelles). Bien que les différentes stratégies permettent à l'énonciateur de formuler des hypothèses précises quant aux connaissances de l'énonciataire, les (méta) stratégies d'ensemble sont étonnamment simples, par exemple : si l'énonciataire fait partie de ma communauté, faire alors l'hypothèse qu'il sait tout ce que je sais, hormis l'information se rapportant à des expériences personnelles récentes ou à des sources que l'énonciataire n'a pas (encore) utilisées. Cela permet de rendre compte tant des anecdotes que l'on raconte tous les jours, que des informations rapportées par la presse. Dans certains cas particuliers, par exemple l'acquisition de connaissances lors de situations d'apprentissage ou de vulgarisation scientifique, des stratégies beaucoup plus spécifiques existent, qui elles aussi présupposent néanmoins un socle commun de connaissances socioculturelles générales.

Il est également possible de procéder à une étude critique des stratégies des mécanismes C sous l'angle de l'analyse de discours, pour s'intéresser par exemple à diverses formes de manipulation. Ainsi, les élites symboliques peuvent faire passer leurs propres croyances pour des connaissances acceptées par la majorité, écarter des pans entiers de récepteurs en présupposant des connaissances qu'ils n'ont pas, ou à l'inverse, sous-valoriser des groupes dominés en supposant qu'ils n'ont pas certaines connaissances.

Pour finir, ces hypothèses théoriques générales formulées à propos du rôle du mécanisme C dans les modèles de contexte ont été illustrées par l'analyse partielle d'un compte rendu journalistique paru dans le NYT portant sur un événement récent survenu dans le conflit

du Moyen Orient. Nous voyons par cet exemple comment la structure du discours — et par là même sa production et sa compréhension — est contrôlée par un modèle de contexte qui permet au journaliste du NYT à Jérusalem d'émettre des hypothèses à propos de ce que les lecteurs du NYT savent effectivement, savent sans doute, peuvent avoir oublié, et ne savent pas encore. Les différentes manières de présupposer et d'asserter des connaissances sont également en lien avec les catégories standard du compte rendu journalistique (Titres, Événements récents, Événements antérieurs, Contexte historique, Contexte, Attentes). Les informations exprimées dans la catégories Événements antérieurs sont donc les informations dont la presse s'est déjà faite l'écho ; elles sont en principe déjà intégrées au modèle de contexte des lecteurs, mais ont pu être oubliées, auquel cas il sera nécessaire de les rappeler. Excepté ces connaissances spécifiques sur des événements historiques spécifiques, la quasi-totalité des connaissances présupposées dans les comptes rendus journalistiques sont des connaissances géographiques générales (portant sur le Moyen Orient), et des connaissances historico-politiques spécifiques (à propos du conflit en cours dans le Moyen Orient). Les informations nouvelles qui constituent la base même des « nouvelles » se rapportent aux derniers événements en date, survenus la veille ou le jour même, que les journaux n'ont pas encore mentionnés, et qu'il est peu probable que les lecteurs aient en leur possession, à moins d'avoir suivi les derniers bulletins radio-phoniques ou télévisés.

L'approche de l'analyse de discours permet également de montrer que les vérités présupposées d'une communauté épistémique donnée, d'une nation ou d'un journal, peuvent, envisagées sous une autre perspective, n'être au mieux qu'une « version » des faits incomplète, partiale ou relevant de l'euphémisme.

Notre théorie de la gestion contextuelle des connaissances permet donc non seulement de rendre compte d'un grand nombre de caractéristiques du traitement des textes, mais également d'expliquer certaines des structures de genres aussi importants que le compte rendu journalistique.

Bibliographie

- AUER P., (éd.) 1992, *The contextualization of language*, Amsterdam et al. : John Benjamins.
- BRITTON B. K. et GRAESSER A. C. (éd.) 1996, *Models of understanding text*, Mahwah [NJ] : Erlbaum.
- CLARK H. H. 1996, *Using Language*, Cambridge : Cambridge University Press.
- DURANTI A. et GOODWIN C. (éd.) 1992, *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge : Cambridge University Press.
- GRAESSER A. C. et BOWER G. H. (éd.) 1990, *Inferences and text comprehension. The psychology of learning and motivation*, Vol. 25., New York : Academic Press.
- GUMPERZ J. J. 1982, *Language and social identity*, Cambridge [UK] and New York : Cambridge University Press.
- JOHNSON-LAIRD P. N. 1983, *Mental models : Towards a cognitive science of language, inference and consciousness*, Cambridge : Cambridge University Press.
- KEYSAR B., BARR D. J., BALIN J. A. et PAK T. S. 1998, « Definite reference and mutual Knowledge : Process models of common ground in comprehension » in *Journal of Memory & Language*, 39(1), 1-20.
- LECKIE-TARRY H. 1995, *Language & Context. A functional linguistic theory of register*, [Birch (éd.)], London : Pinter.
- MARKMAN A. B. 1999, *Knowledge representation*, Mahwah [NJ] : Erlbaum.
- NEISSER U. et FIVUSH R. (éd.) 1994, *The Remembering self. Construction and accuracy in the self-narrative*, Cambridge : Cambridge University Press.
- PLANALP S. et Garvin-Doxas K. 1994, « Using mutual knowledge in conversation : Friends as experts on each other », in Duck S. (éd.), *Understanding relationship processes IV : The dynamics of relationships*, Newbury Park [CA] : Sage, 1-26.

- SCHANK R. C. et ABELSON R. P.
1977, *Scripts, plans, goals, and understanding : An inquiry into human knowledge structures*, Hillsdale [NJ] : Lawrence Erlbaum Associates.
- SPERBER D. et WILSON D.
1995, *Relevance : Communication and cognition*, Cambridge [MA] : Blackwell Publishers.
- TULVING E.
1983, *Elements of episodic memory*, Oxford : Oxford University Press.
- VAN DIJK T. A.
1988, *News as discourse*, Hillsdale [NJ] : Erlbaum.
- VAN DIJK T. A.
1998, *Ideology : A multidisciplinary approach*, London : Sage Publications.
- VAN DIJK T. A.
1999, « Context models in discourse processing », in VAN OOSTENDORP et
- GOLDMAN (éd.) *The construction of mental representations during reading*, Mahwah [NJ] : Lawrence Erlbaum Associates, 123-148.
- VAN DIJK T. A. et KINTSCH W.
1983, *Strategies of discourse comprehension*, New York : Academic Press.
- VAN OOSTENDORP H. et GOLDMAN S. R. (éd.)
1999, *The construction of mental representations during reading*, Mahwah [NJ] : Lawrence Erlbaum.
- WILKES A. L.
1997, *Knowledge in minds. Individual and collective processes in cognition*. Hove : Psychology Press.

Annexe

***New York Times*, June 16, 2003**

**Deal Seems Near on Israeli Pullout From North Gaza
By Greg Myre**

JERUSALEM, June 15. — Israel and the Palestinians appeared today to be edging toward an agreement that would remove Israeli troops from the northern Gaza Strip, the scene of repeated confrontations, and replace them with Palestinian security forces.

Visiting American and Egyptian delegations were trying to broker the deal with the larger goal of moving ahead on an international peace plan. However, violence persisted today, with Israeli troops shooting one Palestinian militant to death in northern Gaza, and Palestinians firing several rockets at Israeli towns.

"I'm taking this as a serious proposal from the United States," said Ghassan Khatib, a Palestinian cabinet minister, referring to the Gaza security plan. "We believe the American administration can deliver when it wants to."

On June 4, the Israelis and Palestinians held a summit meeting, their most ambitious peace effort since the current period of attacks and counterattacks began in September 2000.

But last week brought a surge of violence that left more than 50 people dead, and was accompanied by angry promises from both sides of still greater violence to come. In the past two days, pressure from the United States and others has induced the warring parties to restart talks.

Earlier today, the Israeli and Palestinian cabinets held separate sessions in which they endorsed the basic principle of having the Palestinians police part of the Gaza Strip, while setting several conditions. Israeli news reports said the Palestinian security chief, Muhammad Dahlan, met for the second straight night with senior Israeli security officials about details of the plan.

The Israeli prime minister, Ariel Sharon, said his government would continue to pursue members of the Islamic group Hamas and other Palestinian militants if they were planning to strike Israel.

President Bush, speaking in Kennebunkport, Me., said, "The free world and those who love freedom and peace must deal harshly with Hamas and the killers."

Senator Richard G. Lugar, Republican of Indiana and chairman of the Senate Foreign Relations Committee, suggested that American forces might be needed to fight Hamas.

In a television interview on Sunday, he said, "Clearly, if force is required, ultimately to rout out terrorism, it is possible that there will be an American participation."

Hamas, which has always opposed peace talks with Israel, has rejected the Mideast peace plan.

The group carried out a suicide bombing on Wednesday that killed 17 people on a Jerusalem bus, including Anna Orgal, 55, identified as the cousin of Daniel C. Kurtzer, the America ambassador to Israel.

Hamas is facing pressure to suspend attacks, and group leaders today joined other Palestinian factions in discussions with an Egyptian delegation seeking to negotiate a truce.

Mr. Sharon said if the Palestinian leadership could persuade Hamas and other militant groups to agree to a truce, it would be welcomed.

"We will hold our fire, except in cases of self-defense against ticking bombs," Mr. Sharon was quoted as saying by a cabinet official.

The Palestinians said that they were prepared to take over security in northern Gaza, and that they wanted the Israeli forces to leave other areas in the coastal strip, as well as the West Bank town of Bethlehem. They also want American guarantees that Israel will not reoccupy areas it vacates, and that it will stop the targeted killings of militants.

"We don't want a random Israeli withdrawal," said Nabil Amr, the Palestinian information minister. "It should be based on a political vision."

The head of the visiting American delegation, Assistant Secretary of State John S. Wolf, met with Israeli officials today and planned to see Mr. Sharon on Monday.

After that, he will meet with Palestinian leaders. The Palestinian prime minister, Mahmoud Abbas, was expected to travel Monday from his West Bank headquarters in Ramallah to Gaza, to renew the dialogue on a cease-fire.

Before dawn today, Israeli forces entered the northern Gaza town of Beit Hanun, the site of frequent Palestinian rocket launchings at Israel.

The troops came under heavy fire and shot back, the military said. Palestinians said a militant was killed, identifying him as a member of Al Aksa Martyrs Brigades, a group with ties to the Fatah movement of Yasir Arafat, the Palestinian leader.

Later in the day, Palestinians fired several rockets from northern and southern Gaza at Israeli towns, but caused no damage or injuries.

The Israeli Army also said it arrested three wanted Palestinian militants in a cave outside the West Bank town of Bethlehem. One of the men, Essa Batat, was the local leader of Islamic Jihad and was linked to attacks that killed six Israelis, according to the army.

In another development, Peace Now, an Israeli group that monitors settlements, said Jewish settlers had established five outposts in the West Bank over the past week, though the peace plan calls for recently erected settlements to be dismantled.

"The settlers are nervous, and things are much more tense," said Dror Etkes, a Peace Now official. "But it's the same old story. The construction is still going on."

The Israeli military demolished 10 uninhabited settlements last week, and planned to remove five that had a small number of residents. The settlers have challenged the plan in court, and no action has been taken.

The army took down one additional outpost today, removing a bus that had been fashioned into living quarters on a hill south of Hebron, in the West Bank, witnesses said. No one was living there.

Socialisation du sens

Françoise Dufour
Icar Praxiling, U.M.R. 5119 C.N.R.S.
Université Paul-Valéry, Montpellier 3
francoise.dufour@univ-montp3.fr

De l'effet de l'interdiscours colonial dans la production du sens de la nomination « pays dits "les moins avancés" »

Dans une perspective d'*analyse du discours*, « qui traite des unités textuelles dans leur rapport à leurs conditions de production » (Bres & Leroy dans Détrie *et al.* 2001 : 24) et de la *praxématique*, linguistique anthropologique et réaliste, le sens n'est pas donné ; c'est un processus dynamique de *signifiante* ou *production du sens*, qui se joue simultanément en discours entre les potentialités de la langue, des locuteurs co-énonciateurs du discours, et des praxis, les rapports pratiques au réel (le langage étant lui-même une praxis reliée aux autres praxis).

Mais comment accéder à la production du sens, si elle ne nous « est perceptible que dans son résultat, le sens produit, du fait de la mise en inconscience des opérations productrices de sens » (Détrie 2001 : 279) ?

Nous essaierons de contourner l'obstacle en nous intéressant aux paramètres de production du sens. Nous distinguerons ainsi deux niveaux qui interagissent dans la production du sens : le « niveau local » (Moirand 2003 : 7-9) de la mémoire interdiscursive, et le « niveau global » (*ibid.*) de la situation de communication. En croisant les apports de la praxématique, de la sémantique discursive de Pêcheux et de la sociologie de Goffman, nous analyserons la nomination « les pays dits "les moins avancés" » dans un discours politique appartenant à un corpus de textes sur les relations franco-africaines.

1 L'« effet de l'interdiscours » (niveau local)

Nous envisageons l'analyse des discours, non pas dans l'horizontalité des textes mais dans la verticalité d'une *formation discursive* au sein de laquelle les discours sont inter-reliés par un *interdiscours*, qui peut être défini comme « l'ensemble des formulations auquel l'énoncé se réfère implicitement ou non, sciemment ou non, qui le domine et à partir duquel il fait sens » (Bres *in* Détrie *et al.* : 155).

Notre approche se situe dans le sillage de la « sémantique discursive » :

L'analyse scientifique des processus caractéristiques d'une formation discursive, cette analyse tenant compte du lien qui relie ces processus aux conditions dans lesquelles le discours est produit (aux positions auxquelles il doit être référé). (Haroche, Henry, Pêcheux 1971 *in* Pêcheux 1990 : 149)

La notion de *conditions de production* est opératoire en tant qu'elle relie les discours à des pratiques organisatrices de la vie sociale et qu'elle réfère à des « positions » de pouvoir identifiables en discours par les positions énonciatives qu'elles déterminent.

Nous distinguerons un premier niveau de production du sens dans les « effets de l'interdiscours » (Courtine & Marandin 1981 : 25) produits par la nomination ou « l'acte par lequel un sujet nomme en discours, autrement dit catégorise un référent en l'insérant dans une classe d'objets identifiée dans le lexique [...] » (Siblot dans Détrie *et al.*, *op. cit.* : 205). La nomination se réalise par l'actualisation du *praxème*, outil de la production lexicale du sens substitué au lexème (*ibid.* 263).

1.1 La situation et sa « mise en scène » en discours (niveau global)

Élaboré pour une situation de communication et des acteurs sociaux, le discours est une « mise en scène » qui confirme « un certain type d'ordre social » (Goffman dans Winkin 1988 : 96). Nous référons à la situation, bien que, dans le cas des discours écrits, les acteurs ne se trouvent pas en face-à-face ; cependant, le discours est produit en préfiguration de la situation de réception. C'est une scène de co-

énonciation dont l'énonciateur construit la « scénographie » (Maingueneau 1999 : 75-100) :

Cette scénographie n'est pas un simple cadre, elle est construite à travers l'énonciation [elle] est donc à concevoir à la fois comme cadre et comme processus. [...] Le locuteur doit dire en construisant le cadre de son dire. (*ibid.*)

Le discours politique est un genre particulier entre oral et écrit ; la conférence ou l'allocution sont prononcées devant un public mais sont préparées dans un lieu qui joue le rôle de « coulisse » :

On peut définir une « région postérieure » ou « coulisse » comme un lieu, en rapport avec une représentation donnée [...] c'est là qu'on met soigneusement au point les moyens de faire exprimer à une représentation quelque chose de plus que ce qu'elle exprime ; c'est là qu'on fabrique ouvertement les illusions et les impressions [...]. C'est là que l'équipe peut faire ses répétitions et éliminer les expressions choquantes alors qu'il n'y a pas de public pour en être offensé [...]. (Goffman 1973 : 110)

L'énonciateur qui prépare son texte connaît les codes et les règles et se projette par anticipation sur la scène pour écrire le discours que la situation requiert, de façon à éviter les conflits et produire un sens partagé en réglant la pertinence des cadrages.

2 La production de sens d'une nomination : « les 40 pays dits "les moins avancés" »

Le discours soumis à l'analyse est une « tribune » parue dans la presse africaine. La tribune c'est le lieu d'où l'on s'exprime, d'où le nom de cette rubrique dans les médias qui ouvrent des espaces au débat. Le texte, signé d'Alain Juppé, maire de Bordeaux et président de l'U.M.P.¹, s'inscrit dans le cadre du nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD), d'où le titre de cette tribune « Vers un nouveau partenariat ». L'objectif de sa visite au Mali et de son discours est la signature d'un contrat d'un nouveau type avec plusieurs pays africains, contrat de partenariat en lieu et place des contrats de coopération antérieurs.

1. Union pour un Mouvement Populaire.

CORPUS

Vers un nouveau Partenariat¹

[...]

Cette fracture [Nord-Sud] est mondiale, et une part considérable de l'humanité n'a pas bénéficié des retombées de la croissance économique des dernières années. Mais c'est bien l'Afrique qui souffre le plus de ce différentiel de développement puisque, sur *les 40 pays dits « les moins avancés*² », 34 se situent sur le continent. [...]

Il ne s'agit rien de moins, comme le déclarait le président Jacques Chirac lors du récent sommet Afrique-France, que d'établir les bases d'un *nouveau contrat mutuel de développement pour le xx^e siècle*.

Deux conditions étaient nécessaires pour que *ce nouveau partenariat* s'engage : une initiative africaine forte, d'abord ; une volonté politique nouvelle, ensuite, de la part des partenaires de l'Afrique et notamment de la part de *la France qui entend rénover et renforcer sa politique de coopération*. [...]

Le NEPAD est la volonté, d'abord, de substituer *une logique de partenariat à la logique d'assistance* qui a trop souvent caractérisé la coopération Nord-Sud. [...]

Le NEPAD est un projet africain et il doit le rester. Mais la France, par la voix de son Président, a immédiatement souhaité qu'il devienne un cadre de référence et a plaidé en ce sens auprès de ses partenaires, qu'il s'agisse de l'Union Européenne ou des pays les plus industrialisés. [...]

Cet objectif sera tenu : nous le devons aux *liens d'amitié* qui unissent nos pays et nous le devons pour le caractère d'exemplarité dont nous souhaiterions que beaucoup d'autres pays « riches » s'inspirent. [...]

Tout en maintenant notre forte contribution au Fonds Européen de Développement, il nous faut *augmenter notre aide bilatérale* et c'est d'ailleurs le souhait de *nos amis en Afrique*. [...]

C'est donc une nouvelle volonté politique qui est à l'œuvre, depuis un an, pour rénover la coopération française, pour qu'elle soit à la hauteur des défis et au premier des acteurs *du nouveau partenariat Nord-Sud*.

L'Afrique exige des relations fondées sur *l'égalité et la complémentarité*, elle attend de *ses amis* un engagement durable et solidaire, dans l'intérêt de tous. [...]

Je tiens à faire part de cette volonté au Président Amadou TOUMANI TOURÉ et aux autorités maliennes.

[...] (Juppé 2003)

1. Tribune parue dans la presse africaine à l'occasion de sa visite de plusieurs jours dans quatre pays africains : Gabon, Sénégal, Mali et Cameroun du 6 au 11 mai 2003 (en consultation sur le site de l'U.M.P.).

2. Nous soulignons.

2.1 L'ambiguïté du cumul de l'usage et de la mise en mention

Dans ce discours préparé en coulisse en France et qui paraît dans la presse africaine, l'homme politique français, un homme du Président, qui signe la tribune, s'adresse, au nom de la France, à des lecteurs africains et parmi ceux-là, aux autorités maliennes qui sont nommées en fin de discours.

Bien que la dénomination « pays les moins avancés » soit internationalement reconnue — elle est le fait de l'Organisation des Nations Unies (ONU) qui a institué ce système de catégorisation en 1971 — l'énonciateur la met doublement à distance par deux marqueurs métalinguistiques :

- le verbe de parole « dits » qui commente le dire en train de se faire ;
- l'usage des guillemets, qui sont « la trace d'une opération métalinguistique locale de prise de distance : un mot, dans le cours du discours est désigné à l'attention du récepteur, comme l'objet, le lieu d'une suspension de prise en charge [...] » (Authier-Revuz dans Conein *et al.* 1981 : 128).

Cette « surmodalisation » (Le Querler 1996 : 79) par un double soulignement indique l'ouverture d'une « faille » (Maingueneau 2002 : 290) par le marquage d'un « tracé de frontières » (Authier-Revuz 1995 : 268) : les guillemets délimitent une forme d'« hétérogénéité représentée » (*op. cit.* 72) par laquelle l'énonciateur signale le discours autre :

Le guillemet se fait « au bord » d'un discours, c'est-à-dire qu'il marque la rencontre avec un discours autre. (Authier-Revuz 1981 : 135)

L'énonciateur, contraint à une mise à distance, fait néanmoins usage de la dénomination qui lui pose problème. Cet emploi « en usage » *et* « en mention » ou « modalité autonymique », est une « forme de dédoublement opacifiant du dire [qui] présente structurellement, le cumul d'une référence à la chose et d'une référence au mot par lequel est nommé la chose » (Authier-Revuz 2003 : 88-89).

Deux questions se posent alors :

1. Si la dénomination pose problème, pourquoi ne pas avoir nommé différemment ?
2. Quel sens produit cette modalisation autonymique ?

2.2 Une catégorisation universelle

La réponse à la 1^{re} question est simple : il n'existe pas d'alternative dans le contexte du discours. Les critères d'évaluation de la « fracture Nord-Sud » dont l'énonciateur fait état ont été élaborés par l'ONU¹ qui a établi des catégories à l'intérieur du groupe des pays en développement ; la catégorie nommée « Pays les moins avancés » est la plus éloignée d'un niveau de développement considéré comme minimal².

La dénomination « Pays les moins avancés » présente par conséquent toutes les caractéristiques d'une catégorisation effectuée par un acte de nomination :

La catégorisation est [...] le découpage du réel à partir de traits communs, en classes d'objets rangés sous une même dénomination, qui varie selon les langues et les cultures. (Leroy dans Détrie *et al. op. cit.* : 48)

La seule particularité de cette catégorisation qui contrevient à la définition *supra* est la notion de variation selon les langues et les cultures, puisque la dénomination, créée par l'ONU, organisme international, qui a une position dominante sur la scène internationale en matière de politique de développement, est adoptée universellement.

Pourquoi cet « arrêt-sur-mot » (*op. cit.* 89) ? Pourquoi l'énonciateur signale-t-il au lectorat africain co-énonciateur du discours qu'il n'assume pas totalement l'acte de nomination (qu'il réalise néanmoins), alors que la France, partie, et non des moindres, de l'ONU, en est le co-auteur ?

1. « Depuis 1971, l'organisation des nations unies a dénommé "pays les moins avancés" (PMA) une catégorie de pays dont le processus de développement est entravé par un handicap structurel et qui nécessitent, dans leurs efforts de développement, un soutien très important de la communauté internationale » (CNUCED 2002 : 3).

2. Identifié selon trois critères définitoires : revenu (PIB), qualité de vie, niveau économique.

La réponse se trouve dans la difficile conjugaison de l'« effet de l'interdiscours » que provoque l'actualisation du praxème « avancé » avec la situation d'énonciation.

2.3 L'effet de l'interdiscours colonial

Le praxème « avancé » a capitalisé au fil de ses emplois plusieurs programmes de sens ¹ :

- une position dans l'espace : « qui est placé en avant ». *Poste avancé* ;
- dans le temps : « dont le développement en cours est déjà éloigné de son point de départ ». *Un travail très avancé* ;
- [avec une idée de progrès par rapport à la moyenne ordinaire] qui est en avance. *Civilisation, société avancée (TLFI)*.

Dans ce dernier usage, à « l'idée de progrès par rapport à la moyenne ordinaire » est associée l'image d'une humanité en marche vers un avenir meilleur, conception du monde propre à la société occidentale à laquelle cette nomination « avancés » fait écho : l'idéologie du progrès héritée des Lumières puis l'évolutionnisme social du XIX^e siècle.

L'appréciation évaluative « les moins avancés » positionne les pays sur cet axe de progrès, dans la zone inférieure à « la moyenne ordinaire » indiquant une norme de référence. La dénomination « les pays les moins avancés » est un euphémisme, « l'expression atténuée d'une notion dont la formulation directe serait jugée brutale, vulgaire ou choquante » (Siblot dans Détrie *et al.*, *op. cit.* : 116), un « adoucisseur » (Brown et Levinson 1978, 1987 dans Charaudeau *et al.* 2002 : 28) qu'un participant à l'interaction produit pour ne pas « blesser la face » de son interlocuteur.

« Les moins avancés » par rapport à la moyenne ordinaire peut en effet se reformuler par la locution « en retard ». Les discours sur « le retard de l'Afrique » sont nombreux, comme en témoignent les exemples suivants ² :

1. Le programme de sens est le « correspondant dynamique dans la problématique de la production de sens de l'unité minimale que postule, sous forme de sème ou de trait sémantique, l'analyse structurale » (Siblot dans *ibid.* : 280).

2. Parmi les nombreux exemples du corpus issu du Centre des Archives d'Outremer (CAOM) d'Aix-en-Provence.

[A] *La barbarie noire* s'ouvrira certes aux promesses de la civilisation européenne et l'immense *famille attardée* est prête à *accourir* à notre appel. [...] Messieurs, si le passé a pu nous séparer brutalement, l'avenir ne nous révélera-t-il pas pour tenter la haute expérience de progrès humain qui s'appelle civilisation. (Hubert ¹, 1907, conférence parue dans *Le mois colonial et maritime* n° 4)

[B] Porter à ce continent, *longtemps attardé dans sa marche vers le progrès*, non seulement les avantages matériels de la civilisation mais aussi *ses bienfaits intellectuels et moraux*, c'est une tâche qui, à elle seule, conviendrait au besoin d'idéal de notre race généreuse. (Vivier de Streel, 1922, *Conférence faite à la Sorbonne*)

[C] Tant que les obstacles naturels, *les distances, l'hostilité, l'immobilisme*, tirent ces masses *lointaines* à l'écart des courants nouveaux, *les pays développés* purent ne voir dans *les retardataires* que des marchés exotiques ou des terres à coloniser. (de Gaulle, 1964 « La coopération est désormais la grande ambition de la France », *Marchés tropicaux et méditerranéens* n° 952, 8 février, 245-246).

Les praxèmes « arriéré » et « attardé » enregistrent plusieurs usages (TLFI) :

« Attardé » :

1. « qui est en retard, qui a pris plus de temps qu'à son habitude ou qui est normal » ;
2. « (en parlant d'individus ou de sociétés) qui est en retard dans son développement, dans son évolution intellectuelle ou ses progrès ».

« Arriéré » est donné comme synonyme d'« attardé » (usage 2) :

- (vx) « qui est en retard en parlant d'une personne » ;
- « qui est en retard sur l'époque (en parlant des mœurs, des idées, d'une collectivité ou d'un individu » ;
- un usage de spécialité (psychopathologie) : « dont le développement intellectuel et psychique est en retard par rapport à la normale ».

1. Président de l'*Action Coloniale et Maritime*.

Ces usages confèrent aux praxèmes « arriéré » et « attardé » une bivalence sémantique ou polysémie lexicale que seul le contexte permet de lever :

- 1 : un retard spatial ou temporel
- 2 : un retard psychologique ou intellectuel.

Quand elle n'est pas levée, la « polysémie discursive » (Authier-Revuz 1995 : 237-249) permet de jouer avec les mots ou de laisser entendre en sourdine un deuxième sens péjoratif couvert par le premier.

Dans les extraits, le co-texte offre la possibilité d'actualiser les deux polysèmes. Dans les discours [A] et [B], « attardé(e) » active le sens [1] de retard spatial par la co-occurrence des praxèmes métaphoriques « marche » et « accourir » et simultanément, le co-texte permet d'actualiser le sens [2] avec les praxèmes : « ses bienfaits intellectuels et moraux » en [A] et « la barbarie noire » qui s'oppose à « la civilisation européenne » en [B].

En [C] (écrit après les indépendances), avec le praxème « retardataires », qui opère une catégorisation qui s'oppose à celle de « pays développés », les deux polysèmes sont actualisés par la co-occurrence :

- des praxèmes « distances » et « lointaines » : sens [1]
- des praxèmes « hostilité » et « immobilisme » qui sont des caractérisants notoires du (prétendu) retard culturel : sens [2].

Les « discours miniaturisés » (Rémi-Girault 2003 : 126) capitalisés dans les praxèmes peuvent être activés lors de l'actualisation et avec eux les contextes dans lesquels ils sont apparus :

Chaque mot renvoie à son contexte ou à plusieurs dans lesquels il a vécu son existence socialement sous-tendue. (Bakhtine 1975)

Avec l'actualisation du praxème « les moins avancés », qui comporte le programme de sens du retard, la polysémie des praxèmes « arriéré » et « attardé » affleure dans le discours, comme un effet de mémoire et avec elle le contexte de la période coloniale et les praxis afférentes.

2.4 Le « partenariat » vs l'« assistance »

Quelles sont les conditions qui favorisent ce phénomène, qui ne se réalise pas dans tous les discours dans lesquels cette dénomination

apparaît. Cette question nous renvoie au niveau « global » ou « macro » (Moirand 2003 : 7-9), en référant l'événement discursif à la situation d'énonciation.

Des « effets » de la mémoire coloniale sont activables parce que la relation de la France avec ses anciennes colonies d'Afrique reste une relation de dominance, qui perdure, après les décolonisations, malgré le statut d'état indépendant des pays africains, sous la forme de relations d'« assistance ». C'est cette forme de relation que les pays africains rejettent en revendiquant la prise en charge de leur destin à travers une nouvelle relation de « partenariat », que décrit *Libération* ci-après :

Le Comité français contre la faim a choisi pour thème le « partenariat » [...]. La clé du développement, ce n'est pas l'envoi par les pays riches d'argent ou de nourriture aux pays sous-développés, mais *ce sont d'abord des groupes, des populations qui, dans les pays en voie de développement, s'organisent pour assurer leur propre développement.* (1984 citée dans *TLFI*)

L'assistance propre à la politique de coopération est une relation inégalitaire fondée sur le couple position haute (domination) vs position basse (soumission). La revendication du « partenariat » signe la volonté de la part des pays africains de quitter cette relation de « complémentarité » (Bateson dans Winkin 1981 : 29) pour une relation de « symétrie » (Winkin *ibid.*).

Dans un contexte de « partenariat », la nomination « pays les moins avancés » apparaît non conforme. Cependant, l'ordre social symbolique de la dominance doit être maintenu pour remplir l'objectif de la mission : « augmenter notre aide bi-latérale » (Juppé *ibid.*). Dans les coulisses, l'acteur social qui rédige son texte suspend la nomination par une modalité autonymique pour tenter de résoudre la double contrainte à laquelle le soumet la situation :

- respecter la relation symétrique que requiert le nouveau contexte dans le cadre du NEPAD et éviter une nomination qui réactive des effets de mémoire coloniale ;
- maintenir la relation complémentaire qui découle de la place de bailleur de fonds de la France.

La modalité autonymique est le lieu de plusieurs interférences entre :

- une « mémoire à court terme » (Moirand 2002 : 8-17) : la reprise d'une dénomination circulante dans la communauté discursive ;
- l'« effet de l'interdiscours » colonial : « mémoire à long terme » (*ibid.*) ;
- la pression exercée par le co-énonciateur (dialogisme interlocutif) : le sens global de la situation.

Le sens de la nomination « les pays dits “les moins avancés” » se produit dans l'écart entre l'émergence d'effets de mémoire (niveau local) et les exigences imposées par la situation (niveau global), écart que la scénographie du discours tente de résoudre, ici par la modalité autonymique, qui est « une manifestation de l'autodialogisme » (Authier-Revuz 2003 : 90) :

Le mode dédoublé du dire peut, en effet, être décrit comme une sorte de dialogue interne, mais — en deçà du dialogue avec « autrui » — ce dont il relève, c'est de cette forme de dialogisme envisagée par Bakhtine « entre le sujet parlant et sa propre parole ». (*ibid.*)

En conclusion, l'actualisation d'une modalité autonymique est la marque discursive du lieu d'un travail de production du sens. C'est le signal d'un conflit entre des positions contradictoires, affrontement qui a eu lieu dans la phase de programmation du dire, l'« à-dire » antérieur au « dire » (Bres in Détrie *et al.*, *op. cit.* : 342). L'inscription en discours, sous forme de traces, de la négociation interne au sujet parlant, ancré dans le réel de l'ici-et-maintenant, témoigne de l'effet de l'interdiscours dans le processus dialectique de production du sens en discours.

Bibliographie

- AUTHIER-REVUZ J. 1981, « Paroles tenues à distance » in Conein, Courtine, Gadet, Marandin, Pêcheux, *Matérialités discursives*, Lille : Presses universitaires, 127-142.
- AUTHIER-REVUZ J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Éditions Larousse Paris : Larousse, 2 vol.
- AUTHIER-REVUZ J. 2003, « Le fait autonymique : langage, langue, discours — quelques repères », Authier-Revuz, Doury, Reboul-

- Touré (Éds.), *Parler des mots — Le fait autonymique en discours*, Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle, 67-96.
- BAKHTINE M. 1975, *Esthétique et théorie du Roman*, Paris : Tel Gallimard, 1978.
- CHARAUDEAU P. et MAINGUENEAU D. 2002, *Dictionnaire d'Analyse du discours*, Paris : Seuil.
- CNUCED (Conférence des Nations Unies pour le Commerce Et le Développement) 2002, « Le statut de “pays les moins avancés” ; avantages effectifs et perspectives de sortie de cette catégorie », *Rapport du secrétariat de la CNUCED* (49^e session), Genève, 7-18 octobre, Point 4b.
- COURTINE J.-J., MARANDIN J.-M. 1981, « Quel objet pour l'analyse du discours ? » in Conein, Courtine, Gadet, Marandin, Pêcheux, *Matérialités discursives*, Lille : Presses universitaires, 21-33.
- DÉTRIE C., SIBLOT P., VERINE B. 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris : Honoré Champion.
- GOFFMAN E. 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris : Minuit.
- LE QUERLER N. 1996, *Typologie des modalités*, Caen : Presses Universitaires de Caen.
- MAINGUENEAU D. 1999, « Ethos, scénographie, incorporation », in Amossy (Éd.), *Images de soi dans le discours*, Lausanne : Delachaux et Niestlé, 75-100.
- MOIRAND S. 2002, (à paraître), « Discours sur la science et positionnements idéologiques », communication présentée au colloque *De l'analyse du discours à celle de l'idéologie : les formations discursives*, Montpellier, avril 2002, 1-20 (document de travail).
- MOIRAND S. 2003, « Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres de discours », « Les genres de l'oral », contribution à la journée d'étude organisée par Kerbrat-Orecchioni et Traverso, U.M.R.-GRIC, Université Lumière Lyon 2, 18 avril, 1-21.
- PÊCHEUX M. 1990, *L'inquiétude du discours*, Paris : Édition des cendres (textes choisis et présentés par Maldidier).
- RÉMI-GIRAUD S. 2003, « Structuration interne de la polysémie du verbe crier », in Rémi-Giraud, Panier (Éds), *La polysémie ou l'empire des sens*, Lyon : PUL, 111-127.

- TLFI (Trésor de la Langue Française Informatisé), C.N.R.S.,
Université de Nancy, www.atilf.atilf.fr
- WINKIN Y. 1981, *La nouvelle communication*, Paris : Seuil.
- WINKIN Y. (Éd.) 1988, *Erving Goffman : les moments et leurs hommes*,
Paris : Seuil/Minuit.

Stéphane Riou
ICAR Praxiling, U.M.R. 5191 C.N.R.S.
Université Paul-Valéry — Montpellier 3
sriou@sriou.net

La théorie du désir mimétique : Une alternative à la conception individuelle de la production du sens ?

Introduction

Objectif

Notre intervention essaie de répondre à un double objectif : mettre en garde des effets idéologiques de toutes approches scientifiques¹ et questionner une de ces « évidences² », notre approche du sujet. Nous présenterons et mettrons en discussion une théorie — tierce — du sujet : la théorie du désir mimétique qui nous semble pouvoir aider à rendre compte de certaines problématiques actuelles de la linguistique et de l'analyse du discours, telles que le sont le dialogisme et les formations discursives.

Présentation

L'objectif du CIL est de permettre à différentes disciplines de se rencontrer mais également à différentes théories de se confronter. Or, lors d'un travail sur la violence télévisuelle, nous avons rencontré une de ces théories. Notre plus grand étonnement, depuis, a été de ne pas arriver à trouver une critique sur cette théorie : elle semble être scientifiquement transparente et passer inaperçue. C'est donc en toute probité et profitant du cadre créé par le CIL que nous nous

1. Il faut tout particulièrement se méfier des effets idéologiques concernant la « sémantique » lorsqu'on travaille sur le thème de la construction de sens.

2. L'évidence est pour nous la marque « par excellence » d'une idéologie.

permettons de la questionner et d'essayer de la mettre en débat public. Nous pensons d'ailleurs que cette approche devra susciter des débats, mais ne voyez en nous aucun épigone girardien : juste un doctorant en linguistique travaillant sur la production de sens et s'auto-applicant en quelque sorte les approches et principes étudiés dans son cadre universitaire.

Démarche

Après avoir présenté le cadre théorique de notre réflexion : la théorie praxématique, nous nous intéresserons tout particulièrement aux idéologies comme représentations du monde. Notre point de vue sur l'idéologie se fera aux travers de deux dichotomies : idéologie produite — idéologie construite et idéologie non scientifique — idéologie scientifique. Nous nous intéresserons alors à un cas pratique pour réaliser l'influence de la production de sens sur la construction du sens. Nous ferons un retour sur la notion de construction de sens et sur le non-questionnement du sujet dans ce cadre. Nous présenterons enfin la théorie du désir mimétique que nous relierons à l'analyse de discours avant de nous interroger pour savoir si la théorie du désir mimétique peut-être un nouveau cadre de production du sens.

Modification préliminaire

Le titre de notre intervention était initialement « La théorie du désir mimétique : Une alternative à la conception individuelle *du* sens ? ». Or ce n'est pas parce que le thème du colloque pose que « le sens c'est de la dynamique » qu'il est « normal » d'être dans la production du sens et surtout qu'il ne faut pas l'explicitier. Pour réparer cela — mais nous tenons à souligner, dès à présent, le jeu de l'évidence du sens dans nos représentations — nous proposons comme titre « La théorie du désir mimétique : Une alternative à la conception individuelle *de la production* du sens ? »

1 Point de vue théorique

Le cadre de notre travail est celui de la praxématique, théorie linguistique de la production du sens qui est réaliste et anthropologique,

pour paraphraser l'auto-définition de la praxématique dans son dictionnaire d'analyse du discours :

Théorie linguistique centrée sur l'analyse de la production du sens en langage dans un cadre anthropologique et réaliste (Détrie *et al.* 2001 : 261)

1.1 La praxématique

Robert LAFONT a proposé de substituer à l'idéalité du signe saussurien et au lexème corrélé, la notion réaliste de praxème. Les sens d'un terme du lexique ne sauraient être déduits de sa seule position à l'égard des autres lexèmes d'un champ lexical ; ils doivent être pensés à partir des relations que les hommes entretiennent effectivement avec le monde.

1.1.1 Production du sens

La production de sens est une notion centrale de la praxématique. Elle marque la volonté épistémologique de prendre en compte les pôles énonciatifs, la situation concrète de communication et l'intentionnalité du sujet parlant.

Cette notion-clé de la praxématique renvoie à la somme des opérations nécessaires à la réalisation du sens produit. La production de sens n'est perceptible que dans son résultat, le sens produit [...] (Détrie *et al.* 2001 : 279)

La notion de production de sens nous permet ainsi d'appréhender de manière dynamique la construction du sens. Le praxème est l'outil de production du sens. Pour qu'il y ait un sens, il faut qu'il y ait production de sens. Mais cette production de sens se fait au travers d'un discours. Pour être exact, il y a double production de sens : une première production au moment de l'émission du discours et une autre production au moment de la réception du discours. La production de sens, bien que réglée en langue¹, se confronte à la pratique discursive du sujet.

1. La praxématique parle de réglage de sens, qui est le « terme générique couvrant l'ensemble des processus opérés lors de l'actualisation en discours pour aboutir à une production de sens particulière de l'occurrence d'un praxème, d'un para-praxème ou d'un métapraxème » (Détrie *et al.* 2001 : 295).

Nous nous permettons de résumer, car tel n'est pas notre propos, la notion de production de sens avancée par la praxématique en trois énoncés :

- Le sens est un produit (le résultat d'une opération) ;
- Le lexème (statique) est remplacé par le praxème (dynamique) ;
- « les mots (praxèmes) n'ont pas de sens mais font sens » [Paul Siblot].

1.1.2 Point de vue

La notion de point de vue est inhérente à la problématique de la nomination¹. Elle doit prendre en compte la double modalité de la production de sens : une production au moment de l'émission du discours et une production au moment de la réception² de ce même discours.

C'est la prise en compte de l'énonciation (du sujet) dans sa relation au monde au travers de différentes praxis (dont particulièrement la praxis linguistique : les discours). Cela permet de considérer qu'« il n'y a pas de réel en soi mais pour soi [nous] ».

1.1.3 Nomination

Aspect fondamental de la production langagière dynamique, la nomination est « un acte de catégorisation, une praxis qui est simultanément sociale et linguistique » (Détrie *et al.* 2001 : 205). Il est important alors de marquer la distinction fondatrice entre l'acte, le procédé : la nomination et son résultat : la dénomination. Paul Siblot en donne cette définition :

On dira que la nomination est l'acte par lequel un sujet nomme en discours, autrement dit catégorise un référent en l'insérant dans une classe d'objets identifiée dans le lexique, à moins qu'il ne veuille innover avec un néologisme (Détrie *et al.* 2001 : 205).

1. La problématique de la nomination est décrite par Paul SIBLOT dans (Détrie *et al.* 2001 : 205) et pour une mise en perspective de la nomination avec la notion de dialogisme dans (Siblot 2003).

2. Nous parlons d'une production en considérant une seule personne à un moment déterminé. Mais il y a en réalité autant de possibles productions à la réception que de personnes qui peuvent recevoir le discours. De plus, une même personne n'est pas assurée d'effectuer la même production de sens, pour un même discours, à un temps t₁ et à un temps t₂.

Nous pouvons retenir que la nomination est un acte de production (un processus). Le résultat d'une nomination est appelé *dénomination*. Le praxème, outil de la nomination permet d'actualiser en contexte un sens appelé dénomination.

1.1.4 Logosphère

La notion de logosphère implique la distinction entre le réel et sa compréhension à travers le découpage des catégories issues du lexique. Elle rappelle que le réel ne nous est accessible, jusque dans sa perception, qu'à travers la grille ainsi constitué de sa représentation et de son interprétation. L'hypothèse de Sapir-Whorf en est une illustration.

1.2 Positions fondamentales en linguistique

Il existe en sémantique deux positions fondamentales, dont le linguiste n'a pas toujours conscience. Ces deux postulats sont :

- La linguistique idéaliste (structuralisme) ;
- La linguistique anthropologique et réaliste (praxématique).

Considérons que nous avons deux parangons de sémanticiens : un structuraliste et un praxématicien. Quelque soit le postulat de départ¹, tous les deux sont persuadés de leur vision de la langue. Ils sont donc dans une représentation du monde qu'ils considèrent être la bonne. Ces représentations du monde, nous les nommons *idéologies*.

1.3 Les idéologies

À la définition issue du matérialisme historique de la notion d'idéologie, nous préférons définir *idéologie* comme toute représentation partagée (ou qui tend à l'être) du monde, quelque soit le niveau de représentation et le domaine. La principale caractéristique de l'idéologie que nous retiendrons est le fait qu'elle fonctionne à l'*évidence*.

L'on pourrait décréter comme Althusser (1976), et cela dans une conception purement marxiste de la science et de son (supposé) objectivisme, qu'elle seule est le moyen de se prémunir des idéologies. Or ce supposé objectivisme scientifique n'est en fait qu'un effet idéologique. L'objectivisme, comme la position neutre du philosophe, n'existe pas.

1. Même si l'inscription dans un de ces postulats se fait obligatoirement, cette inscription n'est pas toujours conscientisée.

Les formations discursives sont l'outil de production des idéologies. Pour nous, et à l'instar du schéma du praxème — qui est l'outil de production du sens —, les formations discursives sont l'outil de production de l'idéologie.

1.3.1 Construction idéologique ou production idéologique ?

La question du destinataire d'une idéologie doit nous permettre de discerner au moins deux cas (du point de vue théorique). Soit l'idéologie est issue d'un processus inhérent à son fonctionnement c'est-à-dire au fonctionnement du langage même sans réelle volonté d'un sujet (individu ou groupe), soit l'idéologie est produite par un sujet (individu ou groupe) précis vers un sujet donné (destinataire).

Production idéologique Nous appellerons production idéologique toutes idéologies produites indépendamment d'une visée hormis celle d'être la production naturelle d'un point de vue (qui peut être individuel ou collectif).

Construction idéologique L'idéologie construite est la prise en compte du destinataire dans son processus d'élaboration. Il y a une volonté manifeste de vouloir imposer un point de vue. Cela reste valide même si les processus de production idéologique (au travers des formations discursives) ne sont que partiellement (ou pas du tout) connus par les constructeurs d'idéologies. L'idéologie construite serait donc un détournement du principe naturel de l'idéologie, c'est-à-dire de la production idéologique.

1.3.2 Idéologies scientifiques et idéologies non scientifiques

La différence entre une idéologie scientifique et une idéologie non scientifique réside dans la vérification antérieure à son utilisation. Là où une idéologie non scientifique est subie, c'est-à-dire qu'elle s'impose à nous sans que nous nous en rendions compte, l'idéologie scientifique peut être qualifiée de contrôlée¹.

Cela implique que pour les idéologies scientifiques comme pour les idéologies « culturelles », il n'y a pas d'objectivité scientifique. En

1. Même si idéologie scientifique sera ensuite — mais dans un second temps — également subie.

effet, après la validation théorique des idéologies scientifiques, c'est le même fonctionnement « à l'évidence » qui se présente à nous lorsque nous ne sommes plus dans une démarche épistémologique. Pour le structuraliste, il est *évident* que la langue est un système et pour le praxématicien, il est *évident* que les mots sont des praxèmes.

2 Les chasseurs d'ours

Nous allons faire une digression qui pourra paraître de prime abord superflue. Mais elle illustre parfaitement le fonctionnement idéologique.

2.1 Énoncé

Soit un groupe de chasseurs qui établissent leur camp de base. Ils partent à la chasse et à l'aide de leur GPS, parcourent exactement :

- 1 km vers le sud
- 1 km vers l'est

Ils trouvent un ours et le tuent.

Ils rentrent directement au camp et leur GPS (qui inclut un podomètre) indique qu'ils ont marché en tout :

- 3 km

Quelle est la couleur de l'ours ?

2.2 Éléments de réponse

En fait, pour répondre à cette question, si l'on considère que l'énoncé est juste il faut avoir recours à une remise en cause : celle du cinquième postulat d'Euclide.

Mais tout de suite nous sommes alertés par le paradoxe de la distance : comment est-il possible qu'ils aient parcouru trois kilomètres, sachant que s'ils ont fait un kilomètre vers le sud puis un vers l'est et s'ils sont rentrés directement, il auraient dû parcourir un triangle rectangle isocèle ? La distance du retour devrait être $\sqrt{2}$ km, soit au total un parcours proche de 3,414 km.

2.2.1 Retour au postulat d'Euclide

Remise en cause du cinquième postulat d'Euclide¹ qui pose que :

si une droite tombant sur deux droites, fait les angles intérieurs du même côté plus petits que deux droits, ces deux droites, prolongées à l'infini, se rencontreront du côté où les angles sont plus petits que deux droits

Une remise en cause de ce cinquième postulat a impliqué d'autres géométries appelées non-euclidiennes :

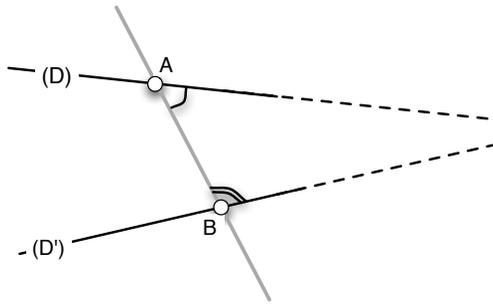


Figure 1. — 5^e postulat d'Euclide :

Les deux droites (D) et (D') sont sécantes ;

Les deux droites (D) et (D') concourent en un point situé dans le demi-plan délimité par (AB) en contenant les deux angles considérés.

1. Des explications et des illustrations plus détaillées de ce cinquième postulat (fig. 1 et fig. 2 page suivante) peuvent être trouvées sur www.trigofacile.com/maths/euclide/livre1/postulats/1-post5.htm.

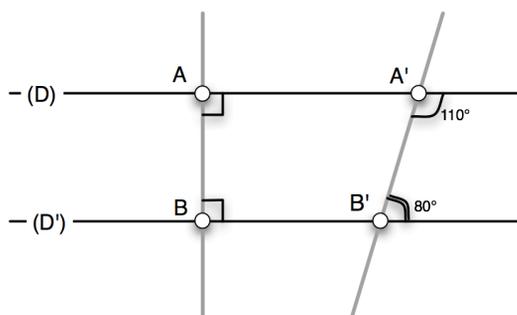


Figure 2. — Cas particulier du 5^e postulat :
 La somme des deux angles est égale à celle de deux
 angles droits ;
 (D) et (D') ne sont alors plus sécantes mais *parallèles*.



Figure 3. — Notre représentation de la terre avec les points
 cardinaux : pas de solution à l'énoncé.

GÉOMÉTRIE HYPERBOLIQUE Lobatchevski, Bolyai, Gauss

GÉOMÉTRIE SPHÉRIQUE RIEMANN



Figure 4. — Représentation « 3D » de la terre : regardons le pôle nord... Dans cette représentation, il correspond à l'énoncé.

Les géodésiques Beltrami précise qu'une géométrie non-euclidienne ne peut être cohérente que sur une surface de courbure constante sur laquelle les « droites » seraient les « géodésiques » : des trajectoires de cheminement minimum entre deux points.

Nous sommes, de part notre éducation et nos praxis culturelles, dans le cadre de la géométrie Euclidienne et cela n'est *bien évidemment* pas possible. Mais, malgré ce que nous pensons, ces géodésiques existent sur la terre ! En effet, nous sommes habitués à avoir une représentation du monde plane (fig. 3 page précédente).

Mais en réalité, il vaudrait mieux se représenter notre monde comme une sphère (sans le socle) : fig. 4.

La couleur de l'ours La réponse est en image : fig. 5 page ci-contre.

2.2.2 Conséquence

Comme nous venons de le voir, les idéologies nous traversent et conditionnent notre vision du monde.

Si nous ne disposons pas des connaissances mathématiques nécessaires ni d'une certaine largeur d'esprit scientifique il est impossible de trouver la réponse à cette question. En effet, le cinquième postulat d'Euclide nous en empêche en ayant modifié notre vision et notre représentation du monde. Nous avons beau savoir que la terre est ronde, si l'on va vers le sud puis vers l'est et enfin vers le nord, nous croyons impossible de revenir à notre point de départ.



Figure 5. — Blanc... Car les ours blancs ne vivent qu'au pôle nord, lieu qui vérifie les conditions de l'énoncé !

L'individu reste enfermé par son idéologie et par ses connaissances, matérialisés par les mots (praxèmes) inclus dans les discours (formations discursives).

3 Le sujet

Nous avons pu voir l'influence de ce que nous nommons une idéologie scientifique. Regardons maintenant ce qu'il en est pour la production de sens et la notion de sujet.

3.1 Non-questionnement sur le sujet ?

La praxématique est construite sur 3 approches :

LINGUISTIQUE la psychomécanique de Gustave Guillaume ;

EXPÉRIENTIEL le matérialisme historique ;

PRISE EN COMPTE DU SUJET Freud-Lacan. Sujet qui n'est pas remis en question : c'est une évidence !

Or c'est ce non-questionnement sur le sujet qui est à l'origine de la réflexion de cet article. Si la praxématique a su critiquer les aspects linguistique et expérientiel présent lors de sa création, il ne semble pas qu'elle est fait le même travail en ce qui concerne la prise en compte du sujet. Non pas que la praxématique ne prenne pas en compte le

sujet, c'est là une de ses principales spécificités, mais elle le prend en compte tel quel, sans le questionner. C'est ce non-questionnement, qui, encore une fois, nous pose problème.

3.2 Les approches du sujet

D'un point de vue linguistique, l'on peut dégager deux grandes théories psychologiques du sujet :

FREUD & LACAN Théorie du sujet centrée sur l'individu¹ ;

SCIENCES COGNITIVES Sujet réduit à sa dimension « biologique ».

Mais surtout, ces deux grandes approches ont une conception individualiste du sujet. René Girard, avec sa théorie du désir mimétique, dans laquelle le sujet est déterminé par le groupe, nous paraît être un autre voie à explorer.

4 La théorie mimétique

La « recopie » des discours n'est pas un phénomène ponctuel. Nous avons montré dans un corpus de presse écrite (Riou 2005), comment un même article, délivré par l'AFP était repris par les autres journaux avec très peu de modifications. Nous pouvons nous demander si un « principe de mimétisme » n'est pas également à l'œuvre dans les discours, au sein même des formations discursives.

4.1 Le désir mimétique

Mais revenons à la théorie du désir mimétique telle que l'expose Girard. Pour lui, la relation de désir n'est pas binaire (sujet-objet) mais triangulaire (sujet, médiateur, objet) : le sujet désire les objets qui sont désirés par un tiers. Autrement dit, l'objet du désir n'est pas interne au sujet (l'autre, de par sa relation au sujet, permettrait de le révéler) mais lui est montré par le modèle. L'on peut désirer n'importe quoi, mais pas n'importe comment.

1. Nous nous excusons auprès de certains psychologues que l'association des ces deux noms ont du faire bondir et qu'ils jugent incompatibles.

Le désir mimétique n'est enraciné ni dans le sujet ni dans l'objet mais dans un tiers qui désire lui-même et dont le sujet imite le désir (Girard 1972 : 251)

Le comment nous étant toujours montré (volontairement ou non) par un modèle. Le désir ne vise pas tant la possession de l'objet que l'être du médiateur.

Relecture de Freud Girard, dans *La violence et le sacré*, (Girard 1972 : ch. VII¹) refait une lecture du chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi* de Freud. Pour lui, même si la conception mimétique n'est jamais absente de la réflexion freudienne elle n'arrive jamais à triompher.

4.1.1 Méconnaissance

Après avoir opposé le *double bind* au surmoi (1972 : 262), Girard introduit un concept qui nous intéresse tout particulièrement : la méconnaissance. « La conception mimétique détache le désir de tout objet, le complexe d'Œdipe enracine le désir dans l'objet maternel. La conception mimétique élimine toute conscience et même tout désir réel du parricide et de l'inceste, la problématique freudienne est au contraire toute entière fondée sur cette conscience (Girard 1972 : 264) ». La méconnaissance est donc pour Girard le pendant de l'inconscient de Freud². C'est le principe sous-jacent du fonctionnement humain.

À la question de savoir pourquoi il a opté pour le terme de *méconnaissance* plutôt que d'*inconscience* Girard répond que

[...] le mot d'inconscient, dans l'esprit des lecteurs, entraîne tout le fatras freudien. [...] Le mot *ignorance* signifie vraiment en grec « ne pas savoir ». On dit aujourd'hui *inconscient*. Je refuse personnellement de mettre l'article défini — l'inconscient — cela implique un essentialisme dont je me méfie. Il y a effectivement un manque de conscience dans le processus du bouc émissaire, et ce manque de

1. Les pages 225-256, 260, 262 et 264 de Girard (1972) retiennent particulièrement notre attention.

2. Il faut noter que c'est à cause du « poids des mots », autrement dit de la production de sens attachée au praxème « inconscient » que Girard préfère utiliser le terme de *méconnaissance*.

conscience est aussi essentiel que l'inconscient chez Freud. Mais il ne s'agit pas de la même chose, et c'est un phénomène plus collectif qu'individuel. (Girard 2004 : 91)

Plus précisément, Girard est hostile à l'idée d'un appareil psychique identifiable :

La notion d'inconscience est indispensable, mais celle de l'inconscient qui serait comme une « boîte noire » s'est révélée trompeuse. Comme je viens de le suggérer, j'aurais dû insister d'avantage dans le passé sur la nature inconsciente du mécanisme du bouc émissaire, mais je refuse d'enfermer cette notion dans *un* inconscient qui ait sa vie propre, dans le style de Freud. (Girard 2004 : 92)

4.1.2 Retour à la production de sens

Bien que Girard n'ait jamais formulé de théorie linguistique il n'a pu s'empêcher d'égrener ses ouvrages de quelques attaques répétées contre le structuralisme et les annonces d'un « éternel retour à Saussure ».

La praxématique, quant à elle, a su incorporer dans son approche de nouvelles notions comme le dialogisme et les formations discursives. Notions entraînant un déplacement des problématiques de l'individu au groupe. Mais cela, sans vraiment remettre en question notre point de vue sur le sujet.

4.2 De l'individu au groupe

Michel Foucault met au point « un travail de méthodologie concernant les formes d'existence du langage dans une culture comme la nôtre ¹ » Il définit les formations discursives comme étant,

dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciations, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), on dira, par convention, qu'on a affaire à une formation discursive (Foucault 1969 : 53).

1. *Dits et écrits*, 1994. Cité par Jacques Guilhaumou dans « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive ».

Mais Michel Foucault ne disposait pas alors d'outils conceptuels comme le dialogisme, ni de théorie linguistique de la production de sens comme la praxématique.

Nous pouvons néanmoins observer aujourd'hui un double déplacement :

- Celui du mot vers le discours ;
- Celui du sujet vers le groupe.

Autrement dit, la production de sens du sujet est déterminée (contrainte) par un niveau supérieur, le groupe. Les formations discursives ont changé notre vision des mots et du discours : si l'on pouvait admettre que les mots pouvaient nous tromper (euphémisme), nous croyons contrôler leur environnement : les discours. Or nous nous rendons compte qu'il n'en est rien. Nous assistons donc à un déplacement du mot vers le discours et à son corollaire le déplacement du sujet (individuel) vers le groupe.

4.3 Une autre théorie pour un meilleur point de vue ?

Nous sommes donc amené à constater la nécessité d'une nouvelle théorie qui puisse appréhender la production de sens au niveau individuel mais également au niveau du groupe.

La théorie du désir mimétique semble prendre (ou pouvoir prendre) en compte cette dimension de la détermination du sujet par le groupe (dans un premier temps au travers de la notion de méconnaissance). Mais la notion de dialogisme¹ associée à celle de formation discursive ne peut que nous questionner sur les rapports qu'entretient le sujet avec son « propre » discours. Discours qui est avec d'autres discours dans une relation de mimesis. Mais il reste encore à définir s'il existe *réellement* un lien entre cette mimesis discursive et la notion de désir mimétique appliquée aux discours, ou si nous ne sommes pas entraînés, malgré nous, dans un effet idéologique.

1. Nous incluons ici, dans le dialogisme, le dialogisme de la nomination qui opère au niveau du praxème.

Bilan

Nous commençons notre réflexion en étant étonné que certaines théories passent inaperçues et, surtout, ne soient pas critiquées. Nous avons été conduit à montrer les effets de l'influence d'une théorie (idéologie scientifique) sur notre conception du monde et plus spécifiquement sur nos objets de recherche et les outils utilisés. Cette influence est d'autant plus gênante que nous travaillons sur le sens. Notre objet d'étude est également notre outil de recherche.

Nos remarques générales sur le fonctionnement de l'idéologie et le cas particulier de la praxématique nous invitent à nous questionner sur notre conception du sujet et de la théorie sous-jacente qui lui est associée. Dans le même temps, nous avons vu que l'évolution des questionnements de la linguistique et de l'analyse du discours, au travers des notions de dialogisme et de formation discursive, entraînaient un double déplacement du mot vers le discours et du sujet individuel vers le groupe. La théorie du désir mimétique semble dès à présent pouvoir prendre en compte ces phénomènes. Mais, comme nous le regrettons en introduction, cette théorie souffre d'une cruelle absence de critiques, due plus certainement à des conceptions idéologiques qu'à des considérations scientifiques.

Néanmoins, nous réaffirmons que le CIL est le lieu idéal pour lancer une réflexion interdisciplinaire à ce propos, qui puisse à la fois prendre en considération les nouvelles problématiques autour du sujet et permettre une critique scientifique du désir mimétique.

Bibliographie

- ALTHUSSER L. 1976, « Les appareils idéologiques d'État », in *Positions* (repris de *La Pensée* 151).
- BRÉAL M. 1897-1983, *Essai de sémantique*, Paris : Gérard Monfort.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours* : Seuil.
- DÉTRIE C., SIBLOT P. et VERINE B. (éd.) 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris : Honoré Champion (Lexica).
- FOUCAULT M. 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.

- GIRARD R. 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris : Grasset.
- GIRARD R. 1972, *La violence et le sacré*, Paris : Grasset.
- GIRARD R. 1978, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris : Grasset.
- GIRARD R. 2002, *La voix méconnue du réel*, Paris : Grasset.
- GIRARD R. 2004, *Les origines de la culture*, Paris : Desclée de Brouwer.
- HAROCHE C., HENRY P. et PÊCHEUX M. 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », in *Langages* 24, 93–106.
- MIGNOT X. 1990, « Le langage et le réel », in *Cahiers de praxématique* 15, Montpellier : Presses de l'Université Paul-Valéry.
- PÊCHEUX M. 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris : Dunod.
- RICHARD A., RIOU S. 2005, « Dopage du riche versus dopage du pauvre. Rich's doping versus Poor's doping », in *Revue de linguistique de l'université de Manchester*, à paraître.
- RIOU S. 2005, « Légitime défense élargie » : une ingérence plus très humanitaire ?, in actes du X^e Congrès de l'ARIC — 2 au 5 mai 2005, Alger, à paraître.
- SIBLOT P. 2003, « Du dialogisme de la nomination » postface, in Cassanas, Demange, Laurent, Lecler (éd), *Dialogisme et nomination*, Montpellier : Presses de l'Université Paul-Valéry, 331-337.

Bruno Courbon
Laboratoire ICAR (U.M.R. 5191 Lyon II, C.N.R.S.)
Équipe Langue, Syntaxe, Sémantique, Sémiotique
Université Lumière, Lyon II
bruno.courbon@univ-lyon2.fr

Lexicalisation et innovation sémantique : de la construction du sens en diachronie

Dans le cadre de cet article, nous nous contenterons de proposer quelques pistes de réflexion en matière d'innovation sémantique, en rapport avec ce qui fut le thème du colloque de Montpellier (*CIL*, Université Paul-Valéry — Montpellier III, 9 et 10 juin 2005), à savoir la construction — en l'occurrence diachronique — du sens linguistique. En effet, nous n'avons pas pour ambition, comme c'était le cas de Peter Wexler, de « [...] reconstruire tout le procédé si mal résumé dans les dictionnaires par une date d'apparition. » (1955 : 7), ni encore moins d'en dégager des lois générales¹.

Avant d'entraîner quelques-uns des facteurs interagissant lors de la constitution et de l'institutionnalisation du sens « en langue² », nous tenterons, dans un premier temps, d'explicitier notre position théorique et l'angle à partir duquel nous approchons ce pan de l'évolution linguistique du français qu'est le sens lexical.

1. Notons que le présent travail s'inscrit dans le cadre des recherches menées pour une thèse qui porte notamment sur l'évolution sémantique des mots *chance*, *hasard*, *fortune* et *risque* (ainsi que leurs dérivés) depuis le xviii^e siècle jusqu'à aujourd'hui (en langue française).

2. L'usage des guillemets signifie ici — et signifiera désormais, lorsqu'une ambiguïté il pourra y avoir — que nous nous situons dans le cadre de la terminologie linguistique, terminologie bien connue des linguistes, mais dont la polysémie avec la langue courante entraîne parfois des confusions pour le moins néfastes pour la compréhension.

1 Options théoriques : quelques remarques

1.1 Néologie et lexicalisme

Nous souhaiterions, avant de mieux délimiter l'objet de notre point de vue, mettre en évidence une habitude assez profondément ancrée dans les pratiques des linguistes (lexicologues et/ou sémanticiens notamment), qui prête aux termes de *néologie/néologisme* une acception par défaut « formelle » — attitude dénominative qui relève de ce que l'on aurait tendance à appeler un « parti-pris¹ lexicaliste » en cela qu'elle privilégie l'apparition de mots nouveaux (création de nouveaux signifiants) au détriment du phénomène bien aussi important d'apparition de sens nouveaux.

Nous ne prendrons que quelques exemples pour illustrer le propos tenu ; le choix de ces exemples précis, qui est bien évidemment délibéré de notre part, ne doit pas masquer la forêt, dans laquelle ledit usage lexicaliste est monnaie courante (disons que ces exemples ne sont que des épiphénomènes d'une tendance générale²).

À la lecture des textes théoriques, on s'aperçoit rapidement que la néologie et les néologismes, lorsqu'ils sont abordés — ce qui n'est pas toujours le cas : Sablayrolles (2000 : 10-11) souligne l'ostracisme qu'ont connu les études lexicologiques en matière de néologie — sont souvent définis — ou parfois, pis, posés de manière implicite — corrélativement à l'apparition d'une forme nouvelle dans la langue décrite.

1. La question se pose évidemment de savoir quel est le degré d'intentionnalité de ce dernier. Néanmoins, tenter de répondre à cette question la rend beaucoup moins évidente qu'il n'y paraît.

2. Nous tenons à préciser qu'il ne s'agit en aucun cas pour nous de critiquer en quelque manière que ce soit les propos de tel ou tel auteur en particulier (nous rencontrons par ailleurs des exemples du même ordre non seulement dans des manuels de sémantique [voir note suivante], mais également — de manière éparse — dans des travaux non pédagogiques sur la néologie/les néologismes, et jusque dans les articles de certains dictionnaires... [voir Pruvost 2003]). En fait, il s'agit plutôt de constater à quel point la conjoncture épistémologique à orientation lexicaliste est à la fois prégnante et tenace, y compris — et surtout — dans une discipline telle que la sémantique. Toutefois, à en croire le contenu du dictionnaire proposé par Louis-Sébastien Mercier au tout début du XIX^e siècle (1801), et qui se reflète déjà dans son titre développé : *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles* (Paris : Monsard et Maradan ; la mise en gras a été rajoutée), la dimension essentiellement — mais non uniquement — sémantique de la néologie est loin d'être une innovation contemporaine.

C'est d'ailleurs la *doxa* véhiculée dans de nombreux ouvrages universitaires de référence, comme cela apparaît dans le glossaire figurant à la fin d'un (bon) manuel en lexicologie¹, dans lequel *néologie* reçoit la définition suivante : « ensemble des procédés de formation de **mots nouveaux** » et *néologisme* celle-ci : « **mot nouveau, ou récent**, avant son éventuelle *lexicalisation* ; formé par *dérivation* ou *composition*, ou encore *emprunté* à une langue étrangère² ».

Au niveau lexicographique, Gilbert (1971) n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de cette attitude lexicaliste (voir le titre de son dictionnaire, duquel sont exclus d'entrée les néologismes sémantiques). On observe en effet combien les « mots nouveaux » ont pris de l'importance dans l'imaginaire linguistique d'une bonne partie des francophones scolarisés, ce que la diffusion dans l'usage de la collocation *mots nouveaux* ne fait que confirmer. Tout spécialiste de la langue sait pourtant bien que compter le nombre de mots nouvellement apparus dans un dictionnaire relève de l'aberration — ou bien, si l'on veut rester rigoureux : d'une grossière approximation — puisqu'il n'est inconnu de personne aujourd'hui que, outre le fait que tout « mot nouveau » n'entre pas dans le dictionnaire³, la polysémie, origine potentielle et résultat actuel de toute innovation sémantique, constitue un phénomène qui traverse la quasi-totalité du lexique⁴. Néanmoins,

1. M.-F. Mortureux, 2004, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris : Armand Colin ; les deux articles sont extraits de la page 190 de ladite édition. L'argument permettant de disculper — si tant est qu'il puisse y avoir une quelconque inculpation, ce qui n'est pas le cas — cet usage définitionnel, est que nous avons affaire à un manuel de lexicologie et non de sémantique. Cela étant dit, en cherchant *néologie* et *néologisme* dans l'index du manuel d'Alain Polgère (2003) intitulé *Lexicologie et sémantique lexicale, notions fondamentales* (Montréal : Presses de l'Université de Montréal), on ne peut qu'observer — sans trop de surprise, si l'on en croit Sablayrolles — qu'aucun d'eux n'y figure.

2. Les mises en gras sont rajoutées. En entendant *mot* au sens de *lexème stricto sensu* (i.e. un mot = une forme + un sens), on pourrait donner toute légitimité à cette définition ; cependant, cela irait à l'encontre de la polysémie telle qu'elle peut se manifester intuitivement, avant même l'analyse métalinguistique des faits lexicaux, chez tout locuteur natif.

3. On retrouve alors l'obsessionnel et néanmoins fort banal *Ça n'existe pas parce que c'est pas dans le dictionnaire*.

4. Charles Bally et de nombreux autres linguistes au cours du xx^e siècle n'ont eu de cesse de répéter le rôle fondamental de celle-ci dans l'économie du « système de la langue ». Pensons notamment à tous ces mots du français fondamental dont la fréquence d'usage est proportionnellement aussi importante que leur polysémie.

on n'entendra que rarement, si ce n'est jamais, des assertions de ce type : ? *La nouvelle édition du dictionnaire répertorie 500 sens nouveaux ou bien ? Il y a n mots qui ont enrichi leur polysémie cette année.* Et pourtant, nul n'est besoin d'être fin linguiste pour reconnaître à quel point certains usages lexicaux peuvent prendre la valeur de faux-amis diachroniques qui, parfois, ouvrent directement la voie au contre-sens¹.

1.2 Diachronie, « langue » et innovations non planifiées

Afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, répétons ici que l'objet de cet article ne concerne pas tous les types de néologie sémantique — ou, pour être plus exact, que nous ne nous intéressons pas ici à tous les modes d'approche du fait que constitue la « néosémie » (terme qui pourrait constituer le pendant sémantique de *néologie* si ce dernier devait conserver sa valeur de « création (proprement) lexicale [*i.e.* donnant lieu à l'entrée en langue d'une nouvelle forme] »). En fait, nous tenons en premier lieu à aborder la question du sens des mots à travers les âges non pas synchroniquement (*i.e.* en faisant se succéder des analyses plus ou moins indépendantes de tranches chronologiques successives), comme avait tendance à le préconiser Guilbert (voir Guilbert 1975, notamment), mais selon une perspective largement diachronique. Nous choisissons donc délibérément d'étudier la « langue » — que nous posons ici comme postulat — et nous nous servons des discours afin de mieux y parvenir. Les phénomènes d'« actualisation » en discours ne sont alors intéressants pour nous (dans ce cadre) que dans la mesure où ils peuvent être révélateurs de la constitution de changements « en langue » (voir *infra* la courte section sur la conscience que les locuteurs ont du changement) : c'est la raison pour laquelle l'on doit inévitablement prendre en considération les discours (et les métadiscours, nous pensons en particulier à l'appareil lexicographique) qui contribuent à faire d'elle ce qu'elle est « idéalement² ».

1. C'est le cas, par exemple, du verbe *énervé*, avec son sens ancien de « Affaiblir, ôter sa vigueur » (voir *TLF*), que l'on rencontre dans l'énoncé suivant : « [...] il jouissait d'avoir un lit plus mou, des serviettes sans déchirures ; si bien que, lassé, **énervé**, vaincu enfin par la terrible force de la douceur, Frédéric se laissa conduire chez maître Prouharam. » (Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869 ; FRANTEXT)

2. *Idéellement* serait un autre terme approprié, dans la mesure où cette « langue », partiellement reconstruite *a posteriori* par les linguistes, est à la fois un idéal vers lequel

Surviennent alors, au seuil de la « langue », les problèmes d'interprétation des énoncés authentiques (l'analyse de grands corpus textuels est souvent salvatrice de bien des erreurs à cet égard), et notamment celui, constant, du degré de différenciabilité progressive entre les divers sens en discours — ce, afin de permettre, à partir notamment de la récurrence de nouvelles régularités syntagmatiques et isotopiques¹, de mettre au jour l'émergence de nouvelles configurations sémantiques en langue.

En second lieu, nous prenons le parti, quoiqu'il s'agisse d'une vision des choses majoritairement « en langue », de n'inclure dans l'objet étudié que l'innovation sémantique spontanée et non l'innovation sémantique planifiée² et/ou formalisée. Cette dernière est cependant intéressante par le fait même qu'elle permet d'évaluer de manière assez précise la « prise en langue » du changement sémantique (lorsqu'il s'agit de néologie sémantique); un cas emblématique (et contre-illustratif) est le terme de *dictionnaire*, qui, nous explique Pruvost (2005 : 10), avait déjà existé sous la plume de Nodier, avant de disparaître de l'usage puis d'être réutilisé il y a une quarantaine d'années dans une acception sensiblement plus technique et moins générale par Quemada, qui, on le sait, l'oppose, en inventant ainsi une nouvelle distinction conceptuelle, à *lexicographie*³. Ce genre de processus de

tendent les locuteurs qui lui sont contemporains et l'idée qu'ils se font d'un ensemble de pratiques leur permettant d'élaborer leurs discours à partir d'un point de référence relativement stable... et plus ou moins partagé.

1. Un exemple de régularité syntagmatique est le cas, pour le lexème *fortune*, de l'émergence, à partir de la seconde moitié du xviii^e siècle, d'un ensemble de collocations exprimant, notamment par le recours à des adjectifs de quantité, le sens « matériel » qui se développe à cette époque : *grosse fortune*, *énorme fortune*, *fortune extraordinaire*, etc. Pour la régularité isotopique, une analyse de plusieurs milliers d'énoncés fait ressortir, pour la même époque, une augmentation des liens de cooccurrence entre ce même *fortune* et des lexèmes tels que *argent*, *livres* (unité monétaire), *posséder*, *possession*, etc.

2. Pour ne faire que reprendre, en l'adaptant à la problématique du sens linguistique, une distinction établie par Jean-Claude Boulanger en 1984 dans un article intitulé : « Quelques observations sur l'innovation lexicale spontanée et sur l'innovation lexicale planifiée » (*La Banque des mots*, vol. 27, 3-29). *N.B.* : Ce n'était pas là sa première utilisation du terme.

3. Il n'est sans doute pas anodin que, respectivement forgeron et réutilisateur du terme de *dictionnaire*, Nodier et Quemada aient tous deux exercé métier de lexicographes et métalexigraphes : bien que le terme de *métalexigraphie* n'ait pas encore été créé au début du xix^e siècle, l'on peut dire sans encombre que l'auteur du *Diction-*

création se fait en général à l'initiative de personnes qui légifèrent sur la langue afin de l'adapter aux besoins précis d'une communauté à un moment *t* : c'est le cas des scientifiques et/ou des commissions terminologiques¹.

Mais, en dehors de ces circonstances extraordinaires (où parfois il n'est même pas question de créer des sens nouveaux mais tout simplement de fixer une norme de référence dans l'usage), nous pouvons considérer sans ambage l'*onomathesis* comme un cas marginal et rarissime, relativement à la norme néologique.

2 Innovation sémantique et « lexicalisation » de la nouveauté

Tout un faisceau de paramètres est à prendre en compte lors d'une étude de reconstruction sémantique, *a fortiori* lorsque celle-ci est diachronique — *i.e.* lorsqu'elle tient compte de l'évolution effective des faits sémantiques présents dans la « langue ». Parmi ces paramètres se trouvent — outre les divers phénomènes en grande partie internes, observables et catégorisables, que comprennent les « glissements sémantiques² » — la place de la tradition lexicographique, ainsi que le rôle réel des locuteurs dans l'avancée du changement (voir la question de l'activité épilinguistique³ et/ou de la « conscience de parole⁴ »). Nous commencerons donc par le plus visible, à savoir

naire universel de la langue français (1826) et de l'*Examen critique des dictionnaires* (1828) fut parmi les pionniers en la matière.

1. Pensons, entre autres, à la commission vaticane de néologie pour le latin moderne, à l'Office Québécois de la Langue Française, ou encore à la Commission Générale de Terminologie et de néologie pour le français.

2. Telle signification prend le relais de telle autre, par le biais de tel phénomène métaphorique opérant à partir de tel ou tel trait : c'est ce que l'on entend ici par « observables et catégorisables ». Cela demeure fondamental dans la partie descriptive du changement sémantique, et aide également à apporter des éléments de réponse à la partie explicative dudit changement. Cependant, il nous semble nécessaire de recourir aussi à d'autres aspects de la langue et de son usage pour mieux embrasser le changement en cours ; cette perspective sur la langue serait dans l'idéal diachronique ET dynamique.

3. Au sens où Culioli l'entendait, dès 1968 (Culioli 1968 : 40), d'« activité métalinguistique non consciente » (*i.e.* « qui s'ignore » ou, pour être plus exact, « que les locuteurs ignorent »).

4. Voir Herman (1989).

la place occupée par les dictionnaires — « visible » eu égard à l'incontestable matérialité et pérennité des supports.

2.1 Pratique lexicographique et stabilisation du sens en « langue »

Tout d'abord, il est notoire que l'ajout de nouvelles significations aux articles de dictionnaires signifie expressément la reconnaissance d'un changement effectif. Cependant, le rôle de ces « prothèses linguistiques » (Auroux) que sont les dictionnaires, non négligeable dans l'institution de la langue française et sa normalisation, a parfois été sous-estimé — voire oublié — dans la tradition linguistique¹. L'intégration de nouvelles significations par le biais d'un élargissement de la microstructure lexicographique à une (des) définition(s) nouvelle(s) et/ou à de nouvelles collocations² est en fait loin d'être aussi anodine qu'il n'y paraît. Les lexicographes, en tant que gardiens du temple lexical de la langue (pensons à l'autorité référencaire que possède encore aujourd'hui « Le Dictionnaire » dans l'esprit de nombreux francophones scolarisés), ne participent pas seulement à l'élaboration d'une œuvre censée décrire la langue à une époque *n* donnée, ils sont également co-constructeurs du sens linguistique, dans la mesure où, lorsqu'ils acceptent effectivement l'innovation sémantique, ils en permettent, au moins potentiellement, la pérennisation dans le temps *via* les usages (il y a de fortes chances qu'une bonne partie de ceux qui ont diffusé des écrits « à grande échelle » se soient de temps à autre reportés au dictionnaire afin de vérifier les normes en vigueur). On retrouve l'importance du rôle joué par les « dictionnaires » sous la plume de Branca-Rosoff et Lozachmeur :

Les dictionnaires comptent parmi les moyens que les sociétés d'écriture se sont donné pour assurer une certaine permanence de la valeur des mots, pour imposer des représentations collectives. [...] En cas de variation des significations, de déplacements de sens, d'interférences entre usages, les dictionnaires peuvent développer diverses stratégies :

1. Ce serait nous éloigner un peu trop de notre propos que d'aller plus loin dans ce développement, qui mériterait cependant qu'on lui consacre davantage d'espace.

2. Ce qui permet de confirmer la vivacité de certaines significations dans l'usage d'une époque. Journet *et al.* (1966) proposent à cet égard une comparaison « diachronique » des éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* des plus précieuses.

éliminer les variantes ou les stigmatiser, les traiter en ayant recours à des indicateurs de domaines, [...] analyser les déplacements polysémiques grâce à des procédures rhétoriques. (1989 : 13)

Tous ces procédés de traitement de la variation — au sein de laquelle figure au moins temporairement l'innovation sémantique —, même s'ils ne cessent pas d'être par la force des choses, analytiquement limités, n'en demeurent pas moins éclairants pour les linguistes/reconstructeurs, dans la mesure où, par les choix des locuteurs-lexicographes face à la nouveauté, ils laissent paraître le positionnement identitaire d'un groupe de personnes — en général détenteurs de la « bonne langue¹ » — relativement à une image de la langue effectivement « parlée » à une époque donnée. Comme l'écrit Pruvost (2003 : 181) : « [...] le lexicographe est [...] le premier professionnel de la langue à ne pouvoir éviter de choisir un ensemble d'attitudes opératoires devant les mots et les sens nouveaux inéluctablement rencontrés en décrivant la langue » ; choix nécessaire qui, quel qu'il soit, risque toujours d'avoir des répercussions sur l'usage.

Cette interaction entre, d'une part, l'usager lambda du français, et, d'autre part, le lexicographe bénéficiaire d'une certaine autorité en matière de langue, peut alors se transformer en une interdépendance pour le moins curieuse :

Parfois [...] on manœuvre en plein cercle vicieux, l'usager attendant l'approbation de la société qui attend elle-même l'accord du dictionnaire. À l'inverse, le dictionnaire retenant les mots à partir de la fréquence d'usage met souvent ceux-ci au purgatoire de l'attente puisque le néologisme qui n'est pas courant est plus proche du statut de non-mot que de celui de « lexicalisme », c'est-à-dire de mot ayant plein droit au statut d'entrée lexicale libre dans le dictionnaire. (Boulanger 1986 : 58)

Ceci nous paraît *a fortiori* vrai pour les néologismes de sens, dont l'intégration à la microstructure lexicographique peut parfois prendre

1. Du moins cela est-il valable des rédacteurs de la plupart des grands dictionnaires français depuis le xvii^e siècle.

des siècles¹. Quel que puisse donc être le traitement² opéré par les lexicographes et dans les dictionnaires — nous pensons ici davantage, pour notre époque contemporaine, aux dictionnaires « grand public » tels que les *Petit Larousse* et *Petit Robert* —, on s'aperçoit que celui-ci est loin d'être insignifiant si l'on envisage la fixation du sens dans l'idéal de la « bonne langue ». À cet égard, Boulanger (1986 : 62) constate que le label *néologisme* ou *néol.* a eu tendance à disparaître de la lexicographie francophone après 1975, et avec elle une tradition de méfiance vis-à-vis de l'innovation, qui n'était pas sans rappeler certaines des conceptions saussuriennes sur la néologie.

2.2 Les locuteurs et l'évolution de leur langue

Saussure, avons-nous pris l'habitude de croire³, avait en effet tendance à associer la nouveauté linguistique au domaine de la « parole » (sa grande muabilité, due en particulier au caractère éphémère de son utilisation, n'était sans nul doute pas étrangère à ce choix). Cependant, nul ne peut s'empêcher de penser, s'il ou elle croit un tant soit peu à la validité au moins théorique du concept de « langue », que c'est aussi à cet autre niveau, et par l'intermédiaire de certains facteurs d'ordre notamment sociolinguistique, que se manifeste l'innovation — en l'occurrence, l'innovation sémantique. D'où le sous-entendu, plus vaste encore que le dit explicite de l'intitulé de ce projet⁴, qui se cache derrière les termes d'*innovation sémantique* et de *lexicalisation*, à savoir innovation **par** des locuteurs et lexicalisation *via* un ensemble de normes (re)connues par lesdits locuteurs.

1. L'adjectif *fortuné*, parmi d'autres cas que l'on peut rencontrer, en est un exemple remarquable : ainsi, tandis que Picoche (2000) fait remonter la première attestation de ce mot avec l'acception « matérielle » de « riche » au xvii^e siècle — signification que Féraud (1787-1788) sera par ailleurs le premier à sanctionner (en la stigmatisant) dans la tradition lexicographique, il faut attendre la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1932-1935) avant que ce néologisme sémantique ne soit effectivement consacré (en effet, jusqu'à la précédente édition de 1878 incluse, aucune place n'est allouée à ce dernier au sein de l'article *Fortuné*).

2. À condition qu'il y ait véritablement traitement.

3. Il s'agit en fait d'une erreur toute relative, le linguiste genevois ayant également développé sa propre vision du changement en « langue », mais sans véritablement relier ce dernier aux objets néologiques de sa linguistique de la « parole ».

4. Nous sommes conscient de l'ampleur effective de la tâche qui nous aurait incombé si nous avions voulu approfondir au moins sérieusement, dans ces quelques lignes, le sujet présenté dans le titre de cet article.

Il nous semble donc important, avant toutes choses, de rendre à César ce qui, à son insu peut-être, lui appartient, en reconnaissant de fait la part active que jouent « les » locuteurs¹ dans l'innovation sémantique et surtout sa « lexicalisation² », ces locuteurs pouvant être considérés non pas tant comme des individus qui décident isolément ou d'un commun — et explicite — accord de forger des sens nouveaux, mais bien plutôt comme de véritables constructeurs de leur(s) propre(s) conception(s) du monde par le biais de l'outillage lexicosémantique qu'ils ont à leur disposition (n'oublions pas que l'innovation sémantique correspond à la réallocation sémantique à des outils lexicaux déjà existants de caractéristiques nouvelles, en général historiquement prégnantes, donc en général humainement déterminées). Nous pensons donc, à l'image de Coseriu (voir Coseriu 2001) ou de Koch, que le changement sémantique ne relève la plupart du temps pas d'un acte intentionnel, individuel (cf. les thèses saussuriennes³) ou consensuel, mais bien plutôt d'un ajustement interactionnel « massif » — voire d'une adaptation — de la plupart des locuteurs au contexte général — au sens large : situations de communication, mais également contexte historique et culturel⁴.

Les significations nouvelles deviendraient telles en langue — *i.e.* se « lexicaliseraient » — par et dans les discours grâce à une série de

1. La mise entre guillemets du déterminant tient au fait que, là encore, force nous est de constater que la complexité des pratiques langagières et son évolution à travers le temps dépassent de loin ce qui est généralement consigné **de manière directe et explicite** dans les articles de dictionnaires. En effet, nous croyons, et il n'y a là aucun arcane novateur, que l'évolution d'une langue — et en particulier des faits de lexique — est nécessairement tributaire des normes sociolinguistiques (formes valorisées, formes stigmatisées, etc.).

2. Il est dorénavant inutile de préciser que celle-ci a lieu en « langue ». Lipka, dans son article de la *Asher* traitant des concepts de lexicalisation et d'institutionnalisation (1994 : 2164), remarque que l'usage du terme d'*institutionnalisation* ne remonte, dans les textes scientifiques, qu'aux années 1980, et que l'utilisation du concept de lexicalisation n'est guère plus ancienne. On ne peut d'ailleurs que constater l'importance que ce champ de recherche a pris depuis une décennie environ, en parallèle aux études sur la grammaticalisation.

3. Encore resterait-il à savoir ce qui est à proprement parler « saussurien » dans l'héritage que la tradition linguistique nous a légué de ce linguiste.

4. La formulation de cette conception — peu précise — est de nous. Néanmoins, on peut en trouver une analyse plus approfondie dans Koch (2000), qui travaille sur un nombre de mots important dans une perspective translinguistique.

remaniements interdiscursifs¹ de la langue par les locuteurs. Cela ne va aucunement à l'encontre de l'intuition — contre-intuitive si l'on s'en réfère aux mythes de l'unicité des origines — puisqu'il est tout à fait envisageable que les « discours primitifs », présents çà et là dans des paroles envolées (*verba volant...*), soient polygénétiques et non monogénétiques, autrement dit, que ce ne soit pas un locuteur lambda qu'on retrouve à l'origine de tout processus néologique (de sens, le cas échéant), mais bel et bien un ensemble de personnes partageant des centres d'intérêt communs, vivant à une même époque, ayant en d'autres termes des besoins expressifs relativement proches.

En guise d'illustration, nous prendrons comme exemples quelques syntagmes ayant émergé en français entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle², syntagmes qui manifestent la constitution et l'acceptation par les locuteurs francophones de l'une des principales acceptions modernes — actuelles — de *chance*, entendons par là celle — pour faire court — de « heureux hasard » :

Souhaiter bonne chance. (attesté dans FRANTEXT en 1783 : Honoré de Mirabeau, *Le Libertin de qualité*)

Avoir de la chance : « Faut avouer que tu as eu de la chance de monter sur cette galiote, Nicolas, dit Calebasse ». (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, 1843 ; FRANTEXT)

Quelle chance ! (attesté dans FRANTEXT en 1847 : Balzac, *Le Cousin Pons* ; *N.B.* : le cotexte est positif)

Au vu — et à l'écoute — de ce que peuvent se dire les locuteurs contemporains les uns les autres au sujet de leur propre langue³, on peut fort bien penser que, avant d'entrer dans les textes écrits de l'époque, ces preuves matérielles — puisque syntagmatiques, *i.e.* formelles — ont dû faire l'objet de nombreuses négociations à l'oral

1. L'on peut penser à un ensemble d'essais plus ou moins réussis, de réajustements et de validations, de ceux que nous rencontrons tous les jours et qui participent de l'évolution des pratiques langagières.

2. On peut tout à fait se permettre de remettre en question ces datations, qui ne sont pas intéressantes en elles-mêmes (l'exactitude de leur précision ne nous apprend pas grand chose dans le cadre de cette étude), mais bien plutôt parce que ce sont parmi les toutes premières que propose la base textuelle consultée.

3. Je fais bien évidemment partie de ces locuteurs, et il m'est toujours intéressant d'entendre, voire de provoquer, ce genre de remarques, bien souvent normatives, du type *Ça ne se dit pas/On ne dirait pas ça comme ça* et autres *Ça n'existe pas*, voire *Ça ne veut rien dire* (variante de l'ordinaire *Qu'est-ce que tu racontes ?*).

(nous n'avons malheureusement pas accès directement à ce genre de données pour les siècles antérieurs...).

Finalement, si l'on prend comme exemple le cas de *trop* moderne avec le sens — nouveau — de « très, extrêmement » (cf. *excessivement* dans le sens de « extrêmement »), la double question que l'on peut se poser est la suivante : à partir de quand peut on dire que *trop* possède, en « langue », une (*isa*) valeur sémantique propre telle que celle qui ressort du sens pris dans *C'est grave trop bon ?* (On retrouve ici le problème fondamental déjà effleuré de la distinction sémantique). En outre, de quelle façon se manifeste, chez les locuteurs, la « conscience de parole » postulée par Herman¹ ? Sans être véritablement en mesure de répondre à ce genre de questions, remarquons néanmoins, en aparté, que l'on trouve une approche voisine de celle-ci chez Xu (2001), qui, dans son étude « sociolexicologique » des néologismes, se fixe pour objectif de mettre à jour des « attitudes des locuteurs envers le statut fonctionnel des variétés néologiques » (XU 2001 : 7). De telles approches, rendues possibles par les résultats de recherches dans des domaines connexes de la sémantique (la sociolinguistique, encore une fois), voire de la linguistique en son entier (pensons entre autres à la sociologie et à la psychologie sociale), permettent en tout cas de modérer un tant soit peu l'ancienne vision de type naturaliste selon laquelle la langue, qui se retrouvait conceptuellement comparée à un organisme vivant, évoluerait d'elle-même et par elle-même, sans aide aucune de la part de ses locuteurs. En fait, si l'on relit Achab : « Les néologues berbères ne sont pas des techniciens neutres travaillant en contexte aseptisé. Leurs productions sont aussi — avant tout même — des gestes militants qui prennent place dans une opération plus vaste de sauvegarde, d'édification et de promotion identitaires » (1995 : 19), on peut se demander s'il n'en va pas de même de la plupart des innovations sémantiques non planifiées, les locuteurs devenant en quelque sorte malgré eux, des Messieurs Jourdain/néologues, en diffusant et in-

1. Cet auteur, qui opère en effet une « dichotomie [...] entre activité métalinguistique explicite, c'est-à-dire appréciations, jugements, opinions concernant la langue et, d'autre part, la "conscience de parole", l'attention intermittente du locuteur dirigée sur son propre énoncé lors de la production de celui-ci » (1989 : 6), conclut son article en soulignant l'importance de ce dernier élément dans la prise en compte du changement linguistique, tout en reconnaissant le caractère « fort lent » et « en quelque sens caché » (1989 : 19) de son impact dans l'usage.

formant des nouveautés conceptuelles qui ne sont autres que l'apanage de leur époque.

3 En guise de clôture

Lorsque l'on considère l'une de ces grandes dialectiques philosophiques qui a fait florès depuis sa diffusion à partir, notamment, des textes de Marx, et selon laquelle, si l'on résume sommairement, les hommes en changeant le monde se changent eux-mêmes, on aurait tendance à vouloir rajouter un grain de sel linguistique en précisant que ces derniers changent également, de manière concomitante, le contenu de l'une des principales monnaies d'échange linguistique à leur disposition, à savoir le sens des mots. En effet, et ce sera une suspension davantage qu'une conclusion, l'innovation sémantique en cours de « lexicalisation », en ce qu'elle contribue au tissage de nouveaux liens polysémiques au sein de ce « trésor » qu'est le lexique, constitue un phénomène fondamental au maintien de l'économie de la « langue », en facilitant sans nul doute la mémorisation des unités signifiantes en même temps que l'intercompréhension linguistique.

Bibliographie

Études (articles et ouvrages)

- ACHAB R. 1996, *La néologie lexicale berbère (1945-1995)*, Paris/Louvain : Peeters.
- BOULANGER J.-C. 1986, *Aspects de l'interdiction dans la lexicographie française contemporaine*, Tübingen : Niemeyer.
- BRANCA-ROSOFF S. et LOZACHMEUR G. avril 1989, « Buée : des mots contre des mots. Un dictionnaire polémique en 1792 », *Le Français Moderne*, (n°) 1/2, 13-30.
- BRUNOT F. 2^e éd., 1966-1972 [1906-1953], *Histoire de la langue française, des origines à nos jours*, 13 vol., Paris : Armand Colin.

- CADIOT P. et NEMO F.
1997, « Pour une sémiogenèse du nom », *Langue Française*, (vol.) 113, 24-34.
- COSERIU E.
2001, *L'homme et son langage*, Paris/Louvain : Peeters [textes réunis par H. Dupuy-Engelhardt, J.-P. Durafour et F. Rastier].
- CULIOLI A.
mai-juin 1968, « À propos du genre en anglais contemporain », *Les Langues Modernes*, (vol.) 3, 38-46.
- GUILBERT L.
1975, *La créativité lexicale*, Paris : Larousse.
- HERMAN J.
1989, « Conscience linguistique et diachronie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, (t.) 84, (n°) 1, 1-19.
- KOCH P.
2000, « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect onomasiologique », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome IX : *Théories contemporaines du changement sémantique*, Louvain : Peeters, (pp.) 75-95.
- LIPKA L.
1994, « Lexicalization and institutionalization », in R. E. Asher (ed.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Oxford : Pergamon, 2164-2167.
- MORTUREUX M.-F.
1981, « Le “corpus” dans les études de lexique-sémantique », *Linx*, (vol.) 4, 47-68.
- PRUVOST J.
2003, « La traque des mots “néologisme” et “néologie” dans les dictionnaires monolingues monovolumaires français de la fin du XVIII^e s. jusqu’au début du XXI^e s. », in SABLAYROLLES J.-F. (éd.), *L'innovation lexicale*, Paris : Champion.
- PRUVOST J.
janvier-mars 2005, « Quelques concepts lexicographiques opératoires au seuil du XXI^e siècle », *Éla*, « Dictionnaires et innovation », vol. 137, 7-37.
- SABLAYROLLES J.-F.
2000, *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris : Champion.
- XU Z.
2001, *Le néologisme et ses implications sociales*, Paris : L'Harmattan.

Répertoires lexicographiques ou métalexicographiques cités

- Dictionnaire de l'Académie française*,
8^e éd. 1932-1935, Paris : Hachette.
- FÉRAUD J.-F. (dit l'abbé-)
1787-1788, *Dictionnaire critique de la langue française*,
Marseille : Jean Mossy.
- GILBERT P.
1971, *Dictionnaire des mots nouveaux*, Paris : Hachette-
Tchou.
- JOURNET R., PETIT J. et ROBERT G.
1966, *Mots et dictionnaires (1798-1878)*, Annales Litté-
raires de l'Université de Besançon, (vol.) 78, Paris : Les
Belles Lettres.
- PICOCHÉ J.
2000 [1971], *Dictionnaire étymologique du français*,
Paris : Le Robert.

Base de textes exploitée

- ATILF *Base de textes* FRANTEXT
(période de 1507 à 1998); consultable (pour les institu-
tions et les particuliers abonnés) à l'adresse suivante :
<http://atilf.atilf.fr/frantext.htm>.

Arnaud Richard
ICAR Praxiling, U.M.R. 5191 C.N.R.S.
Université Paul-Valéry, Montpellier 3
arnaud.richard@gmail.com

De doping à dopage, analyse d'un « échantillon » de la production de sens

Introduction

Quoi de plus dynamique qu'une étude sur le doping sportif ? Si l'on veut prendre le sujet avec un peu d'ironie, le thème du sport — et plus particulièrement le dopage — est un cliché du dynamisme sur bien des points. Unanimement condamnée, toute pratique dopante s'apparente à de la triche sur le plan éthique, à une mise en danger d'un point de vue médical et à un délit grave du point de vue juridique. La considération de ces trois paramètres est fondamentale pour appréhender l'analyse des discours traitant du dopage. Je procéderai dans un premier temps à la définition de l'objet d'étude corrélé aux outils théoriques de la nomination — à travers une approche praxématique. En considérant un corpus large et une méthode de récolte de données automatiques, je présenterai l'aspect dynamique de ce terme — ou praxème — dans un second temps.

La mise en corrélation par évolution et/ou opposition de *doping* et *dopage* sera notre fil conducteur. Il résulte d'un choix paradigmatique fourni lorsque chaque locuteur francophone souhaite s'exprimer sur des faits de dopage. Malgré tout, chaque choix, chaque actualisation donne un sens, produit du sens. C'est cette dynamique sous-jacente que je chercherais à analyser en considérant les distinctions associées que peuvent entraîner l'emploi de *doping* plutôt que *dopage*, et inversement. Un état des lieux synchronique occupera une partie de cette étude, mais l'occultation diachronique paraît inenvisageable, c'est pourquoi il faut commencer par un historique croisé entre les

pratiques dopantes, leurs mises en discours et l'attitude des instances dirigeantes (État et fédérations) à leurs égards.

1 Prise de marques théoriques

1.1 Production de sens : un cadre praxématique

1.1.1 La production de sens comme principe

La notion de production de sens se pose comme une des notions clés de la praxématique. Cette production s'effectue en parole pour ce qui est de sa résultante — le sens produit et contextualisé. De cette conception découleront bons nombres de facteurs et autres paramètres importants. Comme le précise Détrie dans *Termes et concepts pour l'analyse du discours* (désormais *TCAD*) :

La production de sens n'est perceptible que dans son résultat, le sens produit [...] (2001 : 279)

Le sujet de cette étude n'y est pas spécifiquement rattaché, mais s'y intègre nécessairement. Il est essentiel de faire ces précisions afin d'envisager le cas propre de la néologie qui occupe une place dans ce processus (en coopérant notamment avec d'autres éléments linguistiques et extra-linguistiques). Les enjeux de cette perspective sont multiples ; il est possible par ce biais de faire l'étude de cas avérés dont les conditions de production restent des éléments majeurs malgré leur « complexité » :

La production de sens vivante travaille les réglages sociaux (des représentations du réel unanimement partagées) sans lesquels elle ne pourrait se réaliser. Elle les reconduit en les déplaçant. (*ibid.*)

Le sens produit peut donc être perçu comme une manifestation d'un rapport dialectique multidimensionnel. Dialectique pour sa dualité de rapport et multidimensionnel pour la superposition de paramètres intervenants dans ce processus. Le réglage devient alors négociation, « négociation qui se crée entre son propre rapport au monde et celui d'autrui, son point de vue et celui que la société a codifié... » (*ibid.*). Les dimensions de ses paramètres sont donc d'ordres tout à fait divers et variés. Des principes sociaux, individuels, mais aussi linguistiques (orthoépiques) se condensent dans la production de sens.

Cette analyse ne fera donc pas l'économie des différents cadres réels de production en décrivant le contexte de production, les intervenants, les discours environnants (pouvant entrer en résonance dialogique)...

1.1.2 La nomination comme fondement

Aspect fondamental d'une production langagière dynamique, la nomination est un acte, « un acte de catégorisation, une praxis qui est simultanément sociale et linguistique » (Détrie 2001 : 205). Il est important alors de marquer la distinction fondatrice entre l'acte : la nomination, et son résultat : la dénomination. Dans *TCAD*, Siblot en donne cette définition :

On dira que la nomination est l'acte par lequel un sujet nomme en discours, autrement dit catégorise un référent en l'insérant dans une classe d'objets identifiée dans le lexique, à moins qu'il ne veuille innover avec un néologisme. (2001 : 205)

Deux éléments constitutifs importants de la nomination nous intéressent plus particulièrement dans ce cas : le prédicat de dénomination et le prédicat de réalité.

Le prédicat de dénomination rejoint la dimension performative du langage et donne alors lieu à un véritable *acte de baptême*. Considéré longtemps comme un acte fondateur du langage, il se voit en conséquence investi d'une certaine représentation mythique, théologique et philosophique de l'origine du langage. Plus concrètement, dire au travers et grâce à l'acte de nomination que telle chose a tel nom, suppose que ce nom soit déjà donné, reconnu, attribué. Si ce n'est pas le cas, on a véritablement le baptême. La nomination dans sa réalisation procède avec des éléments qui donnent alors véritablement du sens. Ce concept reprend un principe de communication qui a pu être, dans un cadre un peu différent, développé par Grice et ses maximes conversationnelles que Siblot reprend ainsi :

Je ne peux nommer un être ou une chose, comme je le fais, que dans la mesure où la dénomination dont je fais usage est disponible, déjà inscrite dans le code de la langue. Faute de quoi mon vocabulaire, purement idiolectal, ne présenterait à mes interlocuteurs que des hapax et des néologismes incompréhensibles : hors d'une légitimation par la langue, il n'est pas de lexique. Il faut donc qu'un acte de bap-

tème ait préalablement assigné au référent une catégorisation et une nomination[...] (2001 : 269)

L'autre forme de prédication concerne le prédicat de réalité. Partant épistémologiquement de l'étude de Benveniste sur la phrase nominale et sur le fonctionnement verbal, la praxématique, a travaillé sur le concept du prédicat de nomination. Au travers de ce dernier, c'est le fait de l'existence par la parole, par l'actualisation qui se joue. La notion de prédicat de réalité, le « cela *est* » qui se formule derrière tout discours prend le pas sur l'évidence. Dire les choses, c'est les faire exister mais c'est aussi avant tout supposer qu'elles existent. Utiliser un mot, un praxème sous-entend que le référent existe déjà bel et bien. Ce prédicat est une base mais pas une finalité :

Le locuteur ne se contente pas de postuler par le prédicat de réalité l'existence de ce dont il parle. Il formule également son point de vue sur la crédibilité qu'il accorde au réel représenté. (2001 : 271).

Si *doping* et *dopage* existent, doit-on nécessairement envisager une différence ? Une réponse affirmative est de rigueur car deux termes ne peuvent cohabiter au sein d'une même langue en ayant exactement les mêmes potentialités de sens et usages. La notion même du signe saussurien évoque déjà ce principe. Ce sont les relations oppositives entre les éléments du système qui leur donnent du sens.

1.2 La piste de cette étude : le dopage

1.2.1 Les praxis dopantes

Par cette étude qui s'inscrit dans un ensemble pluridisciplinaire de recherches sur la production de sens, il n'est jamais de trop que de rappeler l'importance du contexte extralinguistique. Afin d'appréhender cette dimension, je prendrai comme référence les études du Dr Patrick LAURE, médecin-conseiller à la Direction Régionale de la Jeunesse et des Sports de Lorraine. Dans son ouvrage *Dopage et société*, plusieurs statistiques et autres descriptions peuvent apporter des repères et des considérations générales sur les pratiques dopantes. Des critères comme l'âge des athlètes mais aussi leurs lieux de pratiques etc. permettent d'avoir une vision d'ensemble et de peut-être faire tomber certains préjugés.

Concernant les enfants et les adolescents, tout d'abord. Aux États-Unis, la consommation de stéroïdes anabolisants débute dès l'âge de 8 ans, en France vers 12-14 ans. Une étude menée en 1998 dans le Massachusetts montre que 2,6 % des garçons et 2,8 % des filles âgées de 9 à 13 ans utilisent déjà ces produits. Au Canada, les 11-13 ans sont 25 % à utiliser de la caféine, 3 % des stimulants, 1 % des stéroïdes anabolisants (58 % d'entre eux échangent leurs seringues avec d'autres usagers), 2 % des bêtabloquants ou des diurétiques.

À Falkenberg (Suède) sur 1383 adolescents âgés de 14 à 19 ans, 6 % des garçons et 1 % des filles utilisent des androgènes. Le continent américain n'est donc pas le seul condamnable, il apparaît clairement que l'Europe n'est pas épargnée non plus de tout reproche.

En France, dans la région Midi-Pyrénées, 4,1 % des garçons âgés de 16 à 17 ans déclarent avoir pris des dopants¹ ; de même en Lorraine, pour 8,3 % des 15-21 ans, 26,4 % se déclarent prêts à se doper. Ce qui est tout aussi préoccupant est le fait que les jeunes pratiquants soient volontiers favorables au dopage : 6,7 % des 8-18 ans en France approuvent le dopage sportif, principalement les garçons et surtout ceux qui souhaitent devenir « champions ».

Si l'on observe un public adulte en France, une étude de 1998, menée auprès de 2000 sportifs² amateurs montre que 9,5 % recourent à des substances dopantes. Ce sont surtout les compétiteurs qui utilisent ces produits (10,8 % d'entre eux), mais les adeptes du « sport loisir » n'y renoncent pas pour autant (4,8 % se dopent). Une vision de dopage « ambiant » ou « environnant » peut transparaître au travers de ces chiffres. Cet état des lieux dressé, il nous faut voir comme ces réalités sont mises en mots.

1.2.2 Le praxème *dopage*

Le praxème *dopage* est à relier à la dénomination *dopage*³. Précisons en préambule l'étymologie de ce terme puis son développement récent en français au xx^e siècle. Il faut tout d'abord noter que deux étymologies distinctes mais proches dans leurs formes se détachent :

1. Chiffres selon une étude achevée en 2001.

2. Sportif est entendu pour une personne pratiquant au moins deux heures de sport par semaine.

3. Le praxème se place comme l'équivalent du lexème (d'une approche en linguistique structurale).

- avec une origine néerlandaise « doop » = sauce, importé aux États-Unis, la « doop » breuvage fortifiant causa cependant la mort de nombreux ouvriers qui la consommaient pour se donner des forces et fut donc interdite.
- avec une origine bantoue « dope » repris par les colons sud-africains à la fin du XVIII^e siècle, pour désigner un alcool fort utilisé au départ pour des cérémonies religieuses africaines.

L'emprunt en français vient véritablement de l'américain et du verbe *to dope*. Le terme *doping* apparaît lui vers 1903. Il est alors usité seulement dans les milieux hippiques et ne concerne pas les jockeys, mais seulement les chevaux. Les premières apparitions de *dopage* datent de 1930 mais elles sont rarissimes. Si l'on se cadre sur un aspect purement terminologique, l'ouvrage de Depecker donne de nombreuses indications sur l'aspect normatif de son emploi et sur les réflexions qu'il a suscité. Depuis le début des années 1980, et la création d'une commission ministérielle de terminologie (CMT) pour chaque ministère, celle du ministère des sports a statué à plusieurs reprises sur le terme *doping*. La note la plus importantes reste celle du 6 mars 1988 avec l'obligation pour les médias radiodiffusés et télédiffusés d'utiliser le terme *dopage* plutôt que *doping*.

2 Un corpus de presse comme terrain... d'analyses

Cette étude se fonde aussi sur des données récentes centralisées sur l'année 2004. En effet, cette année a été celle des plus grands événements sportifs mondiaux à savoir les jeux olympiques, le championnat du monde de football, le Tour de France et Roland Garros. Ainsi afin de profiter de cette concentration d'événements, j'ai restreint le corpus à une seule année qui sera posée comme matière à établir l'état actuel de la dénomination *doping* et de la dénomination *dopage*.

La méthode de relevé pour ces articles de presse écrite francophone est la base de donnée informatique *Europresse*. Fort de la puissance de calculs et de compilations d'une telle base, il a alors été possible d'établir quelques statistiques générales pour rendre compte d'un aspect d'ensemble. Ensuite c'est par le détail de chaque article que l'analyse a été réalisée.

Tout d'abord, nous proposons une brève présentation sur la méthode en elle-même avant la présentation de ses éléments. *Europresse*

concentre la quasi-totalité des quotidiens nationaux et une grande partie des hebdomadaires de langue française. On trouve ainsi : *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, *L'Humanité*, *L'Équipe*, *Le Parisien-Aujourd'hui en France* mais aussi quelques quotidiens régionaux comme : *Ouest France*, *La Voix du Nord*, *La Tribune*, *Le Progrès*...

Un inconvénient majeur est cependant à signaler, Europresse est une base de données uniquement textuelle et il manque donc un accès aux illustrations (photos, dessins, tableaux...). Ainsi, aucune corrélation avec des illustrations n'a pu être considérée pour la prise en compte globale de la production de sens qui ne saurait pourtant ignorer l'appui de telles formes visuelles. Dernière précision avant l'analyse, le journal *L'Équipe*, seul quotidien français exclusivement d'informations sportives, a un archivage très récent dans Europresse, c'est pourquoi aussi, le balayage diachronique par équilibre avec les autres sources, n'a pu être étendu.

Afin de présenter brièvement, les résultats sur l'enquête de cooccurrences, je ferai l'économie du descriptif de chaque journal. Vingt-trois articles ont donc été recensés, dépêches AFP incluses. Les quotidiens *L'Équipe*, *Libération*, *Le Figaro* et *Le Monde* sont les quatre principaux titres relevés. On notera alors que malgré sa spécialisation concernant l'information sportive, le journal *L'Équipe* ne propose qu'un seul article de plus que *Libération* ou *Le Monde* par exemple. Tout laisse donc à penser que les affaires traitées sont des cas d'ampleurs importantes au sens où ils ont dû avoir un retentissement dans la presse en générale.

3 Analyses de deux trajectoires

3.1 *DOPING* et *DOPAGE* : Les traces d'une mutation empruntée

Selon Tournier, il existe deux formes du suffixe *-ing*, le premier type est utilisé en langue française et sera donc développé ici.

Historiquement, *-ing* est un suffixe qui forme des noms sur des verbes. Par exemple, si le verbe anglais *camp* veut dire « camper », on peut former sur lui le nom *camping* qui veut dire « le fait de camper ». C'est ce qui se passe en français avec différents suffixes ; le suffixe *-age* par exemple, a pour seule différence la terminaison spécifique

de l'infinif français (qui n'existe pas en anglais). Il disparaît dans la dérivation (le plus souvent avec *-er* et les verbes du premier groupe) :

coup(er) + *-age* → *coupage*, N, le fait de couper (le vin)

Nous sommes ici dans le même cas de figure, et Tournier précise sa démonstration ainsi :

Il semble que les francophones perçoivent la terminaison *-ing* comme « plus anglaise », c'est-à-dire plus typiquement anglaise que le suffixe *-er*. La preuve en est que contrairement à ce qui se dit pour *-er*, où l'on se contente d'emprunter des mots authentiquement anglais, les « snobs anglophobes sublettrés moyens », dits les « *snoobus* », n'hésitent pas à créer et utiliser des faux-anglicismes en *-ing*, mêlés aux vrais.

À mon sens, le problème n'est pas de savoir obligatoirement si un emprunt est soit disant faux ou non, cela à de l'importance mais ce n'est pas ce qui fera que le terme s'imposera ou non dans la langue française. *Doping* est un vrai emprunt, bien intégré en français, même s'il n'est pas recommandé par les terminologues. Cependant il est en compétition avec le terme de *dopage*, puisque deux dénominations ne peuvent se rapporter strictement à la même praxis. Naturellement la langue évacue un des deux termes ou bien elle spécifie un des deux, créant une différence opératoire nécessaire.

Pour en revenir au suffixe *-ing*, il marque donc l'origine étrangère avec la forme francisée qui s'appuie sur le même noyau morphologique « dop- ». On a à faire à ce que j'appellerai une *praxénisation discursive*. Un néologisme pour en caractériser un autre pourrait-on dire ; simplement il importe par cette étude de montrer une fonction spécifique que peut avoir un emprunt. La *praxénisation discursive* est un syntagme formé par la coalition de *praxis (discursive)* et de *xénisme*, c'est-à-dire « emprunt d'une unité lexicale qui demeure perçue par les locuteurs comme n'appartenant pas à la langue réceptrice » (Siblot, in Détrie et al., 2001 : 380). *Xénos* provient du grec est signifié hôte, étranger. Ici, le principe que je souhaite mettre en valeur c'est la pratique discursive productrice de sens ; et ce sens produit est une mise à l'écart, une extranéité montrée et marquée par un emprunt non francisé malgré les directives terminologiques du support. Plus clairement, par l'emploi de la forme étrangère marquée comme telle,

on assiste à une mise à distance du locuteur par rapport à l'objet référent. Si *doping* et *dopage* coexistent encore en langue française, c'est bien qu'ils ont réussi à se différencier. Cette différenciation répond à une graduation dans la gravité du cas de *dopage* selon le point de vue du journaliste, ou bien il s'agit d'une mise à distance de la réalité abordée. Avec un mot « étranger » on parle de « cet » étranger. Malgré tout l'aspect négatif que peut véhiculer le *dopage*, on comprend bien la tentation rhétorique que peut présenter un tel procédé pour bien distinguer l'Autre « mauvais », d'un Soi-même « bon » (ou valorisé). Cette simplification grandissante et excessive doit prendre exemple sur des faits réels et précis :

Ce n'est peut-être que de la communication, mais la main sur le cœur, les patrons des délégations qui commencent à débarquer au nouvel aéroport international Eleftherios Venizelos émettent le même souhait : pas de **dopage**. Reprenant en cela le vœu des patrons du Comité international olympique et des organisateurs. Hôtes des J.O. 2008, les Chinois figurent au rang des plus sévères contempteurs du « **doping** » après avoir longtemps été considérés comme de grands adeptes. (*Libération*, 10 août 2004)

Le *doping* devient une forme spécifique de *dopage* qui serait d'autant plus néfaste. De même dans l'exemple suivant, issu d'une chronique d'un journaliste grecque qui couvre les jeux olympiques d'Athènes :

Une affaire de **doping** — comme celle de Kenteris-Thanou — suffit à déclencher la flagellation collective. Admettons-le : on se croit futés et amateurs de magouilles, mais nos tromperies sont un tout petit peu balourdes. Le **dopage**, c'est une condition sine qua non de l'athlétisme professionnel [...]. (*ibid.*)

Si les médias cherchent à nous accuser, il y a de quoi : la Grèce n'étant pas état laïque eh oui, on a loupé Jean Jaurès, elle subit la présence encombrante de notre chef de l'église orthodoxe fondamentaliste qui bénit les Jeux (et voilà les résultats !) et qui se mêle de tout : foot, sexe, musique, fringues. Notre problème n'est pas le **doping** pharmaceutique ; c'est plutôt le **doping** idéologique, voire religieux, qui risque de nous immobiliser dans un obscurantisme qui nous colle à la peau comme un parasite. (*ibid.*)

Même si l'auteur parle de sa nation dans les deux derniers exemples, il se met à distance de ces deux formes qu'il rejette ainsi. Cela permet de considérer la notion de point de vue développée notamment par Siblot :

Un même objet peut être vu sous des angles différents, selon des points de vue qui privilégient telles ou telles de ses parties, telles ou telles de ses utilisations, selon telle ou telle intention... (tel est le motif des constantes néologies de sens, lesquelles résultent de façons nouvelles de considérer des objets connus). (Siblot in Dufour *et al.*, 2005 : 334)

3.2 Un sigle qui fait la différence

Doping persiste essentiellement grâce à l'usage du sigle. Différents facteurs linguistiques et contextuels permettent d'en expliquer les raisons et d'en voir surtout l'utilité. Le tableau 1 page suivante propose l'intégralité du corpus traité avec une précision donnée au sigle.

Le premier élément à considérer vis-à-vis du sigle est qu'il est une preuve et un signe de reconnaissance. Il est une preuve de savoir car il comporte un aspect technique qui renvoie à une compétence de spécialiste. Maingueneau indique que « par lui-même le processus de siglaison connote plutôt l'efficacité technologique » (1999 : 192). Il renforce donc d'une valeur de spécialiste les propos du journaliste. L'aspect scientifique est qui plus est médicale dans ce cadre là, apporte un poids non négligeable à l'argumentation et à la véracité du propos.

De plus, selon la *Grammaire Méthodique du Français*, de Riegel, Pellat et Rioul :

Le français utilise largement deux procédés, qui contribuent à l'extension du vocabulaire, limitent l'emploi de mots longs et économisent ainsi la dépense articulatoire et mémorielle : l'abréviation et le sigle. [...]

Ils désignent des organisations administratives [...], politiques [...], syndicales [...], étatiques [...], ou internationales [...]. Chaque domaine d'activité possède ses sigles qui, comme les termes d'argot de métiers, constituent un vocabulaire compris par les seuls initiés [...]. (p. 551)

Ce procédé est donc aussi créateur de connivence. Deux personnes qui savent « déchiffrer » le même sigle ont en quelques sortes ce point en commun. Le fait de ne pas donner le détail d'un sigle suppose alors

Table 1. — Relevé *Europresse* : articles avec cooccurrences *dopage* + *doping*

	Source	Mois	Doping	Dopage
1	AFP	<i>décembre</i>	1 S	1 T
2	AFP		1 S	1 T
3	Le Figaro		1 S	8
4	L'Équipe	<i>novembre</i>	1 S	1
5	L'Équipe	<i>septembre</i>	1 Sn	1
6	Le Monde		1 Trad	1
7	Libération	<i>août</i>	1	1
8	AFP		1 NP	1 T
9	Libération		4	1
10	Libération		1 NP	1
11	Libération		« 1 »	3 dont 1 T
12	Le Monde	<i>juillet</i>	1 S	9
13	L'Équipe		1 CIT	1
14	LVDN		2	3 dont 1 T
15	L'Équipe		1 Sn	1 Sn
16	L'Équipe		1 S	1 S
17	Le Figaro	<i>juin</i>	« 1 »	4
18	La Tribune	<i>mai</i>	1 ECO	1 ECO
19	Le Figaro	<i>avril</i>	3	5
20	L'Équipe	<i>mars</i>	1 anti CIT	1 CIT
21	Courrier International	<i>février</i>	1 NP	7 dont 1 T
22	Ouest France		1 anti	2
23	AFP		1 anti	1 T
Total au cumul :			29	56

Table 1. — (suite) : Relevé Europresse : légende et statistiques des articles avec cooccurrences *dopage* + *doping*

Légende	Par rapport à <i>doping</i>	Par rapport à <i>dopage</i>
S = Sigle	6	1
Sn = Sigle en note	2	1
T = Titre	0	7
NP = Nom Propre	2	0
CIT = Citation	2	1

une connaissance partagée de celui-ci. Cette hypothèse n'a quasiment pas été rencontrée ici car il s'agit de journaux non-spécialisés. La plupart des usages de sigles sont semblables à celui paru dans *L'Équipe* du 2 juillet 2004 :

[...] les Australiens de l'Institut des sports de Canberra (AIS) et le Science and industry against blood doping (SIAB) se divise en deux formules [...].

Quantitativement, *doping* se caractérise par un emploi au sein de sigles ou de noms propres, à l'inverse de *dopage*. Les recommandations de la CMT semblent alors bien être respectées sur ce plan. Reste à savoir si c'est l'unique raison de cet écart. Pour conclure cette analyse des sigles, il resterait à voir la distinction entre le sigle + sa décomposition et le phénomène inverse (décomposition + sigle). La francisation des sigles serait aussi à développer mais tout cela et bien plus encore pourra je l'espère être développé par ailleurs dans des corpus alors plus étendus pour en dégager un fonctionnement général.

Bilan

Une même racine lexicale, deux terminaisons d'origines linguistiques différentes, mais que l'on apparente à un même rôle syntaxique dans chacune de leur propre langue ; pourtant entre *doping* et *dopage* des productions de sens différentes se développent. Chargés chacun d'un sens produit différemment pour chacune de leurs actualisations, l'analyse de ces termes ici traités permet de faire la lumière sur le marché qui dominera toujours tous les autres, avant même celui de

la contrebande de produit, c'est bien entendu, celui du sens. La lutte anti-dopage participe à la recherche biologique et médicale, mais elle doit aussi comprendre l'intérêt primordial qu'elle a à considérer celui des sciences humaines et tout particulièrement celui de la linguistique, dans la compréhension et le traitement des points de vue.

Ces premiers pas dans le monde sportif et ses discours ne font bien évidemment que commencer pour l'analyse du discours. Cependant, cette démarche va trouver bons nombres d'éléments majeurs à étudier dans un champ jusqu'alors oublié voire dénigré. De tels travaux pourront par exemple servir à l'élaboration de slogans pour la lutte anti-dopage.

Bibliographie

- DEPECKER L. 2001, *L'invention de la langue, Le choix des mots nouveaux*, Paris : Armand Colin — Larousse/HER.
- DETRIE C., SIBLOT P., VERINE B. 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris : Honoré Champion.
- DUFOUR F., DUTILLEUIL-GUERROUDJ E., LAURENT B. 2005, *La nomination : quelles problématiques, quelles orientations ?*, Montpellier : presses universitaires.
- LAURE A. 1995, *Le dopage*, Paris : PUF.
- LOUVEAU *et alii* 1995, *Dopage et performance sportive, Analyse d'une pratique prohibée*, Paris : INSEP Publications.
- MAIGUENEAU D. 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris : Dunod.
- NORET A. 1990 (2^e édition), *Le Dopage*, Paris : Vigot.
- NORET A. 1991 (2^e édition), *Le Doping*, Paris : PUF, QSJ n° 2263.
- PERERA E. & GLEYSE J. 2005, « Le dopage dans quatre journaux sportifs au xx^e siècle en France. La "topette", le "fortifiant" et la "charge" Déclinaisons du pur, de l'impur et du secret », in *Revista bresiliana de deporte*, (à paraître).
- RIEGEL M., PELLAT J.-C., RIOUL R. 2001, *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.
- TOURNIER J. 1999, *Les mots anglais du français*, Paris : Belin.

Didier Tsala Effa
Université de Limoges — CeReS
Didiersala@aol.com

De l'événement de presse aux univers de sens : à propos de la force schématisante de l'anaphore

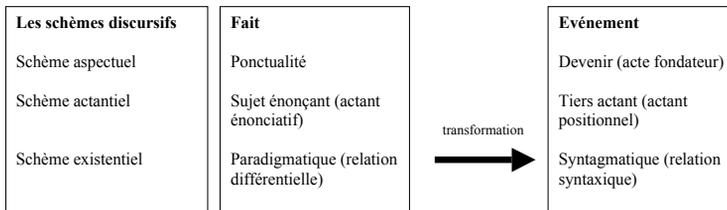
Le problème que nous nous proposons de traiter concerne la définition sémiotique du processus de médiatisation par les articles de presse. La question est de savoir de façon générale, de quoi parlent les articles de presse ou les papiers journalistiques ? L'hypothèse que nous voulons développer est que le discours journalistique n'est jamais ni un après-coup, ni une doublure du réel en tant que tel. Le discours journalistique quelle qu'en soit la teneur dépeint principalement les conditions de perception des faits selon leur modalité historique ou leurs modalités d'émergence (origine de l'événement). Pour parler comme les phénoménologues, le discours de la presse est avant tout un espace de manifestation et non un espace de représentation. Mais sans aller déjà aussi loin, nous voulons fonder cette hypothèse sur la définition même de la notion d'événement. Ceci pourrait nous permettre d'extraire au moins provisoirement les schèmes, autrement dit les formes minimales des différents discours journalistiques.

Si la notion d'événement a toujours été compliquée à définir en sémiotique, tout au moins en sémiotique greimassienne, il nous semble que c'est aussi le cas dans nombre de disciplines. Un des sémioticiens à s'être interrogé sérieusement sur cette question est Jean-Claude Coquet, dans un article paru en 1987 dans la revue *Protée* (Coquet 1987). Dans cet article dédié à une approche de la notion de l'événement en Histoire, J.-C. Coquet pose sa définition en distinguant d'un côté le fait, marqué par sa ponctualité (ce qui fait qu'il est toujours déjà passé) et la prédominance du sujet énonçant, d'un autre côté l'événement, marqué par son origine et l'intrusion du tiers actant (ou observateur). Pour que le fait se transforme en événement, Coquet observe la nécessité d'une opération de transformation, de

même niveau que la projection d'éléments issus de paradigmes divers sur l'axe syntagmatique. De ce point de vue, ce qui importe, c'est non plus un principe d'ordre, chronologique, logique ou autre, mais l'acte fondateur de l'événement. Autrement dit, les faits intégrables dans des paradigmes autonomes et différents les uns des autres sont projetés dans un mouvement orienté, affecté ainsi d'un devenir. Inutile de dire que, l'enchaînement qui s'ensuit n'est alors que la manifestation de cet acte fondateur, peu importe si les faits sont manipulés, au sens de réaménagés.

On peut récapituler ce qui vient d'être dit par le schéma ci-après qui pose chaque événement comme une opération de transformation.

Soit trois niveaux qui permettent en première approche d'isoler trois schèmes propres à la notion d'événement : un schème aspectuel qui induit pour chaque événement, la nécessité de marquer son origine, de référer à son acte fondateur; un schème actantiel, le fait survenu est assumé non plus par le sujet de l'énonciation, mais par un tiers actant; enfin un schème existentiel qui inscrit chaque événement sur un axe syntagmatique.



Or, il s'agit ici par définition de schèmes génériques, c'est-à-dire de formes minimales qui peuvent permettre de définir aussi bien un événement historique que bien d'autres types d'événements. Cependant, comme le montre Jean-Claude Coquet, le discours historique se distingue plus spécifiquement par son désir permanent de produire des effets de sens d'objectivité et d'une certaine manière de placer le lecteur ou l'auditeur devant l'évidence que c'est le réel qui lui parle. Pour ce faire, ce discours se caractérise par sa propension à sélectionner et à aménager les faits, y compris en les manipulant, de façon à établir à tout moment des règles de passage aux propositions de type P est IL

vrai, quelque soit la nature des faits décrits (idéologiques, passionnels, etc.), où *Il* apparaît justement comme la voix de l'universel.

Autrement dit, si on considère notre grille schématique, le discours historique se distingue d'une part par son intégration dans la sphère du tiers actant, et de ce point de vue la parole prononcée est comme indépendante de qui la profère, d'autre part par la recherche d'un mode d'existence syntaxique particulier : construire un discours objectif à partir de faits qui seraient marqués même idéologiquement par ailleurs.

Ce que l'on peut dire est que le discours journalistique n'exploite pas ce même schème, ou ce même niveau schématique, même si par ailleurs, on connaît l'obsession journalistique de l'objectivité. Il s'agit plutôt de l'objectivité des faits (donc située plutôt sur l'axe paradigmatique) et non pas de l'objectivité du discours, ce qui est tout autre chose.

Il suffit de se pencher sur le contrat de travail de tout journaliste, décrit ci-après par Jean Mouriquand (1997), pour voir ce qui préoccupe avant tout l'approche journalistique de l'événement : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? En somme de quoi s'agit-il ? le journaliste est d'abord payé pour déterminer cela. On peut le formuler avec plus de finesse :

qui est l'acteur principal de cet événement ? Que s'est-il passé ? Dans que lieu ? À quel moment ? Selon quelles circonstances ? Quelle en est la cause ? Le bon article doit d'abord donner réponse à ces questions, de la façon la plus précise possible. Il ne le peut pas toujours, mais c'est idéal à atteindre (Mouriquand 1997 : 32).

Cette formulation s'offre à deux types de lecture, une lecture référentielle, de type paradigmatique, axée plutôt sur les faits. C'est ce dont parle Mouriquand, traduisant ainsi l'exigence de précision des journalistes, comme s'il s'agissait pour tout article de restituer d'abord le réel dans son espace de différenciation. Or, naturellement, on comprend que cette exigence de précision ne saurait permettre à elle seule la production d'articles de presse, ou dans ce cas chaque article se réduirait à peu de choses.

L'autre lecture possible est de type événementiel. Ce que Mouriquand sous-entend en outre par l'ensemble de ses six questions serait la nécessité pour tout journaliste de justifier une origine à l'événement

dont il parle, à tout moment de son discours. Dans cette perspective, on ne peut plus alors se contenter d'une indication référentielle, de type paradigmatique pour répondre à une telle question. Poser la question du quoi s'agit-il ? c'est déjà reconnaître d'emblée que quelque chose est apparu. La question ne peut donc plus se limiter à décrire ce qui s'est passé. Il convient par la suite d'en parler et de justifier pourquoi on en parle. C'est ce point de vue que nous voudrions adopter dans notre exposé.

Nous allons nous appuyer sur quelques articles recueillies dans divers titres de la presse quotidienne et hebdomadaire française, principalement *Le Figaro*, *Le Monde*, *Libération*, *Le Nouvel observateur*, *Paris Match*, *Le Point*, *L'express*, référant aux malaises du Pape Jean-Paul II, survenu en début du mois de février 2005.

La question de base est la façon dont les journalistes partent des événements pour produire des univers de sens. Cette question, par sa formulation, présuppose d'entrée une opération de conversion c'est-à-dire un acte de discours pris en charge par une instance dédiée. C'est ici le siège du tiers actant. Dans le discours journalistique, le tiers actant, conformément à ce que décrit le contrat du journaliste, apparaît comme un sujet perceptif, c'est-à-dire comme le sujet qui s'est aperçu de ce dont il s'agit. De cette façon, son statut est essentiellement celui d'un actant positionnel dont la fonction est non pas d'énoncer ou d'enregistrer les faits advenus, mais de marquer et de contrôler à chaque moment du discours l'origine de l'événement : de quoi s'agit-il ? dit Mouriquand. Telle est la base de structuration du discours de la presse. Non pas comme une restitution des faits, mais comme le marquage et le contrôle incessant de l'origine ou de l'acte fondateur des événements.

Dans l'économie générale du discours journalistique, une opération linguistique apparaît comme le principe de base de ce marquage de l'origine : c'est l'anaphore (Cornish 1995). De façon globale comme la reprise du même (ce qui permet le contrôle de l'origine de l'événement), mais aussi de façon plus spécifique dans son sens étymologique comme mouvement (*phora*) orienté (*ana-*), de bas en haut, à rebours, en arrière, de nouveau (pour marquer cette origine).

Se retrouvent ainsi en scène deux schèmes de la définition de l'événement : d'une part le schème aspectuel, le but de l'article étant d'inscrire l'origine ou l'acte fondateur de l'événement, d'autre part le

schème actantiel, le discours journalistique manifesterait ainsi le mouvement phorique orienté, mais potentiellement multi-directionnel du journaliste en tant que sujet perceptif. De quelle façon ces schèmes permettent-ils d'articuler les univers de signification des articles de presse ?

Vu des textes

On pourrait d'abord constater que le fonctionnement anaphorique n'est pas identique dans toutes les classes d'article. Mais comme toujours dans le discours journaliste tout commence d'abord par l'attaque, c'est-à-dire dès les premières phrases qui ouvrent l'article. Pour les journalistes, ces phrases sont fondamentales et définissent le sort même de l'article de presse :

Tout est dans l'attaque, dit Jean Dominique Boucher dans *Le reportage écrit* (1993) comme dans un film, l'attaque c'est le plan rapproché, le gros plan. Meilleure, le plus souvent qu'une vue panoramique, prétexte à des généralités. En journalisme, on va toujours du particulier au général.

La façon dont se construisent les relations entre ces deux zones topologiques de discours apparaît capitale dans le fonctionnement de l'anaphore comme principe signifiant des articles de presse.

De manière générale, on observe deux cas de figure, ou bien l'attaque porte sur l'apparition du tiers actant en tant que sujet perceptif dans le champ de présence, ou bien elle porte sur le champ de présence de l'objet ou du monde perçu. Le premier type d'attaque apparaît dans des catégories d'articles telles que les éditoriaux, les tribunes, les billets d'humeurs, etc. et la deuxième catégorie apparaît dans les autres catégories d'articles, les reportages, les commentaires, les enquêtes, les portraits, etc.

Dans la première catégorie d'articles, le fonctionnement anaphorique consiste à maintenir et à reproduire dans chaque articulation du discours les orientations phoriques (ou affectives) du sujet perceptif. Face à un événement, le journaliste, en tant tiers actant manifeste un état phorique, par la suite tout l'article se déploie autour de cet état phorique. Dans notre corpus, cette situation apparaît dans un article

paru dans *Le Figaro* du 28 février 2005 sous le titre « Jean-Paul II se montre déterminé à aller jusqu'au bout ».

Cet article s'ouvre sous l'attaque suivante :

C'est un acte de volonté, un coup médiatique, destiné à rassurer.

Dans cette attaque l'auteur de l'article exprime une évaluation quasi-euphorique de l'apparition du pape à la fenêtre de sa chambre d'hôpital, alors que tout le monde le sait dans une incapacité totale. Plus que la situation qui est advenue, l'auteur exprime ici d'abord ses états modaux et aspectuels, un/ne pas pouvoir être ou faire/inscrit dans la durée rompu par un/ne pas devoir ne pas être/qui resurgit subreptivement : « coup médiatique », « acte de volonté destiné à rassurer ». Par la suite, l'analyse permet d'observer que le cœur de l'article à travers les séquences qui le composent ne font que réarticuler ces états modaux.

Dans la première séquence l'apparition de Jean-Paul II est décrite comme une surprise (ce qui serait une définition du coup médiatique) :

À la surprise générale, Jean-Paul II est apparu quelques instants hier à midi derrière la fenêtre fermée de sa chambre d'hôtel, au moment de la prière de l'Angelus

Dans la deuxième séquence, ce coup médiatique est ensuite précisé comme un retournement de situation, nous avons encore la même articulation modale et aspectuelle :

Le Vatican avait affirmé auparavant que le Saint-Père s'unirait à la prière depuis sa chambre d'hôpital ;

Dans la troisième séquence, il est décrit comme inattendu en décalage avec le cours de ce qui était prévu, encore la même structure :

Alors que Mgr Sandri regagnait la basilique Saint-Pierre, les stores de la fenêtre du Pape se sont ouverts à quelques kilomètres de là. etc.

Au plan du discours, nous avons affaire ici à un processus d'anaphore dite par référentialisation. En sémantique, cette classe d'anaphore permet de voir comment à partir d'un seul référent, se mettent en place diverses séquences discursives de même valeur signifiante. En sous-main, la structuration de l'article s'effectue comme une opération de schématisation par reformulation ou par recatégorisation du

même. D'une certaine manière peu importe si les éléments objectifs de l'événement advenu sont convoqués, ils ne servent qu'à maintenir la phorie du sujet perceptif dans l'univers du discours.

Pour le deuxième type d'attaque, nous avons affaire à divers cas de figure. Ici c'est le champ de manifestation de l'événement qui est concerné. À l'intérieur de ce champ, le sujet perceptif peut par exemple (1) isoler un seul des aspects de l'événement advenu, et y concentrer toute son attention, il peut (2) tabler sur plusieurs aspects de cet événement ou alors (3) l'envisager de façon globale.

Dans le premier cas de figure, le processus anaphorique qui en résulte s'effectue aussi par recatégorisation. Simplement le discours ici consiste non pas à justifier les états d'âme du journaliste, sujet perceptif, mais à porter des évaluations axiologiques autour d'une même question. Le commentaire de rédaction est ici le type d'article correspondant. C'est le cas par exemple de l'article intitulé « Qui gouverne au Vatican ? » extrait du magazine *L'Express* du 21 février 2005. Dans cet article, même si le chapeau assoit le cœur du développement rédactionnel sur la fragilité de l'état de santé du Pape, ce qui est relevé comme le centre de la perception et donc comme la base de déploiement de l'article, c'est l'évaluation axiologique d'une des conséquences possibles à cet état de santé : la question du pouvoir au Vatican. Cette question est alors réarticulée ou recatégorisée tout au long de l'article.

La première séquence induit un doute quant à la capacité du Vatican à trouver une solution si le Souverain pontife ne peut plus gouverner :

Qui commande, si le souverain pontife ne peut plus gouverner ?

La deuxième séquence émet une évaluation à propos de la distance que Jean-Paul II entretient vis à vis de l'exercice de son pouvoir :

il est vrai que Jean-paul II quelque soit la volonté d'affirmer son autorité n'a jamais beaucoup gouverner

La troisième séquence insiste sur sa façon de gouverner :

Soucieux de remplir cependant sa tâche, il s'appuie toujours sur deux hommes

La quatrième séquence porte l'hypothèse d'un aménagement pour restaurer le pouvoir au Vatican en cas de démission du Pape,

Le premier indice a été fourni par le Cardinal Sodano, interrogé sur l'hypothèse d'une démission., il s'est quelque peu étendu sur la question. Imprudence ?

Il en résulte une certaine autonomie des séquences discursives, du moins dans leur contenu, leur apparition étant motivée essentiellement pourrait-on dire par un souci métadiscursif. Quant au fonctionnement anaphorique, il procède alors, pour chaque séquence discursive, par explicitation de l'événement survenu, ce qui est une des définitions du commentaire.

Le fonctionnement anaphorique relevant du deuxième cas de figure par le choix de plusieurs aspects de l'événement, qui porte non pas sur un aspect unique de l'événement, mais sur plusieurs de ces aspects. Le type d'article qui en relève correspond principalement au reportage journalistique. On observe ici un mouvement incessant des positions du sujet perceptif dans le champ de présence. Il ne se focalise jamais sur un aspects en particulier. À peine a-t-il stabilisé un aspect de l'événement qu'un autre se fait jour et ainsi de suite. Le fonctionnement anaphorique apparaît alors pour chaque séquence discursive comme une opération de réaménagement de la séquence qui précède. Autrement dit, à travers l'anaphore, le journaliste, tout en maintenant le point d'origine de l'événement, le fait évoluer au fur et à mesure de la progression de l'article, à travers des réorientations ad'hoc de chaque séquence particulière.

Dans le corpus, on retrouve ce cas de figure un article intitulé « Le Pape opéré en urgence » extrait du *Figaro* du 25 février 2005, repris en page intérieur sous le titre « L'état de santé préoccupant du Pape ». Cet article porte sur les événements ayant accompagné l'hospitalisation en urgence du Pape. Dans l'organisation de l'article, ces événements apparaissent comme s'enchaînant logiquement et même chronologiquement les uns à la suite des autres, comme s'ils se déroulaient devant nous. On retrouve là une des particularités discursive de l'anaphore par réorientation du contenu de référence. Chaque séquence discursive apparaît à travers un de ses éléments constitutifs comme un antécédent de celle qui la suit. Par la suite, la réorientation référentielle s'opère par l'intégration d'une structure logique particulière qui peut être chronologique, spatiale ou chaotique par exemple ; ceci assure à l'événement une chaîne textuelle spécifique qui en définit le genre : chronologique, tabulaire, narrative ou tout autre. Dans notre

article, l'attaque annonce l'hospitalisation du Pape à l'hôpital Gemelli, la séquence discursive qui la suit enchaîne directement sur les circonstances de l'arrivée du Pape :

Le Pape serait arrivé en ambulance peu après 11 h 30, conscient et le visage serein.

On observe ici une reprise anaphorique d'un des éléments de l'attaque, non pour être maintenu, mais pour être réorienté vers un autre contenu. L'hospitalisation du Pape est reprise pour en présenter les circonstances.

La séquence qui suit est encore une réorientation

Lorsque la nouvelle de l'hospitalisation du Pape est officiellement tombée en fin de matinée, plusieurs cardinaux de la curie étaient réunis en consistoire.

On observe encore une réorientation toujours à partir de l'hospitalisation du Pape, mais pour nous parler de l'attitude des membres de la curie.

Il en est de même dans la quatrième séquence par exemple où on retrouve encore une autre forme de réorientation :

Étant donné la volonté manifestée ces temps-ci par le Saint-Siège de ne pas alarmer l'opinion publique, cette hospitalisation devait être urgente et absolument nécessaire.

La réorientation anaphorique vise cette fois-ci plutôt les relations entre le Saint-Siège et l'opinion.

Sans considérer l'ensemble des séquences de l'article, nous pouvons constater la particularité de ce fonctionnement anaphorique. À l'inverse des deux précédentes anaphores, l'anaphore par réorientation permet une évolution de l'article en abîme, où chaque unité dotée d'un moindre contenu peut donner suite à une séquence supplémentaire. Avec le reportage, le journaliste peut actualiser ainsi aisément chacun des points même les plus anodins de l'événement, construisant des univers qui paraissent recevables dans tous les cas.

Le dernier fonctionnement anaphorique identifiable, celui qui porte non pas sur un ou plusieurs aspects de l'événement, mais sur ce qu'on pourrait considérer comme la globalité de l'événement, est celui des enquêtes ou des dossiers de la rédaction. Ici le centre d'attention du

sujet perceptif est non pas l'événement en soi, mais une espèce de hors champ. Autrement dit, ce qui est apparu se présente au journaliste non pas comme le sujet central de l'article, mais comme un prétexte pour parler finalement d'autre chose. L'article sort du champ de l'événement et se déploie vers d'autres champs. Nous pouvons retenir à ce sujet l'article intitulé « Les clés du Vatican », extrait de *Le Monde* 2 du 5 mars 2005.

Alors qu'il prend appui sur la dégradation de l'état de santé du Pape, cet article porte en totalité sur la succession de Jean-Paul II, les modalités, les forces en présence, etc. :

Officiellement, au sein du sacré Collège Crépuscule sur la place Saint-Pierre. La santé déclinante du Pape, soigné à la clinique Gemelli de Rome, alimente les spéculations quant à son successeur.

Cent dix-neuf hommes vêtus de pourpres, enfermés dans l'absolu secret de la Chapelle Sixtine, sous le terrifiant regard du jugement dernier. Cent dix-neuf cardinaux interdits de toute communication avec l'extérieur... Ce suspense commencera — Dieu sait quand — vingt jours après la disparition de l'actuel pontife.

Le fonctionnement anaphorique ici s'opère dès l'attaque par une rupture du contenu de référence. On pose un événement comme base de l'article et tout se redirige vers un autre événement tout à fait nouveau. Par la suite naturellement ce nouvel événement peut se déployer selon les règles anaphoriques des trois derniers types de déploiement des séquences discursives.

Au final, il paraît donc effectif que quelque soit le type d'article, pour le journaliste la question ne consiste jamais en la restitution du réel, mais le souci d'inscrire à partir d'un événement advenu, une orientation particulière, quitte à éluder complètement parfois la référence événementielle. Ce souci d'orientation ne peut s'opérer que par le biais d'un tiers-actant, autrement dit d'un observateur. Son rôle est non pas d'enregistrer et de décrire les faits identifiables, mais de marquer l'origine d'un événement. Autrement dit, l'événement n'est jamais inscrit dans un fait, il n'apparaît que grâce à l'intrusion d'un observateur qui installe alors un champ de présence, de nature topologique. À partir de ce champ, il met en mouvement l'événement en lui conférant un devenir discursif. De ce point de vue l'anaphore en tant qu'opération linguistique apparaît fondamentale pour au moins

deux raisons, d'une part par sa capacité à maintenir l'événement ou sa forme schématique, quelque soit les variations factuelles, d'autre part par sa capacité à le réorienter pour produire de nouvelles formes schématiques. En cours de route, on parvient ainsi à passer des événements aux univers de sens.

Bibliographie

- BOUCHER J. D. 1993, *Le reportage écrit*, Paris CFPJ.
- COQUET J. C. automne 1987, « Sémiotique et histoire — le fait et l'événement », in *Protée*, Chicoutimi (Québec).
- CORNISH F. 1995, « Référence anaphorique, référence déictique » in Kleiber Georges, *sémiotiques n° 8 — Anaphores, marqueurs et interprétations*, Paris, Didier.
- FONTANILLE J. 1999, *Sémiotique du discours* Limoges, Pulim.
- MOURIQUAND J. 1997, *L'écriture journalistique*, Paris, PUF, coll. QSJ ?
- TSALA EFFA F. D. 2000, *De l'événement aux univers de sens — sémiotique du discours de la presse écrite*, Thèse de doctorat dactylographiée, Université de Limoges.

Mémoire

Benjamin Boutanquoi et Jean Pierre Rossi
LIMSI—C.N.R.S.
benjamin.boutanquoi@laposte.net
rossi@limsi.fr

Modèle connexionniste de l'association et de la classification

Les théories associationnistes de l'apprentissage et de la mémoire connaissent un regain d'intérêt dû au développement des modèles connexionnistes. Le but de cet article est de proposer un modèle connexionniste du réseau associatif lexical. Dans une première partie, nous analyserons les propriétés des modèles connexionnistes et leur intérêt pour la recherche en sciences cognitives, puis nous présenterons et discuterons un modèle connexionniste rendant compte des données obtenues dans l'étude des normes d'associations.

L'hypothèse de l'existence d'un réseau associatif verbal stockant en mémoire à long terme les mots et leurs signifiés, repose sur le constat que la présentation d'un mot facilite l'activation des mots qui lui sont associés par apprentissage (Deese 1965 ; Cramer 1968 ; Nelson & al. 2000). Le terme « réseau » désigne une structure constituée d'unités interconnectées. L'hypothèse de l'existence d'un réseau associatif a été l'objet de différentes études expérimentales (Masson 1995 ; McRae & Boisvert 1998 ; Bussone & Rossi 2000 ; Cornuejols & Rossi 2000 ; Nelson & al. 2000 ; Nelson & al. 2003). L'analyse des tables d'associations (Rossi & Campion 2002) montre que les réponses produites peuvent être décrites selon trois dimensions : dimension définitoire, dimension épisodique et la dimension linguistique. La première associe à un mot-amorce un autre mot présent dans sa définition, un hyperonyme ou un hyponyme (voiture — roue, voiture — véhicule, voiture — renault) ; la deuxième, associe deux mots référant à deux objets liés dans une situation (voiture — route, voiture — conduire) ; la troisième, associe à l'amorce un mot en formant un mot composé, une expression idiomatique (voiture — bar, voiture — lit, moins de 10 % des

réponses). Lors d'un protocole d'association libre, la proportion de chacune de ces dimensions ne fait pas apparaître un avantage majeur au type définitoire. Il semble donc que l'organisation du réseau ne soit pas essentiellement taxonomique et qu'elle soit pour une large part situationnelle, i.e. structurée par les épisodes vécus. Si on suppose que la structure épisodique du lexique est déterminante, les modèles de la mémoire lexicale propositionnel ou par traits définitoires ne sont pas suffisants pour rendre compte de cette organisation. Sur cette base, nous proposons de modéliser le réseau associatif autour des situations tout en montrant que la structure associative est compatible avec l'analyse par traits.

Le modèle que nous décrivons ici est de type connexionniste. Il y a deux raisons à cela. La première est que le connexionnisme revendique une relation privilégiée avec la description biologique du fonctionnement cognitif humain permettant la double validation¹ psychologique et neurobiologique et que pour cette raison il est un modèle privilégié de la recherche en sciences cognitives. La deuxième est que la structure, le fonctionnement et l'adaptation de ce type de modèle permettent de décrire les relations entre l'organisation formelle, sémantique et syntactique de la mémoire. Notre hypothèse est la suivante : les phénomènes d'amorçage résultent de l'association directe ou indirecte acquise entre deux groupes ou configurations stables d'unités et la propagation d'activation du groupe représentant l'amorce vers le groupe représentant la cible. Cette hypothèse, en restant compatible avec les modèles par traits ou par calculs de similarités, a le mérite d'éviter, dans un premier temps, la décomposition en traits primitifs et donc leur spécification. Enfin, l'acquisition de cette association est assurée par l'activation, endogène ou exogène, répétée des groupes d'unités.

1 Modèle et simulation

Les deux paradigmes du connexionnisme sont l'émergence, c'est-à-dire l'idée que des fonctions d'ordre supérieur sont la résultante d'un grand nombre de micro-traitements identiques et la plasticité, c'est-à-dire le fait que le réseau connexionniste s'adapte à un environnement

1. « Valider » consiste à déterminer si le modèle décrit correctement ce qu'il est censé décrire : le modèle de la mémoire décrit-il correctement la mémoire ?

simulé. Le système est analysé en sous-systèmes et relations ; la précision des prédictions dépend de la finesse ou grain de la décomposition.

Le modèle connexionniste décrit dans cette partie a été développé afin de rendre compte des propriétés associatives, classificatrices et multidimensionnelles de la mémoire. Il reprend la notion de compétition neuronale (Grossberg 1980a, 1980b ; Kohonen 1994) et le principe de boucle de résonance adaptative (Grossberg 1980a, 1987 ; Grossberg & Carpenter 1990), i.e. l'idée que, d'une part, la représentation est la résultante d'une information montante, sensorielle ou perceptive (« *bottom-up signal path* ») et d'une information descendante, associative ou conceptuelle (« *top-down signal path* ») et d'autre part, que sa stabilité est assurée par une boucle rétro-active permettant son adaptation. Enfin, un module contrôle la validité de la représentation conformément à un critère interne et, lorsque celle-ci est incorrecte, supprime l'activité du réseau et la remplace par une nouvelle, en tenant compte de l'erreur. Le fonctionnement est une succession de cycles de vérification de la conformité entre les informations perceptive et conceptuelle qui, lorsqu'elles s'accordent, est accompagnée d'une phase de mémorisation ou apprentissage. Nous décrirons d'abord les éléments qui composent le modèle, puis nous aborderons la structure et l'apprentissage. La simulation et les résultats seront présentés à la section suivante.

1.1 Éléments du modèle

Nous allons brièvement passer en revue les éléments du modèle i.e. les unités, le regroupement d'unités en cartes compétitives et la communication entre ces dernières. Chaque unité de la carte compétitive reçoit une entrée propre et une inhibition due aux autres entrées. De cette manière, une unité qui recevrait une faible entrée au regard des autres ne sera pas activée. En revanche, une unité qui recevrait une forte entrée par rapport aux autres sera fortement activée. Ainsi, l'activation de chaque unité se fait en comparant son entrée avec celle des autres. C'est pourquoi nous disons qu'elles sont en compétition. L'effet de cette compétition est de renforcer les contrastes de la forme (« *pattern* ») présentée en entrée.

La communication entre neurones de deux cartes compétitives est de deux types : la communication classique pondérée et communica-

tion avec synapse « *dépréciante* » (Grossberg et Carpenter 1990). La première est dite classique car elle est utilisée dans la plupart des modèles connexionnistes. Chaque lien entre deux unités possède une valeur de pondération qui multipliée avec la sortie du neurone émetteur donne l'entrée du neurone récepteur. Ce facteur de pondération traduit le fait que la synapse soit plus ou moins efficace. Pour un neurone donné, l'ensemble des poids permet le filtrage de l'information. Cela permet au neurone de n'être activé que par une forme particulière, c'est pourquoi nous disons que ce filtre est « *prototypal* » ou qu'il détermine un prototype auquel répond le neurone récepteur.

La synapse *dépréciante* tente de rendre compte de phénomènes plus complexes. D'abord, lorsqu'une synapse est constamment activée, le signal transmis décroît progressivement. Ce phénomène est dû soit au fait que les stocks de neurotransmetteurs n'ont pas le temps de se reformer et donc qu'il n'y a plus assez de molécules pour transmettre le signal ; soit à la dynamique du récepteur-protéine qui peut parfois être désensibilisée (i.e. non activable) durablement après avoir été active. Cette synapse est particulièrement intéressante lorsqu'elle est couplée à un module de suppression d'activité. Ce module lorsqu'il émet un signal inhibe l'activité des cartes compétitives et désactive les synapses *dépréciantes*, c'est-à-dire qu'il les rend moins disponibles en diminuant le taux de disponibilité d'autant plus fortement que celle-ci était précédemment actives. De cette manière les neurones précédemment actifs recevront après le signal une excitation moins importante, du fait de leur moindre disponibilité, ce qui dans la condition de compétition permettra à d'autres d'être activés (figure1, page ci-contre).

1.2 Structure et apprentissage : boucle adaptative

Dans la section précédente, nous avons vu les éléments de base du modèle. Nous allons voir ici comment ils sont mis en œuvre de manière à construire le réseau. La structure fondamentale est appelée : boucle de résonance adaptative. Les cartes compétitives sont connectées de manière récurrente pour former une boucle. Il est d'usage de qualifier les cartes d'inférieure et supérieure ou carte-forme et carte-classe. Les liens montants (forme vers classe) sont appelés voies : sensorielles et sont de type déprécient. Les liens descendants (classe vers forme) sont appelés : voies associatives et sont de type pondéré clas-

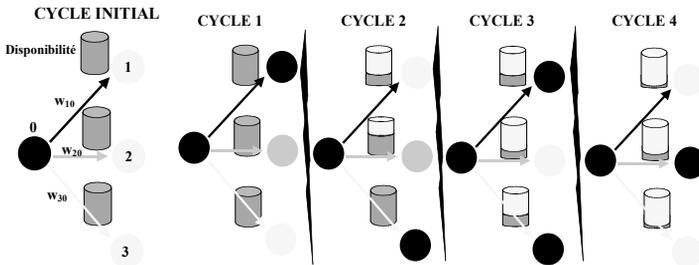


Figure 1. — Cycle de suppression — recodage. Au début toutes les synapses ont une disponibilité maximale. Les pondérations synaptiques sont de la plus forte à la plus faible w_{10} , w_{20} , w_{30} . Au cycle 1, l'unité 1 répond de manière maximale. Après suppression, au cycle 2, l'unité 3 a le plus fort taux de disponibilité et donc répond de manière maximale. Au cycle 3, les unités 1 et 3 ont le plus fort taux de disponibilité et répondent donc de manière maximale. Enfin, au cycle 4, l'unité 2 répond de manière maximale. La série de codes est donc : (1,0,0); (0,0,1); (1,0,1); (0,1,0).

sique. Les liens montants sont calculés par apprentissage de manière à classer les entrées de la carte-forme ; les liens descendants sont calculés de manière à présenter à la carte inférieure le prototype de la classe activée dans la carte supérieure. Si l'entrée et le prototype correspondent, alors les activités deux cartes se renforcent mutuellement de manière à créer un état de résonance. Si l'entrée et le prototype ne correspondent pas, alors la compétition intra-carte annule l'activité générale du réseau. Dans ce cas, le module de *reset* envoie un signal de suppression de manière à permettre le re-codage. L'état de résonance est important : il exprime la cohérence de l'entrée avec le prototype de classe proposé et il permet de stabiliser la représentation interne du réseau de manière à ce que l'apprentissage puisse avoir lieu. Cette adaptation des liens permettra de renforcer la relation entre les neurones-formes et les neurones-classes.

L'apprentissage reprend les règles d'adaptation « *instar* » et « *outstar* » (Grossberg 1980a, 1987 ; Grossberg & Carpenter 1990) (figure 2, page suivante). Elles dépendent uniquement des activités locales et en ce sens l'apprentissage est non supervisé. La première permet de classer une forme présente dans la carte inférieure et de l'associer à un neurone-classe de la carte supérieure. Lorsque des neurones-formes

et un neurone-classe sont activés, les pondérations des liens montants sont modifiées de manière à devenir égales à la forme définie dans la carte inférieure. De cette manière les liens définissent un prototype qui, s'il est présent dans la carte inférieure, activera préférentiellement sa classe. La seconde règle permet de pré-activer la carte inférieure par le prototype défini par un neurone-classe de la carte supérieure. Lorsque un neurone-classe et des neurones-formes sont activés, les pondérations des liens descendant sont modifiées de manière à devenir égales à la forme définie. De cette manière, lorsqu'une classe est activée celle-ci évoquera son prototype dans la carte inférieure.

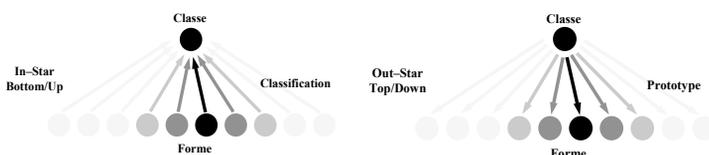


Figure 2. — Apprentissages : (a) *instar* ; (b) *outstar*.

Lorsque le mécanisme de suppression-correction ne permet pas le codage par la boucle adaptative du couple forme-classe, les pondérations sont diminuées. Cela permet, en quelque sorte, d'oublier les classifications pour en permettre de nouvelles. Il faut cependant que le « *désapprentissage* » soit réalisé pour les synapses ayant générées des erreurs de codage. La diminution dépendra ainsi de la quantité de signal ayant circulé à travers les liens mesurés par le taux de disponibilité de la synapse.

2 Simulations et résultats

La première simulation concerne l'association d'items de types différents (items-mots et items-textes) codés dans deux cartes compétitives distinctes. La seconde est l'association d'items de même type (items-mots) codés dans la même carte compétitive. Dans premier cas, il s'agit de modéliser l'association par détection de co-occurrences mots — texte alors que dans le second l'association est faite entre deux mots.

2.1 Association d'items de types différents

Le réseau est constitué de deux cartes compétitives d'entrées pour les mots et les textes et d'une carte d'association (figure 3). Chaque carte d'entrée forme avec la carte d'association une boucle de résonance adaptative. Le codage en entrée est local : une unité code un item (mot ou document). Un ensemble de couples mot — texte (M_i, D_j) est créé tel que M_i sera un mot du texte D_j . Chaque couple est présenté plusieurs fois au réseau (l'ordre de présentation est aléatoire). Si le réseau code de manière stable le couple présenté, alors les poids sont modifiés par les règles d'apprentissage. À la fin de la simulation, il apparaît que les unités de la carte d'association codent préférentiellement (i.e. sont activées par) certains mots et textes fréquemment cooccurrents. L'activation d'une unité de la carte d'association ne représente ni un texte ni un mot, il représente des regroupements : on peut dire que les unités de la carte d'association représentent et classent les associations mot — texte.

2.2 Association d'items de même type

Le réseau est constitué de trois cartes compétitives organisées de manière hiérarchique (figure 4). La carte F_M reçoit les entrées mots. Le codage est local : une unité représente un mot. F_M est connectée à la carte d'association F_A par une boucle de résonance adaptative. Une seconde boucle connecte F_A à la carte de classification F_C . Un ensemble de couples mot — mot (M_i, D_j) est créé tel que M_i et M_j seront deux mots associés. Chaque couple est présenté plusieurs fois au réseau (l'ordre de présentation est aléatoire). Si le réseau code de manière stable le couple présenté alors les poids sont modifiés par les règles d'apprentissage. À la fin de la simulation, nous observons que (a) F_A associe les items de F_M conformément à l'ensemble de couples ; (b) F_C classe les représentations de F_A , i.e. forme des groupe d'associations et les pré-active. La boucle $F_M \iff F_A$ agit comme un détecteur de coïncidences qui seront classées par la boucle $F_A \iff F_C$.

Conclusion

Nous avons vu dans cet article une classe de modèles permettant de rendre compte de l'association (mot — texte et mot — mot) et de la

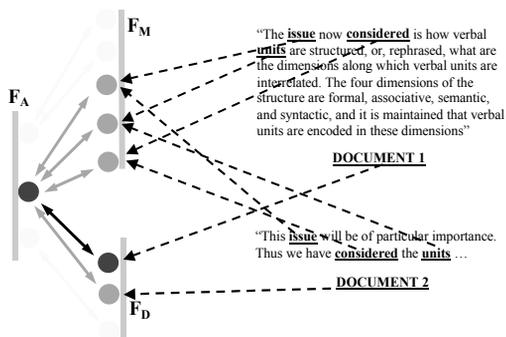


Figure 3. — Exemple d'associations/classifications mot — document. Le document 1 est présenté au réseau. L'activation de l'unité codant le document 1 active l'unité d'association en F_A et active en retour les mots « issue », « considered » et « units » et le document 2.

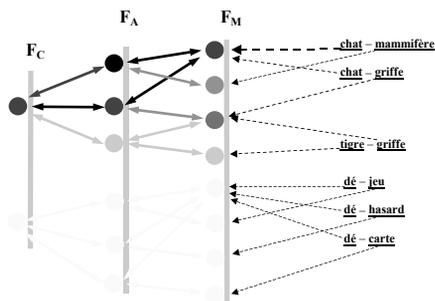


Figure 4. — Exemple d'associations/classifications mot — mot. Le mot « chat » est présenté au réseau. L'activation de l'unité codant le mot « chat » active les unités d'association en F_A « chat — griffe » et « chat — mammifère » qui activent en retour les unités mot « griffe » et « mammifère » ; l'unité de classification en F_C est aussi activée qui active en retour l'unité d'association « tigre — griffe » et l'unité mot « tigre ».

classification d'unités lexicales. À la fin de la première simulation, les unités de la carte d'association sont activées en fonction des couples mot — texte présentés au réseau. Deux explications sont possibles : 1) les unités de la carte intermédiaire représentent les relations entre les mots et les textes. Ces relations peuvent être activables par une entrée supplémentaire de la carte F_A ; 2) les unités de la carte intermédiaire,

si elles projettent sur une autre carte, sont des traits du point de vue de cette dernière. Ils évoluent, car les unités peuvent, selon le passé des stimulations, coder/activer de nouvelles associations. Ce comportement se retrouve dans la seconde simulation : les unités de la carte F_A codent les associations mot — mot et celles de la carte F_C les classent.

Enfin, nous remarquons que comme le codage est réalisé par les boucles de résonance adaptatives et que l'activité de chaque neurone est le fait des activations sensorielles et associatives, ce n'est pas l'activité d'une unité qui est signifiante mais l'activité d'un ensemble d'unités. L'activation d'un neurone n'est pas seulement due à une entrée particulière qui elle est identifiée et dénommée mais aussi à l'activation d'autres neurones. Ces autres neurones codent une part du sens de la stimulation. Ainsi dans la seconde simulation, la présentation d'un mot active plusieurs unités d'associations et de classification et d'autres mots. C'est pourquoi nous disons que le sens n'est pas contenu dans une unité mais dans une configuration d'activité.

Bibliographie

- BUSSONE R., ROSSI J.-P.
2000, « The structure of the mental lexicon for verbs. », Poster session presented at the *27th International Congress of Psychology*, Stockholm, Suède.
- CAMPION N., ROSSI J.-P.
2002, « What is behind the Free Association Norms ? The role of conceptual and situational relations. », in *12th Annual Meeting of the Society for Text and Discourse*. Chicago, USA.
- CORNUÉJOLS M., ROSSI J.-P.
2000, « Conceptual organization in semantic memory », Poster session presented at the *27th International Congress of Psychology*, Stockholm, Suède.
- CRAMER P.
1968, *Word association*. New York, NY : Academic Press.
- DEESE J.
1965, *The structure of associations in language and thought*. Baltimore, Md : The Johns Hopkins Press.
- GROSSBERG S.
1980a, « How does brain build a cognitive code ? », in *Psychological review*, 87, 1-51.

- GROSSBERG S. 1980b, « Biological competition : decision rules, pattern formation, and oscillations. », in *Proceedings of the national academy of sciences*, 7, 2338-2342.
- GROSSBERG S. 1987, « ART2 : Self-organization of stable category recognition codes for analog input patterns. », in *Applied optics*, 26, 4919-4930.
- GROSSBERG S. Carpenter, G. A., 1990, « ART3 : hierarchical search using chemical transmitters in self-organizing pattern recognition architectures. », in *Neural networks*, 3, 129-152.
- HEBB D. O. 1949, *The organization of behavior : A neuropsychological theory*. New York, NY : Wiley.
- KOHONEN T. 1994, « Winner-Take all networks for physiological models of competitive learning. », in *Neural Networks*, 7, 973-984.
- MASSON M. E. J. 1995, « A distributed memory model of semantic priming. », in *Journal of Experimental Psychology Learning, Memory, and Cognition*, 21(1), 3-23.
- MCRAE K., BOISVERT S. 1998, « Automatic semantic similarity priming. », in *Journal of Experimental Psychology Learning, Memory, and Cognition*, 24(3), 558-572.
- NELSON D.L., MCEVOY C.L. & POINTER L. 2003, « Spreading activation or spooky action at a distance ? », in *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition*, 29, 42-52.
- NELSON D., MCEVOY C. & DENNIS S. 2000, « What is and what does free association measure ? », in *Memory & Cognition*. 28(6), 887-899.

C. Bellissens, G. Denhière, S. Jhean-Larose et B. Lemaire
*Laboratoire Cognition & Usages (Université Paris VIII),
Laboratoire de Psychologie Cognitive (Université de Provence & C.N.R.S.),
Laboratoire Cognition & Usages (I.U.F.M. Paris),
Laboratoire LEIBNIZ-IMAG (Université de Grenoble & C.N.R.S.)*

KISS : Modélisation et implantation de la dynamique d'activation des connaissances et de la compréhension de textes contrôlée par la mémoire

L'objectif de cet article est l'étude des contraintes exercées par la mémoire sur la construction de la représentation mentale de la signification d'un texte. On décrit un modèle (*KISS* : Knowledge Integration System Software ; Lemaire, Denhière, Bellissens, & Jhean-Larose, à paraître) qui opère un couplage automatisé entre une mémoire sémantique utilisant une représentation vectorielle de l'information (Analyse sémantique Latente, Landauer & Dumais 1997) et un modèle de compréhension (Kintsch 1998). *KISS* peut être décrit par ces différentes étapes qui prennent place dans les différents registres de mémoire modélisés.

Pour démontrer la pertinence du modèle, nous décrivons les méthodes et les résultats de simulations de certains processus mis en évidence dans la littérature sur la compréhension d'un texte : la prédication, la généralisation des informations encodées et la reprise de la lecture après interruption, l'encodage et la récupération des informations en fonction de leur importance relative.

La compréhension de texte vise à modifier les représentations mentales de l'agent cognitif, en utilisant ses structures de connaissance et de croyance et ses capacités de traitement (Denhière & Baudet 1992). L'objectif de cet article est de décrire un modèle de la compréhension de texte, *KISS*, dont la finalité est la construction d'une représentation mentale cohérente de la signification d'un texte, stockée en mémoire

à long terme (MLT), qui résulte de la dynamique de trois facteurs principaux :

- l'organisation des connaissances du lecteur en MLT (Jhean-Larose, 1991),
- les structures mnésiques (mémoire de travail, MT) et les traitements qu'elles impliquent (Ericsson & Kintsch, 1995),
- l'intégration et la généralisation, de la représentation construite, aux connaissances des lecteurs (Kintsch, 1998).

1 La mémoire à long terme

Les modèles actuels de la MLT supposent que des représentations abstraites (concepts, schémas, connaissances) soient stockées et élaborées en MLT à partir d'expériences singulières (Tiberghien 1997). Le principe des modèles « abstractifs » est la généralisation des informations. Il en existe deux catégories : des modèles décrivant des processus d'encodage sans préoccupation pour le contenu de ces encodages (par exemple, *MINERVA*, Hintzman 1986) et des modèles produisant des espaces sémantiques à partir de larges corpus de textes (par exemple, *LSA*, Landauer & Dumais, 1997).

MINERVA (Hintzman 1986) est un modèle « abstractif » dans lequel la MLT est composée de traces multiples : chaque trace est représentée sous la forme d'un vecteur dont les coordonnées codent un épisode d'apprentissage. La présentation d'une sonde déclenche un mécanisme de résonance par lequel toutes les traces en MLT sont activées et comparées à la sonde. Plus les traces épisodiques sont similaires à la sonde, plus elles résonnent. Le résultat est un vecteur écho, considéré comme une abstraction des traces épisodiques qui ont résonné. Bien que *MINERVA* permette une abstraction, il ne construit pas à proprement parler de mémoire sémantique puisque le vecteur écho et les autres traces déjà stockées possèdent un même statut épisodique.

Un autre modèle abstractif, *LSA* (Landauer & Dumais 1997), représente les mots d'un corpus de textes dans un espace sémantique. Tout d'abord, il établit le nombre de fois que chaque mot apparaît dans chaque paragraphe du corpus. Puis, le modèle applique à ces statistiques une analyse en composantes principales, une analyse factorielle qui détermine les facteurs indépendants expliquant la distribution des mots dans le corpus. Enfin, on conserve les n facteurs statistiquement

les plus représentatifs de la distribution des mots dans le corpus. La similarité sémantique entre mots est estimée par le cosinus de l'angle (compris entre -1 et 1) formé par deux vecteurs. Le principe des modèles « abstraits » est la généralisation des informations, cependant, la généralisation nécessite l'articulation de processus et de structures mnésiques qui font particulièrement intervenir la mémoire de travail (Ericsson & Kintsch, 1995).

2 La mémoire de travail et le processus de généralisation

Baddeley (2000) décrit un composant de la mémoire de travail à court terme (MT CT), le tampon de mémoire épisodique, dans lequel sont intégrées des informations de provenances diverses (MLT, perceptions etc.) pour construire une trace épisodique (Just et Carpenter 1992 ; Cowan 1999 ; O'Reilly Braver & Cohen, 1999). Pour Kintsch et van Dijk (1978) la construction d'une représentation mentale cohérente d'un texte nécessite l'utilisation d'un tampon de mémoire de travail. Dans certains cas, décrits par Ericsson et Kintsch (1995), ce tampon contient des d'indices de récupération des informations encodées en mémoire de travail à long terme (MT LT). Les lecteurs construisent une structure de récupération composée de macropropositions qui résultent de la généralisation de la représentation épisodique du texte et sont des indices sémantiques permettant de récupérer très rapidement des informations encodées en MLT (Bellissens & Denhière 2004).

3 Le modèle KISS

Le modèle *KISS* articule les structures de mémoire et les processus de traitement impliqués dans la compréhension de textes. *KISS* couple le modèle *LSA* et le modèle *Construction-Intégration* (Kintsch 1998). Le modèle *KISS* + Généralisation ajoute un processus de généralisation, qui permet de modéliser la MT LT. Le fonctionnement du modèle peut être décrit en trois étapes.

4 Construction du réseau

Les propositions d'un segment de texte récupèrent leurs voisins, par activation associative, en mémoire sémantique et/ou épisodique, et forment un réseau associatif en MT CT. *KISS* modélise le réseau associatif par une matrice de pondération, dont les entrées sont les propositions de la phrase et leurs plus proches voisins dans un espace sémantique LSA donné. Les cellules de la matrice sont occupées par les cosinus de l'angle que forment les vecteurs des éléments représentés.

5 Intégration du réseau aux connaissances

De l'activation diffuse dans le réseau associatif jusqu'à stabilisation. En fonction de la connexité du réseau, certains éléments sont alors très actifs et d'autres très peu. Dans le modèle, la matrice de pondération est multipliée de manière itérative à un vecteur d'activation jusqu'à ce que d'une itération à l'autre les valeurs finales d'activation ne changent plus significativement. Le vecteur d'activation finale est conservé dans une matrice épisodique qui est une mémoire du texte.

6 Généralisation des traces épisodiques

La matrice épisodique est généralisée pour construire une structure de récupération composée de macropropositions associées aux informations encodées. À la matrice est appliquée une décomposition en valeurs singulières afin d'obtenir un espace sémantique. L'espace sémantique est une mémoire générale du texte traité. Une autre technique consiste à appliquer à la matrice épisodique les équations du modèle *MINERVA*.

7 Simulations

Le modèle *KISS* est capable de reproduire des phénomènes de compréhension comme la prédication, la reprise de la lecture après interruption et les jugements d'importance relative.

8 La prédication

La prédication est un processus de conjonction dont les entrées sont un prédicat et un ou plusieurs argument(s). Différents processus de prédication sont postulés selon qu'on considère qu'une proposition possède une représentation en mémoire ou découle de la composition des sens de ses constituants (cf. Denhière & Verstiggel 1997). Le prédicat et l'argument d'une proposition métaphorique comme « mon avocat est un requin » ne sont pas interchangeables (Glucksberg, McGlone, & Manfredi 1997). Glucksberg *et al.* (1997) montrent aussi que plus l'argument exerce de contraintes sur la prédictibilité de la métaphore, plus la métaphore est traitée facilement. De même, plus le prédicat est ambigu et plus le traitement de la métaphore est difficile. L'algorithme de prédication proposé par Kintsch (2001) explicite la non-réversibilité du prédicat et de l'argument dans le cadre *CI-LSA*. Kintsch (2001) montre que le prédicat d'une proposition active un groupe de concepts appartenant à l'ensemble de ses voisins associatifs les plus similaires. De ce groupe ne sont conservés que les concepts les plus similaires à l'argument. Comme dans *LSA*, les concepts sont représentés par des vecteurs, il est possible de les additionner pour obtenir un vecteur proposition. Ainsi, Bellissens, Thiesbonenkamp, et Denhière (2002) ont reproduit l'effet de contrainte exercé par l'argument sur la prédication, dans le cadre de KISS. Cependant, la représentation de la signification d'un texte ne se résume pas à un réseau de propositions dont la pondération serait fixée par l'organisation des connaissances en mémoire : la représentation mentale d'un texte est un événement résultant de la dynamique de processus mnésiques et d'apprentissages, comme la généralisation.

9 La généralisation et la reprise de la lecture après interruption

Ericsson et Kintsch (1995) ont montré qu'un lecteur était capable de reprendre la lecture d'un texte, après une interruption, sans difficulté de compréhension. Selon les auteurs, le temps de récupération en *MLT* d'une information encodée ne nécessite pas plus de 400 ms, un temps inférieur aux estimations classiques (1000 ms). Ericsson et Kintsch (1995) expliquent cela par le fait qu'un lecteur est capable

de construire en MT LT une structure de récupération utilisée comme structure d'indices permettant de récupérer les informations encodées associées. Nous avons proposé de simuler la reprise de la lecture après une interruption en ajoutant au modèle CI-LSA un processus de généralisation qui entre en conformité avec des modèles biologiques du fonctionnement cognitif (O'Reilly, Braver, & Cohen 1999) et les théories cognitives de la production d'inférence en cours de lecture (Kinstch 1993). Selon cette hypothèse, après une interruption de la lecture, la première phrase présentée doit permettre une récupération d'autant plus rapide qu'elle mentionne des macropropositions qui généralisent la représentation épisodique du texte.

Nous avons construit des textes de huit phrases traitant du thème de l'invention d'une machine et comportant tous la même structure d'exposition des FAITS (Bellissens & Denhière 2004). La présentation de ces textes était interrompue après la quatrième phrase, par un court récit sans relation. La reprise de la lecture introduisait une phrase sonde de quatre natures différentes, dont une phrase catégorielle reprenant deux composants de la machine (*CAT*) et une phrase fonctionnelle combinant la fonction principale et un composant de la machine (*FON*). Le temps de lecture de la phrase critique présentée ensuite était mesuré. Selon l'hypothèse formulée, la phrase *CAT* permettait la meilleure reprise de la lecture car elle référait à une macroproposition indispensable à la cohérence des textes : « la machine possède des composants », ce qui n'était pas le cas de la phrase *FON*.

Comme supposé, dans la condition *CAT* la phrase critique était lue significativement plus rapidement (3 868 ms) que dans la condition *FON* (4 436 ms). Dans une expérience contrôle, la première partie des textes n'était pas présentée et l'effet de la variation des phrases sonde disparaissait (Bellissens & Denhière, 2004). Cette expérience montre qu'un lecteur réactive en MT LT les macropropositions composant une structure de récupération et qu'il les utilise comme indices de récupération de nature sémantique.

Dans *KISS*, chaque phrase précédant l'interruption de la lecture est traitée et représentée en mémoire épisodique sous la forme d'un vecteur trace épisodique. L'interruption de la lecture est simulée (i) en vidant le contenu du tampon de mémoire à court terme et (ii) en appliquant une décomposition en valeurs singulières au tableau des vecteurs traces épisodiques. Il en résulte un espace sémantique dans lequel les

macropropositions du texte sont représentées. Les phrases *CAT* et *FON* ont été traitées et utilisées pour récupérer leurs plus proches voisins dans l'espace sémantique construit. Dans chaque condition, la phrase critique était traitée en fonction des informations récupérées par la phrase sonde. Les valeurs finales d'activation de la phrase critique dans chaque condition étaient transformées en note z puis on calculait une force d'activation de la phrase critique (*FA*) en sommant les notes z supérieures à 0. La force d'activation de la phrase critique était plus grande en condition *CAT* ($FA = 16$) qu'en condition *FON* ($FA = 13$). La corrélation entre temps de lecture et force d'activation était négative et significative ($r = -.83, p < .05$) : plus la force d'activation était élevée et plus la phrase critique était lue rapidement. Cette simulation permet d'affirmer que l'intégration des informations d'un texte en MLT est une forme d'apprentissage qui dans le cas de *KISS* + généralisation vise à modifier la pondération des liens du réseau associatif constitué par les propositions des phrases d'un texte pour construire une représentation de la signification jouant le rôle de structure de récupération. Avec l'exemple des jugements d'importance relative, nous désirons montrer que cette structure de récupération détermine une hiérarchie entre les informations apportées par un texte.

10 Les jugements d'importance relative

La probabilité de restitution d'une information, encodée à la lecture d'un récit, varie en fonction de son importance relative (Denhière & Le Ny 1980; Miller & Kintsch 1980); cet effet s'appelle « effet de niveau ». La représentation de la signification d'un texte résulte de l'opération de certaines règles qui développent, condensent et généralisent les informations délivrées par un texte (Kintsch 1993). Il est possible de pister la hiérarchisation des informations encodées en demandant à des personnes de juger de l'importance relative (*JIR*) des énoncés d'un récit. Plusieurs explications peuvent être apportées aux jugements d'importance relative.

Premièrement, on peut formuler l'hypothèse selon laquelle un énoncé sera jugé d'autant plus important qu'il est susceptible de résumer une grande partie du récit. Dans le cadre de *KISS*, ceci revient à affirmer qu'il existe une corrélation positive significative entre les

JIR des individus et la similarité (cosinus) de chaque énoncé avec l'ensemble du récit.

Deuxièmement, selon Kinstch et van Dijk (1978), une proposition est placée d'autant plus haut dans la hiérarchie des propositions d'un texte que celle-ci a été retraitée d'un segment de texte à l'autre. Dans le cadre de *KISS*, ceci revient à mettre en évidence une corrélation positive significative entre le *JIR* des individus et une valeur tenant compte, pour chaque énoncé, du nombre de fois où les propositions qu'il comporte ont été retraitées.

Enfin, troisièmement, si les macropropositions construites à la lecture d'un texte forment une structure de récupération qui permet la récupération rapide d'information encodée en MT LT, alors plus une phrase comporte de tels indices plus elle est susceptible de récupérer un grand nombre d'informations encodées (Bellissens & Denhière 2004). En ajoutant à *KISS* un modèle capable de modéliser la récupération en MLT tel que *MINERVA*, on peut formuler l'hypothèse selon laquelle le *JIR* des individus est corrélé significativement à l'intensité de l'écho de chaque énoncé dans la représentation épisodique du texte.

Nous avons comparé les *JIR* d'individus appartenant à quatre catégories : des enfants de CE₁, CM₁, CM₂ et des adultes (étudiants). Le corpus de textes ayant servi à construire l'espace sémantique dans *LSA* se composait de textes à destination enfantine (corpus « Texte-Enfant » ; cf. Denhière, Lemaire, Bellissens & Jhean-Larose à paraître). Les récits, sur lesquels portaient les *JIR*, au nombre de quatre (camion, chamois, géant et taureau), appartenaient à la batterie *DIAGNOS*TM (Baudet & Denhière 1989) et comportaient trente phrases.

La procédure consistait à simuler avec *LSA* seul, *KISS*, et *KISS* + *MINERVA*, puis à comparer les résultats des simulations avec le *JIR* des individus. Dans le cas où seul le modèle *LSA* a été utilisé, nous avons calculé, pour chaque phrase de texte, un vecteur correspondant à l'addition des vecteurs associés aux mots qu'elle contenait. La somme de tous les vecteurs-phrases donnait un vecteur texte. Ensuite, une similarité sémantique était calculée entre chaque phrase et leur texte.

Dans la simulation impliquant le modèle *KISS*, les propositions d'un segment de texte les plus activées à la fin d'un cycle étaient maintenues dans le tampon de MT CT pour participer au traitement du segment suivant. Les valeurs finales d'activation des propositions étaient conservées dans une matrice épisodique. On calculait l'im-

portance relative de chaque phrase en additionnant l'ensemble des valeurs finales d'activation de ses propositions, obtenues tout au long des cycles de traitements.

Dans le cadre *KISS + MINERVA*, au tableau de mémoire épisodique était présentée chaque phrase de texte, comme sonde, pour calculer l'intensité de leur écho en *MLT*. Puis, la valeur de l'écho était divisée par le nombre de propositions que contenait la phrase sonde.

Des corrélations ont ensuite été calculées entre les *JIR* de chaque classe d'âge et les résultats des simulations impliquant *LSA* seul, *KISS* et *KISS + MINERVA*. Avec *LSA* seul, la corrélation entre les *JIR* adulte et les similarités *LSA* était positive et significative ($r = .32$, $p < .01$) et nulle pour les autres classes d'âge.

Avec les résultats de la simulation *KISS*, la plus forte corrélation était obtenu avec le *JIR* des *CM1* ($r = .45$, $p < .01$) puis des *CM2* ($r = .43$, $p < .01$), puis des adultes ($r = .37$, $p < .01$) et enfin des *CE1* ($r = .22$, $p < .01$).

Les corrélations entre les *JIR* et les valeurs divisées d'intensité de l'écho étaient significatives quelle que soit la classe d'âge considérée. Les corrélations les plus fortes s'obtenaient avec les classes de *CM1* et *CM2* ($r = .65$, $p < .01$ et $r = .67$, $p < .01$ respectivement) puis avec la classe de *CE1* ($r = .58$, $p < .01$) et les adultes ($r = .55$, $p < .01$).

Les simulations montrent l'influence de l'espace sémantique dans la hiérarchisation des phrases des textes. En effet, le corpus utilisé pour constituer l'espace sémantique regroupe des textes à destination des enfants et les meilleures corrélations sont obtenues avec les groupes d'enfants. Ce résultat est obtenu lorsqu'un traitement intervient, avec *KISS* et *KISS + MINERVA*. Le modèle présentant les meilleures corrélations avec les *JIR* suppose d'associer à *KISS* un modèle de la généralisation des informations encodées, ici *MINERVA*. On peut ainsi affirmer qu'une dynamique entre organisation des connaissances du lecteur, structures mnésiques (et les traitements qu'elles impliquent) et apprentissage (généralisation) est nécessaire à la construction d'une représentation cohérente de la signification d'un texte. De futures recherches confirmeront cette hypothèse dans la mesure où des résultats analogues seront obtenus avec un espace sémantique *LSA* dit « adulte ».

Conclusion

Le modèle *KISS* + généralisation simule la compréhension de textes en articulant trois facteurs principaux : l'organisation des connaissances (*LSA*), les traitements et les structures de mémoires (Construction-Intégration), la généralisation de la représentation épisodique des textes. L'articulation de ces trois facteurs contribue à la construction de la représentation mentale de la signification d'un texte et nous pousse à affirmer que la construction de la signification, c'est de la dynamique !

Bibliographie

- BADDELEY A. D. 2000, « The episodic buffer : a new component of working memory ? », in *Trends in Cognitive Sciences*, 4, 417-423.
- BAUDET S. & DENHIÈRE G. 1989, « Le diagnostic du fonctionnement cognitif dans la compréhension et la production de textes » in *Questions de Logopédie*, 21.
- BELLISSENS C. THIESBONENKAMP J. & DENHIÈRE G. 2002, Property attribution in metaphor comprehension : simulations of topic and vehicle contribution within the LSA-CI-framework. Poster presented at the 12th annual meeting of the Society for the Text and Discourse. June 26-30.
- BELLISSENS C. & DENHIÈRE G. 2004, « Retrieval Structure Construction During Reading : Experimentation and Simulation. », in *Proceedings of the 26th Annual Meeting of the Cognitive Science Society (CogSci'2004)*, 90-95.
- CAILLIES S. DENHIÈRE G. & JHEAN-LAROSE S. 1999, « The intermediate effect : Interaction between prior knowledge and text structure. », in van Oostendorp, & Goldman (éd), *The construction of mental representation during reading*, Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum, 151-168.
- COWAN N. 1999, « An embedded process model of working memory. », in Miyake & Shah (éd), *Models of working memory*, New York : Cambridge, 62-101.

- DENHIÈRE G. & LE NY J. F.
1980, « Relative importance of meaningful units in comprehension and recall of narratives by children and adults. », in *Poetics*, 9, 147-161.
- DENHIÈRE G. & VERSTIGGEL J.-C.
1997, « Le traitement cognitif des expressions idiomatiques : activités automatiques et délibérées. », in Fiala, Lafon & Piguët (éd), *La locution : entre lexicque, syntaxe et pragmatique*, Paris : Klincksieck, 119-148.
- DENHIÈRE G. LEMAIRE B. BELLISSENS C. & JHEAN-LAROSE S.
à paraître, « How to build a semantic space for modeling children's semantic memory. », in Graesser and McNamara (éd), *Latent Semantic Analysis : A road to meaning*, Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- ERICSSON K. A. & KINTSCH W.
1995, « Long-term working memory », in *Psychological Review*, 102, 211-245.
- DENHIÈRE G. & BAUDET S.
1992, *Lecture, compréhension de texte et science cognitive*, PUF : Paris
- GLUCKSBERG S. MCGLONE M.S. & MANFREDI D. A.
1997, « Property attribution in metaphor comprehension », in *Journal of Memory and Language*, 36, 50-67.
- HINTZMAN D. L. 1986, « "Schema abstraction" in a multiple-trace memory model », in *Psychological Review*, 93, 411-428.
- JHEAN-LAROSE S. 1991, « L'apprentissage d'un système fonctionnel complexe », in *Psychologie Française*, 36, 167-176.
- JUST M. A. & CARPENTER P. A.
1992, « A capacity theory of comprehension : Individual differences in working memory », in *Psychological Review*, 99, 122-149.
- KINTSCH W.
1993, « Information accretion and reduction in text processing : Inferences », in *Discourse Processes*, 16, 193-202.
- KINTSCH W.
1998, *Comprehension : A paradigm for cognition*, New York : Cambridge University Press.
- LANDAUER T. K., & DUMAIS S. T.
1997, « A solution to Plato's problem : The Latent Semantic Analysis theory of the acquisition, induction, and representation of knowledge », in *Psychological Review*, 104, 211-240.

- LEMAIRE B. DENHIÈRE G. BELLISSENS C. & JHEAN-LAROSE S.
à paraître, « A Computational Model for Simulating Text
Comprehension », in *Behavior Research Methods, Instru-
ment and Computers*.
- MILLER J. R. & KINTSCH W.
1980, « Readability and Recall of Short Prose Passages :
A Theoretical Analysis », in *Journal of Experimental Psy-
chology : Human Learning and Memory*, 6, 335-354.
- O'REILLY R.C., BRAVER T.S. & COHEN J. D.
1999, « A biological based model of working memory »,
In Miyake, & Shah (éd), *Models of Working Memory :
Mechanisms of Active Maintenance and Executive Con-
trol*, New York : Cambridge University Press, 375-411.
- TIBERGHEN G. 1997, *La mémoire oubliée*, Liège : Mardaga.

Thierry Atzeni

Laboratoire de Psychologie Différentielle, FaPSE, UNIGe

*Laboratoire de Psychologie et NeuroCognition, SHS, Université de Savoie
Université de Genève*

Thierry.Atzeni@univ-savoie.fr

Application des modèles épisodiques de la mémoire à l'évocation des connaissances sémantiques des concepts des domaines du vivant et du non vivant

Introduction

Les travaux sur la mémoire humaine sont traversés par quelques grandes questions fondamentales. Parmi ces questions, celle du format sous lequel est représentée l'information en mémoire est centrale, et ce quel que soit le type d'information considéré. Cette question est intimement liée à celle de la construction et de l'émergence du sens, à tel point d'ailleurs, que certains auteurs ont abandonné toute différenciation. Dans cet article nous nous intéressons principalement aux informations de nature sémantique, c'est-à-dire aux connaissances générales qu'un individu possède sur le monde qui l'entoure (par exemple, le fait de savoir qu'un verre est utilisé pour boire).

Actuellement, il est possible de définir globalement deux positions antagonistes concernant le stockage, ainsi que l'organisation et la récupération de l'information sémantique. Certains auteurs considèrent que les connaissances sont stockées sous un format abstrait, symbolique, indépendant des modalités sensorielles avec lesquelles ces connaissances sont appréhendées (Bowers 2002 ; Fodor & Pylyshyn 1988 ; Tulving 1983). Cette conception — c'est-à-dire symbolique/abstractive — stipule une indépendance entre système(s) de mémoire et système perceptif ; le système perceptif ayant pour rôle d'extraire l'information pertinente, et le système de mémoire de stocker cette information après

transformation en un code symbolique. Dans un tel cadre, les concepts et les connaissances sur ces concepts sont stockés en mémoire sous la forme de représentations abstraites qui entretiennent des liens totalement arbitraires avec ces concepts. En outre, le sens est représenté de façon permanente en mémoire puisqu'il est intrinsèque aux représentations. Pour les détracteurs de l'abstractionnisme, il existe de nombreux problèmes liés à une conception symbolique de la représentation des concepts en mémoire, nous n'en citerons que deux parmi les plus épineux. Le premier, celui de l'enracinement des concepts (Harnad 1990), pose la question du passage de représentations symboliques amodales (c'est-à-dire indépendantes des modalités sensorielles d'acquisition) des concepts, qui sont stockées dans le cerveau, aux objets réels ? Autrement dit, quel est le processus qui permet au système de mémoire, à partir de symboles qui n'ont aucun lien avec ce qui est perçu et transmis à ce système par un code modal, de savoir que tel symbole représente tel objet particulier qui est capté par les systèmes sensoriels actuellement, et ainsi, conférer du sens à cet objet. Ce problème a donné lieu à de nombreux débats et à autant de solutions, dont aucune qui puisse être considérée comme satisfaisante (Mayo 2003 ; Vogt 2002).

Le second problème concerne la différenciation entre les systèmes perceptifs et le(s) système(s) de mémoire. Le rôle des systèmes perceptifs est d'extraire l'information pertinente qui alimentera la représentation stockée par les systèmes de mémoire. En l'occurrence, pour les connaissances sémantiques, il s'agit d'extraire les informations qui permettront de générer une représentation abstraite d'un concept particulier et qui sera stockée en mémoire sémantique. La question qui se pose est de savoir comment les systèmes perceptifs détectent ce qui est l'information pertinente, et surtout comment le système sémantique sait que cette information est pertinente et qu'elle doit être incluse dans la construction de telle ou telle représentation sémantique ? Pour ce faire, il faut imaginer des systèmes experts autonomes ayant intégré un ensemble de règles leur permettant de capturer l'information pertinente. Cette hypothèse, bien que plausible, comporte cependant le défaut de ne pas prendre en compte une variation du problème de régression à l'infini, dans la mesure où elle nécessite l'existence d'une sorte d'administrateur central capable de dicter les règles aux systèmes (perceptifs et mnésiques). Si cet administrateur existe, on

peut se demander qui lui a appris ces règles, un autre administrateur ? De la même façon que pour le problème d'enracinement, des solutions au problème de régression à l'infini existent, mais au détriment d'un principe d'économie cognitive.

Une approche alternative de la mémoire permet d'éviter les problèmes d'enracinement et de régression à l'infini, cette approche appelée non-abstractive, ou épisodique, propose que les connaissances sont stockées sous un format qui conserve un lien avec les modalités de transaction dans lesquelles elles ont été appréhendées (Barsalou 1999 ; Glenberg 1997). Cela suppose une intégration des aspects spatiaux et temporels, et plus globalement du contexte d'apprentissage des connaissances. Ici, les connaissances sur les concepts sont stockées sans transformation préalable, sous une forme brute qui correspond à l'activation simultanée, à un moment donné, de différentes aires sensori-motrices impliquées dans un évènement particulier (Carbonnel et al. 1997 ; Chao et al. 2002 ; Damasio 1989). Contrairement au point de vue abstratif, l'approche épisodique suppose que le sens est une émergence issue de l'interaction continue entre le système de mémoire et son environnement (Atzeni & Carbonnel 2004 ; Hintzman 1986). Hintzman¹ (1986) notamment, propose un modèle généraliste (MINERVA II) qui peut être résumé sous la forme métaphorique d'un tableau dont chaque ligne représente un évènement particulier, et chaque colonne un capteur sensoriel ou moteur. Lorsque le système interagit avec son environnement, le résultat de cette interaction est une trace épisodique (une ligne dans le tableau), dont la composition est représentée par l'activation de tous les capteurs sensori-moteurs. Au moment de la récupération, l'indice — c'est-à-dire l'évènement actuel — va réactiver l'ensemble des traces stockées en fonction de leur similarité avec cet indice. Dans le modèle d'Hintzman l'indice est l'élément déterminant, puisque c'est lui qui va, par un « calcul » de similarité, initier un taux d'activation plus ou moins important pour chaque trace épisodique. On peut donc supposer que des variations, même infimes de l'indice, vont amener à des réponses comportementales.

1. Le modèle d'Hintzman présente l'inconvénient d'une flexibilité très relative dans la mesure où il suppose que chaque évènement donne lieu à l'enregistrement d'une trace épisodique. Des modèles plus récents évacuent l'idée de stockage et sont de fait, nettement plus flexibles et dynamiques (Barsalou, 2005 ; Bukach et al. 2004).

tales différentes, et ceci autant en termes de qualité de la réponse qu'en termes de temps de réponse.

Pour notre part, nous nous sommes intéressé à la mesure des temps de réponse concernant la question de l'évocation des connaissances sémantiques de deux catégories d'items : les choses vivantes (Cv) et les choses non vivantes (Cnv). Cette question est largement documentée dans la littérature, notamment en neuropsychologie (pour une revue voir Capitan *et al.* 2003), et un grand nombre de modèles inspirés des approches abstractive (Collins & Loftus 1975) et épisodique (Devlin *et al.* 1998), tentent de rendre compte de la diversité des résultats obtenus dans les études comportementales, neuropsychologiques et neuroanatomiques. Sur cette question de l'évocation des connaissances sémantiques des Cv et Cnv, il est possible de confronter les approches abstractive et épisodique, en s'appuyant sur un présupposé abondamment étayé. Ce présupposé est que les Cv (notamment les animaux) sont essentiellement définies par des propriétés visuelles alors que les Cnv sont définies à proportion quasiment équivalente par des propriétés visuelles et non visuelles (Farah & McClelland 1991 ; McRae *et al.* 1997). On peut donc supposer que les épisodes d'apprentissage des Cv comporte invariablement une composante visuelle, alors que les épisodes d'apprentissage des Cnv comporte les composantes visuelle et non visuelle, ces composantes étant évocables à partir du nom des items ou de leur image. C'est précisément sur ce point que l'on peut confronter les modèles abstraits et épisodiques dans la mesure où leurs prédictions respectives divergent. Dans une tâche de vérification de propriétés, où l'on demande à une personne de dire si oui ou non un item (Cv ou Cnv) dont on présente le nom ou l'image, possède ou pas une propriété particulière, les modèles épisodiques supposent une interaction de second ordre entre ces trois facteurs — i.e. le format de présentation, le type d'item et le type de propriété — là où les modèles abstraits n'acceptent pas cette interaction.

1 Première étude

Dans la première étude nous avons utilisé une tâche de vérification de propriétés (Atzeni & Carbonnel 2001 ; Pecher *et al.* 2003), dans laquelle les participants devaient dire le plus rapidement possible, si

un item (Cv ou Cnv) présenté visuellement¹ ou verbalement possédait ou pas une propriété (visuelle ou non visuelle). Nous prédisions une interaction de second ordre dans le sens où la différence des temps de réaction (TR) entre la vérification des propriétés visuelles et non visuelles entre les Cnv et les Cv devait augmenter entre une présentation visuelle et une présentation verbale des items.

1.1 Participants

Des étudiants (N = 54 dont 42 femmes) en psychologie de l'Université Pierre Mendès France de Grenoble, âgés en moyenne de 23 ans (m = 23.31, Sd = 4.89), ont participé à cette étude.

1.2 Matériel et procédure

Des dessins en noir et blanc et des noms² de 34 animaux et 34 objets manufacturés ont été utilisés dans cette étude. Les dessins étaient présentés en 320 × 240 pixels et représentaient les items sans contexte associé. Les noms étaient écrits en noir sur fond blanc, en lettres minuscules (Arial, 32). Deux listes test, une de 34 animaux et l'autre de 34 objets, ont été construites. Chaque liste était associée à deux propriétés, une visuelle et une non visuelle (pour les animaux : *la taille/la rapidité* ; pour les objets : *avoir un manche/chauffer*). Chacune des deux listes était composée de 20 items test, 8 items de remplissage et 6 items disposés en début de liste (seuls les 20 items test ont été analysés). Les items étaient présentés dans le même ordre pour tous les participants. Une troisième liste a été construite comme liste d'entraînement (n = 24 items).

La tâche des participants consistait à vérifier le plus rapidement possible et sans faire d'erreur, si chaque item (animaux ou objets) possédait une propriété (visuelle ou non visuelle). Les items étaient présentés soit verbalement (pour la moitié des participants) soit visuellement. L'expérience se déroulait en deux phases : une phase d'entraînement

1. Le terme « visuellement » sera utilisé pour désigner une présentation imagée des items et non pas comme une modalité de présentation du matériel.

2. Les images ont été contrôlées sur les critères de familiarité, de complexité visuelle et d'agrément sur la représentativité de l'image (Atzeni & Carbonnel, données non publiées). Les noms ont été contrôlés sur les critères de fréquence, de nombre de syllabes, de nombre de lettres et de nombre de phonèmes (New *et al.* 2001).

et une phase test. La procédure était la même pour les deux phases ; les participants voyaient apparaître une question (par exemple : Est-ce que les objets suivants possèdent un manche ?), puis lorsqu'ils étaient prêts, les items apparaissaient un par un, et les participants devaient dire pour chaque item, si oui ou non, il possédait la propriété énoncée dans la question.

1.3 Résultats et discussion

Les temps de réaction (TR) moyens des réponses correctes pour chaque participant ont été analysés avec une ANOVA 2 (format de présentation) \times 2 (type d'item) \times 2 (type de propriété). L'analyse de variance indique une interaction significative entre ces trois facteurs, $F(1, 52) = 7.79$, $MSe = 15756.04$, $p < .01$. Ce résultat est en accord avec notre hypothèse (Figure 1a), il montre une augmentation de la différence de TR entre la vérification des propriétés visuelle et non visuelle entre les animaux et les objets plus importante entre la présentation visuelle et la présentation verbale.

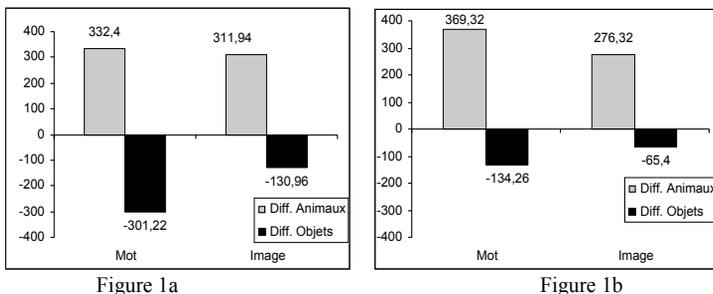


Figure 1. — Figure 1a (Étude 1) et Figure 1b (Étude 2) : Les deux figures présentent les différences de TR pour vérifier les propriétés visuelles et non visuelles des animaux et des objets en présentation verbale (Mot) et visuelle (Image). Sur l'axe Y apparaissent les différences entre les TR moyens de vérification des propriétés non visuelles et visuelles des animaux (Diff. Animaux) et des objets (Diff. Objets) exprimées en millisecondes.

L'interprétation de ce résultat dans le cadre épisodique consiste à supposer que dans la mesure où les épisodes d'apprentissage des Cv et des Cnv ne comportent pas les mêmes composantes invariables,

selon l'indice présenté (un dessin ou un nom), l'information récupérée est différente, de même que la rapidité avec laquelle elle est récupérée est différente. Un tel résultat n'est pas attendu dans le cadre des modèles abstraits, et nous verrons pourquoi dans la discussion générale. Avant cela, il faut noter que le résultat obtenu est basé sur l'utilisation d'un petit nombre de propriétés, et qu'il peut être uniquement dû aux propriétés retenues. Dans l'étude 2, nous avons cherché à étendre les résultats de l'étude 1 en utilisant plus de propriétés.

2 Deuxième étude

2.1 Participants

Des étudiants ($N=68$ dont 51 femmes) en psychologie de l'Université Pierre Mendès France de Grenoble âgés en moyenne de 23 ans ($M=23.12$, $Sd=2.37$), ont participé à cette étude.

2.2 Matériel et procédure

Des dessins en noir et blanc et des noms de 56 animaux et 56 objets ont été utilisés. Les items étaient présentés selon les mêmes caractéristiques que dans l'étude 1. Quatre listes test de 28 items, chacune associée à deux propriétés, une visuelle et une non visuelle (pour les animaux : *la taille/la rapidité* et *avoir des cornes/la domesticité* ; pour les objets : *avoir un manche/chauffer* et *la taille/contenir*), ont été construites. Chaque liste comportait 20 items test et 8 items de remplissage. Les items étaient présentés dans le même ordre pour tous les participants. Une liste d'entraînement comprenant 24 items a également été construite. La tâche des participants et la procédure expérimentale étaient identiques à celles utilisées dans l'étude 1.

2.3 Résultats et discussion

Une ANOVA 2 (format de présentation) \times 2 (type d'item) \times 2 (type de propriété) réalisée sur les TR moyens des bonnes réponses montre une interaction de second ordre significative (figure 1b, page ci-contre) entre ces 3 facteurs, $F(1, 66) = 12.42$, $MSe = 9931.22$, $p < .01$. Ce résultat conforte celui obtenu dans l'étude 1 en permettant une forme de généralisation dans la mesure où un plus grand nombre de propriétés

a été utilisé ici. Il apparaît clairement que le type d'indice, symbolisé ici par le format de présentation des items, joue un rôle déterminant dans la vitesse de récupération d'informations sémantiques, selon la nature de ces informations et l'importance qu'elles revêtent dans la caractérisation de diverses catégories d'items.

2.4 Discussion générale

Les résultats obtenus dans cette recherche montrent que dans une tâche de vérification de propriétés visuelles et non visuelles de Cv et Cnv, le format de présentation des items a un effet sur le temps de récupération des propriétés. Cet effet se traduit par une interaction qui montre une augmentation plus importante de la différence des TR pour vérifier les propriétés non visuelles et visuelles entre les animaux et les objets en présentation verbale qu'en présentation visuelle. Une telle interaction, et surtout son sens, ne sont pas prédits dans le cadre des modèles abstractifs. La spécificité première d'une représentation abstraite se trouve être son caractère autarcique. Elle entretient un lien arbitraire avec l'objet qu'elle représente, par conséquent, elle ne devrait pas être sensible (du moins en termes de temps de récupération) à la nature de l'indice. Inversement, les modèles épisodiques, qui supposent que les connaissances sont présentes dans le système sous une forme brute, dépendantes des modalités sensorielles dont elles sont issues, sont à même d'expliquer nos résultats. Les épisodes d'apprentissage des Cv et des Cnv diffèrent quant à leurs composantes ; la composante visuelle est invariablement présente dans les épisodes d'apprentissage des Cv, alors que les composantes visuelle et non visuelle (notamment fonctionnelle) sont présentes dans les épisodes d'apprentissage des Cnv. Par conséquent, pour les Cnv, l'impact de l'indice est très relatif, et la présentation du nom ou de l'image d'une Cnv n'influe que très peu sur le temps de récupération de ses propriétés visuelles et non visuelles. Pour les Cv, lorsque l'indice est visuel (l'image d'un animal par exemple), cet indice va donner lieu à l'activation d'un grand nombre d'épisodes ; de fait, la probabilité que la réponse donnée par le système contienne les propriétés visuelles d'une Cv particulière est très élevée, et puisque beaucoup d'épisodes seront activés, la probabilité que la réponse contienne aussi les propriétés non visuelles de cette même Cv est aussi relativement élevée. En

revanche, lorsque l'indice se trouve être le nom d'une Cv, un nombre plus restreint d'épisodes sera activé, dans ce cas la probabilité de récupérer les propriétés visuelles ne change quasiment pas puisqu'elles sont présentes dans tous les épisodes d'apprentissage des Cv, mais la probabilité de récupérer les propriétés non visuelles est fortement diminuée pour sa part. La récupération des propriétés non visuelles ne se fera (dans une majorité de cas) qu'après que les connaissances visuelles aient été récupérées et que la réponse émise par le système ait été réinjectée pour servir à son tour d'indice de récupération.

Les modèles épisodiques de la mémoire représentent une alternative intéressante aux modèles abstraits. Non seulement ils permettent d'expliquer un grand nombre de données comportementales et neuropsychologiques (Buckley et al., 2003 ; Palmeri & Flanery, 2001), mais ils manifestent de surcroît, une plausibilité physiologique et neurologique (Damasio, 1989 ; Edelman & Tononi, 2001). Un des avantages fondamentaux d'une approche épisodique de la mémoire réside dans les aspects de flexibilité et de dynamisme des modèles proposés. Le système de mémoire gagne, avec ces deux aspects, en adaptabilité ; il n'est plus un système autonome (mais esseulé), dépositaire démiurgique du sens (au prix d'un coût cognitif important), mais un système dépendant en grande partie de la perception, dont le rôle est de créer du sens en fonction des indices donnés par l'environnement.

Bibliographie

- ATZENI T. & CARBONNEL S.
2004, « Organisation and evocation of the semantic knowledge : A non-abstractive approach », *Brain and Cognition* 55, 237-239.
- ATZENI T., & CARBONNEL S.
2001, « L'évocabilité et l'organisation des connaissances dans l'optique d'une conception épisodique de la mémoire », *In Cognito* 23, 35-42.
- BARSALOU L. W. 1999, « Perceptual symbol systems », *Behavioral and Brain Sciences* 22, 577-609.

- BARSALOU L. W. 2005, « Abstraction as dynamic interpretation in perceptual symbol systems », in L. Gershkoff-Stowe & D. Rakison (coord.), *Building object categories*, Majwah : Erlbaum, 389-431.
- BOWERS J. S. 2000, « In defense of abstractionist theories of repetition priming and word identification », *Psychonomic Bulletin & Review* 7, 83-99.
- BUKACH C. M., Bub D. N., Masson M. E. & Stephen Lindsay D. 2004, « Category specificity in normal episodic learning : Applications to object recognition and category-specific agnosia », *Cognitive Psychology* 48, 1-46.
- CAPITANI E., LAIACONA M., MAHON B. & CARAMAZZA, A. 2003, « What are the facts of semantic category-specific deficits ? A critical review of the clinical evidence », *Cognitive Neuropsychology* 20, 213-261.
- CARBONNEL S., CHARNALLET A., DAVID, D. & PELLAT J. 1997, « One or several semantic system(s) ? Maybe none : Evidence from a case study of modality and category-specific "semantic" impairment », *Cortex* 33, 391-417.
- CHAO L. L., WEISBERG J., & MARTIN A. 2002, « Experience-dependent modulation of category-related cortical activity », *Cerebral Cortex* 12, 545-551.
- COLLINS A. M. & LOFTUS E. F. 1975, « A spreading-activation theory of semantic processing », *Psychological Review* 82(6), 407-428.
- DAMASIO A. R. 1989, « Time-locked multiregional retroactivation : A systems-level proposal for the neural substrates of recall and recognition », *Cognition* 33, 25-62.
- DEVLIN J. T., ANDERSEN E. S. & SEIDENBERG M. S. 1998, « Category coordinate errors in a dynamic system : Simulating the naming errors in Alzheimer's disease », *Brain and Language* 65, 81-83.
- EDELMAN G. M., & TONONI G. 2001, *Comment la matière devient conscience*, Paris : Odile Jacob.
- FARAH M. J. & MCCLELLAND J. L. 1991, « A computational model of semantic memory impairment : Modality specificity and emergent category specificity », *Journal of Experimental Psychology : General* 120, 339-357.

- FODOR J. A., & PYLYSHYN Z. W.
1988, « Connectionism and cognitive architecture : a critical analysis », *Cognition* 28, 3-71.
- GLENBERG A. M. 1997, « What memory is for », *Behavioral and Brain Sciences* 20, 1-19. Harnad, S., 1990, « The Symbol Grounding Problem », *Physica D* 42, 335-346.
- HINTZMAN, D. L. 1986, « "Schema abstraction" in a multiple-trace memory model » *Psychological Review* 93, 411-428.
- MAYO, M. 2003, « Symbol Grounding and its Implication for Artificial Intelligence », in *Twenty-Sixth Australian Computer Science Conference*, 55-60.
- McRAE K., DE SA, V. R. & SEIDENBERG M. S.
1997, « On the nature and scope of featural representations of word meaning », *Journal of Experimental Psychology : General* 126, 99-130.
- NEW B., PALLIER C., FERRAND L., & MATOS R.
2001, « Une base de données lexicales du français contemporain sur internet : LEXIQUE », *L'Année Psychologique* 101, 447-462.
- PALMERI T. J., & FLANERY M. A.
2001, « *Early prototype formation in category learning ?* » Paper presented at the Twenty-Third Annual Meeting of the Cognitive Science Society, Edinburgh.
- PECHER D., ZEELLENBERG R., & BARSALOU L. W.
2003, « Verifying different-modality properties for concepts produces switching costs », *Psychological Science* 14, 119-124.
- VOGT P. 2002, « The physical symbol grounding problem », *Cognitive Systems Research*, 429-457.
- TULVING E. 1983, *Elements of episodic memory*, New York : Oxford University Press.

Marie-Anne Paveau
EA 3119 Céditec
Université de Paris 13
marie-anne.paveau@libertysurf.fr

Mémoire et distribution. Des concepts pour l'analyse du discours

Parvenue à une maturité que sa récente dictionnarisation (Détrie *et al.* 2001, Charaudeau, Maingueneau 2002, Colleta, Nuchèze 2002) semble entériner, l'analyse du discours (AD) doit peut-être faire de nouvelles propositions pour assurer la vivacité de ses recherches et la qualité de ses résultats. Les acquis de la cognition sociale et culturelle nous semblant particulièrement aptes à ce renouvellement, nous proposons ici de retravailler le concept de mémoire discursive dans la perspective de la cognition distribuée. Nous nous appuyons sur trois corpus : discours sur l'école, discours militaire et discours de la presse littéraire (voir le détail en fin d'article).

1 Cognition socio-culturelle et analyse du discours

Il pourrait sembler paradoxal d'articuler sciences cognitives et AD, cette dernière, dans la version « sémantique discursive » qui nous intéresse, s'étant construite sur le politique, l'historique et le psychanalytique (Pêcheux, Henry, Courtine, Guilhaumou, Maldidier, Authier *et al.*), en un mot et pour aller très vite, sur tout ce que la révolution cognitive des années 1950 a contribué à remettre en cause. Mais nous sommes en 2005 et depuis la fin des années 1980 s'est développé un courant socio-culturel dans les sciences cognitives, nourri par l'ethnométhodologie, l'ergonomie, la psychologie des organisations, etc., ainsi décrit par Bischofsberger :

Quant à la lignée socioculturelle, elle fait de la cognition un phénomène discursif, situé dans des contextes historiques et sociaux. La cog-

inition quitte, pour ainsi dire, la « tête » de l'individu, pour devenir un phénomène social et distribué, émergeant dans des conditions sociales et culturelles contingentes. Ce courant repose sur la conviction que toute connaissance humaine est le produit d'un acte interprétatif conditionné par des présupposés sociaux (Bischofsberger 2002 : 167)

La cognition sociale s'est développée selon les versions successives de la cognition située (Suchman, Roschelle...), partagée (Resnick, Schegloff...) puis distribuée (Hutchins, Agre...). On sait que parallèlement la sémantique cognitive promue par Lakoff et Johnson depuis leur ouvrage sur les métaphores paru en 1979 accorde une grande importance au corps (« *mind is embodied* »). Enfin, l'étude des émotions (Damasio) et des perceptions (voir ici-même Dubois) s'ouvre de plus en plus au contexte environnemental. Autant dire qu'une révision des croyances s'impose tant chez les discursivistes que chez les cognitivistes : l'analyse du discours et la cognition sociale sont compatibles et leurs théories, savoirs et méthodes peuvent dialoguer (sur ce point voir Paveau 2004).

1.1 Réalisme doux et extériorité de l'esprit

Adopter l'angle socio-culturel en sciences cognitives implique de faire un certain nombre de choix épistémologiques, en particulier sur la nature de l'esprit. Comme le neurologue Damasio, et bon nombre de philosophes à commencer par Peirce, ainsi que de nombreux chercheurs qui travaillent sur les pratiques sociales et culturelles, nous pensons que le dualisme cartésien est « épistémologiquement désespéré » (l'expression est de Houdé), ce qui nous mène à écarter l'innéisme, l'idéalisme et un certain rationalisme, pour adopter le principe de l'externalité de l'esprit. Nous pensons qu'il existe bien des savoirs et des croyances, bref des propositions et une pensée, mais articulées avec le monde extérieur, l'environnement, les artefacts, et non pas seulement encapsulées dans des modules internes. C'est une position que Dennett (2002) qualifie de « réalisme doux », opposé au « réalisme de force industrielle » de Fodor.

Nous partons également du principe que la production du discours s'appuie sur des outils, en particulier des outils linguistiques, que Aurox appelle des « structures cognitives externes » :

L'hypothèse contraire [à la cognition neurobiologique] repose sur l'existence de structures cognitives externes à l'individu. Ces structures ont connu leur développement grâce à la technologie intellectuelle de l'écriture ; elles dépendent également d'instruments externes (livres, bibliothèques, instruments de calcul et d'observation, etc.), ainsi que de structures sociales de production et de cumulation de connaissances (encyclopédies, sociétés savantes, réseaux culturels de production et de reproduction du savoir). Le processus cognitif dépend de la structuration sociale tout comme en dépend la production des richesses (Auroux 1998 : 6).

Nous parlerons quant à nous de « technologie discursive » et proposerons trois exemples d'« outil discursif » contribuant à la production des discours, la métaphore politico-historique, le lexicographisme et la typologie.

1.2 La distribution : une approche renouvelée du contexte

La notion de distribution permet selon nous de renouveler la question du contexte, singulièrement affaiblie en linguistique du discours, en particulier par sa sur-utilisation en pragmatique. Les sciences du langage et surtout l'AD entretiennent des rapports très anciens avec la notion de contexte, que ce soit sous la forme des conditions de production et des positions idéologiques dans la première AD autour de Pêcheux, ou sous celle, plus ancienne, de circulation sociale des discours décrite par Bakhtine dans les années 1950, où même du principe de contextualisation affirmé par Sapir, et surtout Firth et Malinovski dès les années 1920, qui mettent en place la notion de « champ d'interprétation ». « Les mots isolés sont des fictions linguistiques », selon la célèbre formule de Malinovski dans *Les argonautes du Pacifique* en 1923. Le contexte est progressivement devenu en linguistique tout ce qui ne relève pas du code, comme le signale Prandi qui en fait une sévère critique :

As a concoction made up for the most surprising ingredients, the notion of context is an undifferentiated mix of contingent data and essential structures, structures holding on a priori and empirical information about beings, ephemeral and permanent (Prandi 2004 : 52).

Nous le suivons dans son intention de resserrer la notion pour la rendre plus opératoire et, s'il choisit pour sa part de la rédéfinir comme

l'ensemble des « long-lasting extra-grammatical data and structures which take part in the ideation of complex meanings » (2004 : 39), nous faisons de notre côté appel à la notion de distribution. Elle est plus dynamique que la notion de partage ou de situation dans les deux précédentes versions de la cognition sociale, et c'est pour cette raison que nous la privilégions. Élaborée à partir de l'étude *princeps* du fonctionnement humain dans un cockpit d'avion¹, la cognition distribuée est en effet attentive à la construction et la transmission des informations, non plus seulement *via* les savoirs et compétences détenues « dans la tête » des individus ou dans leur environnement socio-culturel (« dans le monde »), mais inscrites dans les outils cognitifs, c'est-à-dire des artefacts comme le bloc-notes par exemple. Nous la définissons, dans notre perspective (qui élargit les agents de distribution à des éléments non artefactuels comme les sentiments ou les valeurs), comme un processus de transmission synchronique et diachronique de cadres prédiscursifs collectifs, ces connaissances encyclopédiques, croyances, émotions, perceptions, distribués de manière collaborative entre les agents humains et non humains grâce à des organisateurs psychiques internes mais également externes (outils discursifs comme la liste, le dictionnaire, le tableau, le memento, le guide de conversation ou plus largement sémiotiques comme les couleurs, les insignes, les vêtements, etc.).

Pour la question qui nous occupe ici, nous envisagerons la transmission diachronique et parlerons de mémoire cognitivo-discursive.

2 Une mémoire cognitivo-discursive

Envisager une mémoire cognitivo-discursive, c'est dépasser une conception statique (mémoire-stock destinée à être récupérée, ou mémoire simplement partagée qui constituerait une sorte de terrain commun dans lequel puiseraient les interlocuteurs), pour adopter une conception dynamique qui fait de la mémoire un véritable opérateur prédiscursif et discursif.

1. E. Hutchins, étudiant le pilotage d'avions de ligne et la navigation maritime, montre que le traitement (c'est-à-dire la mémorisation, le rappel, puis l'utilisation) de la vitesse de l'avion est distribué entre le pilote et son copilote d'une part, et les outils qui se trouvent dans leur environnement immédiat, le cockpit, d'autre part.

Le dynamisme de la mémoire est souligné dès l'Antiquité puisque Saint Augustin considère que la mémoire est le lieu des catégories de la connaissance, et, au delà, que penser, c'est tout simplement mettre en œuvre la mémoire : « Or, cette mémoire n'est autre chose que l'esprit : et je suis moi-même cet esprit », déclare-t-il dans le livre 10 des *Confessions*.

C'est dans cette perspective dynamique et constructiviste (comme pour le réalisme, nous adoptons une version « douce » du constructivisme), que nous proposons la notion de mémoire cognitivo-discursive. Rappelons tout d'abord sa dimension essentiellement collective et ses origines chez Courtine et Moirand avant de décrire ses traits fondamentaux.

2.1 Le postulat de la mémoire collective

La mémoire en discours est étroitement liée aux conditions socio-historiques et cognitives de production des discours, aux données extradiscursives et surtout prédiscursives qui participent à l'élaboration et à la circulation des productions verbales de sujets socialement et culturellement situés. Il s'agit d'une mémoire collective, qui s'organise selon des « cadres sociaux » (Halbwachs 1925) au sein desquels circule et se constitue tout à la fois l'identité individuelle des locuteurs. Cette mémoire n'est pas innée ni déposée comme un trésor dans l'esprit individuel mais dépend de l'expérience et du contexte ; cela veut dire que le discours ne relève pas uniquement de la compétence individuelle et intentionnelle des sujets parlants.

Halbwachs élabore la notion de mémoire collective dans le cadre plus large de la psychologie collective, à une époque où il s'agit de s'opposer aux conceptions individualistes de la psychologie proposées par Blondel. Contre l'idée que le souvenir est individuel, Halbwachs montre que l'illusion de se souvenir par soi-même est due au caractère devenu insensible de l'influence du milieu social. Contre la thèse de la spontanéité naturelle, il défend celle de la rencontre, dans l'individu, de courants qui ont une réalité objective en dehors de lui.

L'intérêt de ce concept pour l'AD est selon nous sa dimension constructiviste. En effet, pour Halbwachs, la mémoire collective reconstruit le passé en vue d'organiser le présent, et ne se contente pas d'une simple restitution à l'identique. Ce constructivisme est très

visible dans son ouvrage de 1941 sur la topographie des Évangiles en terre sainte :

Si, comme nous le croyons, la mémoire collective est essentiellement une reconstruction du passé, si elle adapte l'image des faits anciens aux croyances et aux besoins spirituels du présent, la connaissance de ce qui était à l'origine est secondaire, sinon tout à fait inutile, puisque la réalité du passé n'est plus là, comme un modèle immuable auquel il faudrait se conformer (Halbwachs 1941-1971 : 7).

Que l'origine soit déclarée « secondaire », voilà qui intéresse les analystes du discours qui fondent leur pratique sur l'idée que les discours sont autant des images de la réalité que des constructions de cette même réalité, des « manières de faire des mondes » selon l'expression de Goodman.

2.2 De la mémoire discursive à la mémoire interdiscursive

C'est à Courtine (1981), curieusement absent de l'article « Mémoire discursive » du *Dictionnaire d'analyse du discours* (2002), que nous devons le concept de mémoire discursive, élaboré à partir du travail de Nora sur les lieux de mémoire. Dans un article ultérieur il en donne une définition latérale mais centrale pour notre propos :

Comment les sociétés se souviennent-elles ? Si on accepte l'idée [...] que le langage est le tissu de la mémoire, c'est-à-dire *sa modalité d'existence historique essentielle*, qui ne voit qu'une telle question s'adresse directement aux sciences du langage ? Qu'elle réclame l'analyse des modes d'existence matériels, langagiers de la mémoire collective dans l'ordre des discours ? (Courtine 1994 : 10)

La mémoire discursive, concept qui propose à la fois un développement, un approfondissement et presque une alternative à celui de formation discursive, vise à ancrer l'analyse du discours dans l'histoire, en intégrant les temps (courts, moyens ou longs) de la mémoire dans l'étude de la matérialité langagière. La notion de « domaine de mémoire », issue des travaux de Foucault, permet de procéder à une archéologie des discours et de remonter à des « formulations-origines » (l'origine étant, comme chez Halbwachs, secondaire, et pour les mêmes raisons).

C'est à partir de cette réflexion que Moirand, travaillant sur des corpus médiatiques pour lesquels la notion d'événement est primordiale, propose de distinguer la mémoire des mots de la mémoire des choses (retrouvant en cela l'ancienne distinction rhétorique entre *memoria verborum* et *memoria rerum*), réservant le concept de mémoire interdiscursive à la première :

[...] lorsqu'il y a réellement allusion aux dires de l'autre, on serait dans l'ordre de la mémoire interdiscursive, que ces dires soient réellement dits ou imaginés ou que les mots soient repris et transformés, comme dans *vandalisme libéral* ou *le dégraisseur de mammoth* ou les *organismes médiatiquement modifiés*. Mais lorsque le mot évoque des faits, tels par exemple *Tchernobyl*, il s'agirait plutôt pour moi de connaissances, de représentations liées à des savoirs et à des événements de l'histoire, tels *Pandore* et *Vandale*, ou même associées à des perceptions visualisées tel le *moustachu...* (Moirand 2004a : 89)

La distinction entre mémoire des mots et mémoire des faits est elle-même subdivisée en mémoire des mots et mémoire des dires, distinction qui contribue à installer la notion de mémoire interdiscursive. En effet, si « les mots "empilent" au fil du temps des sens différents, ce qui leur donne une épaisseur dialogique qui échappe partiellement à leurs énonciateurs » (Moirand 2004b : en ligne), ils ne sont cependant pas autonomes, même si les sujets en font souvent des usages insus. Quand la mémoire des mots est celle de l'usage qu'en ont fait les autres locuteurs, alors le dialogisme entre en scène et il s'agit alors d'une mémoire des dires de l'autre, mémoire interdiscursive marquée par la mobilité des items¹.

2.3 Mémoire, discours et cognition

On admet donc que la mémoire en discours ne sert pas seulement à... la mémorisation, mais possède une fonction (re)constructive (que l'on peut aussi nommer, sous l'angle sémantico-conceptuel, catégorisation). Nous insisterons ici sur trois dimensions de la mémoire telle que nous l'envisageons, et qui justifient selon nous d'articuler le discursif et le cognitif.

1. Moirand emploie souvent la métaphore du voyage pour décrire la circulation mémorielle des mots et des dires : les mots *voyagent*, les mots *charrient* ou *transportent* des sens, les mots *traversent* des communautés discursives.

Nous partions d'un exemple tiré des discours sur l'école : le génocide Khmer, qui relève de la métaphore politico-historique, est un comparant des réformes du système scolaire français régulièrement mentionné depuis l'une de ses premières occurrences dans le célèbre *De l'école* de Milner (qui constitue à bien des égards un prototype de ce type de littérature). Il s'agit d'énoncés comportant la forme nominale *Khmer rouge* : « Des *Khmers rouges* rue de Grenelle » (La Martinière 1984 : 11), « Les apprentis *Khmers rouges* poursuivent leur œuvre de déséducation générale » (Maschino 1992 : 20) ou « Quiconque a-t-il jamais eu l'idée saugrenument criminelle de confier le développement de la culture à des *Khmers rouges* ? » (Desoli 1997 : 144).

2.3.1 Cognition et recognition

Si la mémoire en discours n'est pas simple restitution, on peut alors parler de recognition : la référence aux Khmers rouges ne se contente évidemment pas de charrier une mémoire historique, mais constitue un outil cognitif-discursif qui (re)catégorise les entreprises réformistes en œuvres de mort. La métaphore ne fonctionne alors plus seulement sur le mode « simple » de l'analogie, mais organise le monde en discours, lui confèrent un sens, en l'occurrence ici celui de l'antiréformisme. On peut alors parler avec Ricœur de *reconnaissance*, le mot désignant chez lui la face cognitive de la mémoire, qui relève de la « dénomination psychique » :

[...] la reconnaissance, qui couronne la recherche réussie, [...] désigne la face cognitive du rappel, tandis que l'effort et le travail s'inscrivent dans le champ pratique. [...] Ce dédoublement entre dimension cognitive et dimension pragmatique accentue la spécificité de la mémoire parmi les phénomènes relevant de la dénomination psychique. (Ricœur 2000 : 67-68)

Nous prenons le terme de *re-connaissance* à la lettre, reprenant à notre compte l'idée de Halbwachs selon laquelle l'origine importe moins que sa reconfiguration. La re-connaissance est un processus cognitif dynamique, dans la mesure où se créent alors des versions mais surtout des organisations du monde ; c'est la raison pour laquelle la mémoire cognitivo-discursive accomplit selon nous quelque chose de l'ordre de la recognition.

2.3.2 Liens mémoriels

La construction de la mémoire collective, et, partant, de la mémoire cognitivo-discursive, est fondamentalement inscrite dans le déroulement de l'histoire, dans ce que Schutz appelle dans *Phenomenology of the social world* « le triple règne des prédécesseurs, des contemporains et des successeurs ». Le lien mémoriel est selon nous un paramètre fondamental dans la production des discours, la distribution des savoirs et croyances se faisant également sur l'axe diachronique : les ancêtres sont alors des agents humains de distribution, tout comme l'ensemble des « lieux de mémoire » discursifs ou artefactuels qui maintiennent la transmission. Dans notre exemple, le nom propre *Khmer rouge* est un de ces lieux de mémoire, qui est aussi « agent de distribution¹ » : les valeurs associées au nom, les évocations iconiques (télévisuelles, photographiques ou cinématographiques) qu'il ne manque pas de susciter, les traits prototypiques dont il est doté (le génocide Khmer et la révolution culturelle chinoise sont devenus des prototypes de la destruction de la culture en contexte argumentatif ou polémique), sont autant d'éléments qui passent par les canaux de la mémoire cognitivo-discursive.

2.3.3 Mémoire, discours, affects

Est également convoquée, et ce sera notre troisième trait, la dimension affective et émotionnelle. La mémoire retient aussi des états mentaux et affectifs (dans notre exemple : le scandale et la souffrance devant la destruction de la culture), qui sont re-configurés dans le processus de reconnaissance. Damasio explique clairement les enjeux de cette reconstruction mémorielle :

[...] nous stockons en mémoire non seulement des aspects de la structure physique d'un objet — ce qui permet potentiellement de reconstruire sa forme, ou sa couleur, ou sa sonorité, ou son mouvement typique, ou son odeur, ou tout ce que vous voulez —, mais également des aspects de l'engagement moteur de notre organisme dans le processus d'appréhension de ces aspects pertinents : nos réactions émotionnelles à un objet, notre état physique et mental élargi au moment d'appréhender l'objet. (Damasio 2002 : 238)

1. Sur ce point voir Paveau 2006.

Cette dimension, encore inexplorée par les analystes du discours (et finalement peu abordée par les études argumentatives qui se sont pourtant penchées sur la question, mais sous l'angle de l'expression et non de la cognition), est à notre sens un enjeu fort de l'analyse du discours actuellement, qui revêt une importance analogue à celle qu'a eue, dans le cadre de la sémantique discursive, la dimension idéologique pour la compréhension des discours et de leurs circulations sociales.

Recognition, liens de mémoire, émotions : voici rapidement brossé le portrait de notre mémoire cognitivo-discursive. L'on conviendra aisément que cette forme de « reconstruction », loin d'être une stérile et mécanique application d'éléments langagiers préformés, ou une recollection de souvenirs embaumés, est un véritable mode de configuration du monde en discours.

3 Deux exemples d'« agents de distribution »

Nous venons de mentionner la métaphore politico-historique comme agent de distribution de la mémoire cognitivo-discursive. Nous nous proposons pour finir de décrire rapidement deux autres agents, l'outil lexicographique et l'outil typologique.

3.1 L'outil lexicographique

Nous trouvons dans nos corpus ce que nous appelons *lexicographie*, c'est-à-dire une définition lexicographique spontanée et subjective, construite en discours sans référence explicite à un outil lexicographique ou à un appareillage théorique, mais prétendant en tenir lieu, et relevant d'une lexicographie populaire. Il s'agit souvent, dans les discours sur l'école, d'une restauration du sens prétendument dévoyé des mots. Le discours des locuteurs se construit à partir de cadres de savoir lexicographique et dictionnaire, et du cadre mi-générique mi-cognitif de la définition. L'enjeu est l'adéquation retrouvée des mots à la vérité du monde et la définition subjective produit de ce fait un effet d'objectivité. Cela veut dire que ce type de définition, présentant la relation entre le mot et la chose définie comme adéquate, suggère que cette adéquation est antérieure au discours : elle gît dans un prédiscours qui est un outil linguistique « virtuel » (un dictionnaire interne

inspiré des artefacts dictionnaires) et ne demande qu'à être formulée en discours, ce que fait très bien la définition subjective. Quelques exemples :

1. *J'appelle* pratiques scolaires l'ensemble désarticulé des enseignements dispensés aux élèves, enseignement volontairement mis en place par les technocrates de la « pédagogie managériale » pour interdire aux jeunes générations de penser, enseignements si segmentés, si peu liés aux conditions réelles des pratiques esthétiques, des révolutions technologiques ou des découvertes scientifiques, qu'ils rendent absolument incompréhensibles et inintelligibles toute accession au sens de l'expérience, au sens de l'histoire, au sens de la connaissance rationnelle comme au sens de la langue. (*ÉCO Molinier 26*)
2. *Commander*, c'est assumer la responsabilité d'une mission et des hommes qui la mèneront à bien (*MIL 147 V*)
3. *Défendre la France* ce n'est pas s'occuper que de l'extérieur, c'est aussi, surtout en ce moment, s'intéresser à l'intérieur. (*MIL 153 XII*)

On remarque sans peine que les formes se répartissent selon les corpus : *j'appelle* pour les auteurs des essais sur l'école (souvent des philosophes) et les différentes constructions avec le verbe *être* pour les militaires. L'outil lexicographique, virtuel ou non, est ici un agent de distribution de la mémoire cognitivo-discursive (ici mémoire de la langue), avec lequel le locuteur « collabore » pour produire du discours.

Il est intéressant de constater l'existence de formes spécifiques pour les journalistes des suppléments littéraires. Les définitions sont en effet construites par le biais de formes imposant un pré-accord à l'interlocuteur, comme *en tant que X* ou *en X* ou faisant se succéder plusieurs *X* en apposition (avec parfois une succession de reformulations). Dans ce dernier cas, c'est l'emploi de désignations ou pré-désignations légitimes qui semble amener la désignation suprême, c'est-à-dire *écrivain* :

4. Claudel est *écrivain* et *c'est en écrivain* qu'il rend à ce monde (détenus, gardiens, familles) ce qui lui est dû : avec des mots (*LIT L 14.03 IV Claudel*).
5. [sur un livre écrit à la suite d'une évacuation des comptoirs d'Air France à Orly] Le consommateur-citoyen, *étant écrivain*, décide que le « retour-client » prendra la forme d'un livre. Mathieu Lindon est journaliste à *Libération* (*LIT L 06.03 IV Lindon*).

6. *Traducteur reconnu [...] romancier plus confidentiel, Furlan s'essaie là à la nouvelle [...]. Fasciné par le mot, juste ou substitué [...] l'écrivain joue des regards, inverse les perspectives [...] (M 19.04 II Furlan).*

7. Sept romans publiés chez Gallimard entre 1954 et 1966 n'ont assuré aucune reconnaissance à Jean Forton [...] mais, en revanche, lui valent *l'affection de lecteurs* inconditionnels. Il est vrai que *ce libraire bordelais* ne fit jamais aucun effort pour se faire accepter par le milieu littéraire parisien [...]. Ce volume confirme que Jean Forton était un *nouvelliste hors pair*. [...] mais l'apparent cynisme était un masque de la pudeur chez cet *écrivain (LIT M 19.04 II Forton).*

L'outil lexicographique virtuel est ici fortement axiologisé : c'est la « bonne » définition de l'écrivain (le vrai, le canonique, le légitime...) qui sert d'agent de distribution pour en construire, en discours, une figure exemplaire.

3.2 L'outil typologique

Terminons par la typologie, organisateur textuel-cognitif souvent repéré dans nos corpus, qui manifeste l'appel à une technologie discursive. Quelques exemples :

8. L'analphabète, le petit « paumé » de la ceinture Est, l'Antillais sans racine, le pilote déjà père sans le vouloir à 19 ans, le radio à terre qui vit en concubinage à Barbès, tous viennent un jour vous livrer leurs vrais et réels problèmes, faisant confiance au lieutenant (*MIL 130 X*).

9. J'ai évoqué la misère de ces classes où il y a de tout : *des analphabètes, des caractériels, des enfants d'immigrés non assimilés*. Il faut, évidemment, les aider, les sauver. Mais le fera-t-on en imposant à tous de se mettre à leur niveau ? Répandre le mal n'est pas le soigner (*ÉCO Romilly 183*).

10. Tout ça fait très *feuilleton télé US des années 80 genre Shogun*. Peut-être *Spielberg* achètera-t-il les droits ? Je ne raconterai pas la fin, ce serait trop méchant (*F 28.02 4 Fermine*).

11. Il [l'auteur] veut nous persuader qu'il se moque de lui-même alors qu'en vérité il est extrêmement sérieux, c'est la raison pour laquelle il faut se moquer de lui. L'histoire : *script — refusé par les studios ? — d'une série B américaine*. [...] C'est une tragédie grecque d'Hollywood (*F 07.03 4 Laurent*).

Les typologies 8 à 11 sont à la fois des organisateurs qui permettent de configurer un monde où les choses sont pensées classées et des organisations axiologiques légitimantes ou délégitimantes¹. Sur le plan cognitif, la typologie constitue une traduction cognitive-textuelle de la liste (c'est, en quelque sorte, la version élaborée de la tablette sumérienne ou du papier de travail), et appartient donc aux outils cognitifs des locuteurs. Cette dimension nous semble importante, car elle confirme que les activités cognitives liées à la production du sens sont distribuées : les typologies citées sont fabriquées à l'aide de connaissances extérieures aux sujets, connaissances inscrites dans la mémoire très longue de l'humanité (premières formes d'écriture) et dans les pratiques écrites quotidiennes des sociétés concernées.

Bibliographie

- AUROUX S. 1998, *La raison, le langage et les normes*, Paris : PUF.
- BISCHOFBERGER M. 2002, « Quel constructivisme pour la linguistique cognitive ? », in Bouquet, Rastier (dir.), *Introduction aux sciences de la culture*, Paris : PUF, 157-176.
- COURTINE J.-J. 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours », *Langages* 62, « Analyse du discours politique », Paris : Larousse, 9-128.
- COURTINE J.-J. 1994, « Le tissu de la mémoire : quelques perspectives de travail historique dans les sciences du langage », *Langages* 114, « Mémoire, histoire, langage », Paris : Larousse, 5-12.
- DAMASIO A. R. 2002 [1999], *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, trad. C. Larssonneur, C. Tiercelin, Paris : Odile Jacob.
- DENNETT D. C. 2002 [1991], « De l'existence des patterns », trad. D. Boucher, in Fissette, Poirier (éds.), 2002, *Philosophie de l'esprit. Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*, Paris : Vrin, 153-193.

1. Les journalistes des suppléments littéraires puisent dans un paradigme implicitement, communautairement et, par hypothèse des auteurs, intersubjectivement méprisé, le cinéma commercial ou de genre opposé au cinéma « d'auteur ».

- DÉTRIE C., SIBLOT P. et VÉRINE B.
2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris : Champion.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. (dir.)
2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil.
- HALBWACHS M. 1971 [1941], *La topographie légendaire des Évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris : PUF.
- HALBWACHS M. 1994 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel.
- MOIRAND 2004a, « L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre contextualisation et catégorisation », *Tranel* 40, « Approche critique des discours : constitution des corpus et construction des observables », Université de Neuchâtel, 71-92.
- MOIRAND S. 2004b, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in *Actes du colloque « Sciences, médias et sociétés »*, ENS-LSH de Lyon, 15-17.06.2004, <http://ciences-medias.ens-lsh.fr>, consulté le 19.07.2005.
- PAVEAU M.-A. 2004, *Les cadres du discours*, mémoire pour l'habilitation, U. Paris 3.
- PAVEAU M.-A. 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- PAVEAU M.-A., ROSIER L.
2005a, « Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique », colloque *L'analyse du discours en France et en Allemagne*, Créteil : Céditec U. Paris 12, 1-3 juillet, publication en ligne sur www.johannes-angermueller.de
- PAVEAU M.-A., ROSIER L.
2005b, « Grammaire de la liste », communication au colloque *Représentations du sens linguistique* 3, Bruxelles, ULB, 3-5 novembre, pré-actes.
- PRANDI M. 2004, *The Buiding Blocks of Meaning. Ideas for a Philosophical Grammar*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.

Description des corpus

- CORPUS ÉCOLE (une quarantaine d'essais grand public sur l'école entre 1984 et 2004) : ÉCO + auteur + page. Exemple : ÉCO Desoli 143. Extraits cités ici :
- DESOLI J. 1997, *Boulet rouge pour tableau noir. Ce qui ne peut plus durer avec le système éducatif*, Paris : Syros.
- LA MARTINIÈRE D. (DE) 1984, *Lettre ouverte à tous les parents qui refusent le massacre de l'enseignement*, Paris : Albin Michel.
- MASCHINO M.-T. 1992, *L'École, usine à chômeurs*, Paris : Robert Laffont.
- MOLINIER G. 1999, *La gestion des stocks lycéens. Idéologies, pratiques scolaires et interdit de penser*, Paris : L'Harmattan.
- ROMILLY J. (DE) 1984, *L'enseignement en détresse* dans *Écrits sur l'enseignement*, Paris : Éditions de Fallois.
- CORPUS PRESSE LITTÉRAIRE (suppléments littéraires entre mars et mai 2002) : LIT + Titre (L = Libération, M = Le Monde, F = Le Figaro) + date + auteur commenté. Exemple : L 01.03 II Thoreau
- CORPUS PRESSE MILITAIRE (rubrique « Libres réflexions sur la défense » du mensuel *Armées d'aujourd'hui* entre 1986 et 2000) : MIL + N° + page. Exemple : MIL 141 II

N. B. : Sauf mention contraire, toutes les mises en italique dans les exemples sont de notre fait.

Caroline Marroncle
Doctorante en Sciences du Langage
ICAR Praxiling, U.M.R. 5191 C.N.R.S.
Université Paul-Valéry — Montpellier 3
caroline.marroncle@wanadoo.fr

Du retour à la projection : une étude des autorépétitions à l'oral

« Il n'y a pas de premier terme qui soit répété ; et même notre amour d'enfant pour la mère répète d'autres amours d'adultes à l'égard d'autres femmes, un peu comme le héros de la Recherche rejoue avec sa mère la passion de Swann pour Odette. »

(Deleuze, 1968 : 28)

La répétition se trouve intrinsèquement liée au langage ; l'ontogénèse se fait par la *mimêsis*, l'enfant y reprend les mots de l'adulte. Toujours les mots sont habités par d'autres voix ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de premier terme à la répétition, il n'y a pas de moment où le sujet trouverait ses mots inhabités :

[...] Un énoncé est rempli des échos et des rappels d'autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal. Un énoncé doit être considéré, avant tout, comme une réponse à des énoncés antérieurs à l'intérieur d'une sphère donnée [...] : il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, il compte avec eux. (Bakhtine, 1953 : 298)

Parlant, *on répète les mots des autres*. La répétition est déjà là. L'autorépétition, analysée ici, c'est la répétition par le même locuteur, d'un fragment d'énoncé ou d'un énoncé en son entier. Convenons à présent d'écrire « répétition » pour « autorépétition ». Il ne s'agit plus de la

répétition des autres mais de la répétition de ses propres mots, sur un espace de discours réduit : le tour de parole. Le corpus est constitué d'interactions verbales filmées sur le campus de Montpellier III pendant quelques mois.

Il s'agira de voir comment la répétition manifeste les rapports du sujet avec ce qu'il vient de dire, rapports parfois conflictuels. Rapports avec l'indicible, le mal-dit, avec le désir ou le rejet de sa propre parole.

La répétition est inscrite dans le *temps du discours, non réitérable*. La différence devient fondamentale pour comprendre les enjeux posés par la répétition. L'objet rappelé/répété *est différent* de l'objet lu/vu/entendu/dit. Parce que précisément, il est répété. Ce sera le premier point de l'article.

Mais répéter, c'est aussi *différer* le mot à venir. La répétition n'est pas entièrement tournée vers l'arrière ; elle tend vers *ce qui reste à dire*. Dans la grammaire de l'oral, la répétition tient une place privilégiée. En français du moins ; d'autres systèmes linguistiques font un usage sensiblement différent de la répétition.

1 Répéter, c'est produire de la différence

1.1 Les histoires du praxème

En remplacement du signe saussurien, la praxématique pose le *praxème*. Le praxème (qui recouvre les catégories du nom, du verbe, de l'adverbe et de l'adjectif) est relié à des histoires :

- i. *histoire de la langue* : le sujet est inscrit dans un espace-temps singulier, non-reproductible ;
- ii. *histoire du sujet* : chaque sujet possède un rapport singulier avec les praxèmes. Il les a appris, lus, vus, entendus quelque part ;
- iii. *histoire du discours, ici de l'interaction verbale* : dans le cours d'une interaction on peut par exemple négocier un praxème, en sélectionner un programme de sens, en rejeter un autre.

Répéter participe de la construction de l'histoire du praxème dans l'interaction verbale. Communément on dit que répéter, c'est reprendre un même élément. Cette position met en avant l'identité entre les termes, au mépris de la différence. Or la répétition est nécessairement différente parce qu'elle est prise dans le temps du discours, non

reproductible. La question n'est pas de savoir si les deux termes sont identiques, de manière abstraite, mais de comprendre à quoi a servi la répétition. Répéter, ce n'est pas dire la même chose. Ce n'est pas seulement remettre en mémoire, désigner un segment problématique, c'est recréer un espace, une *dis-semblance* entre les mots. Quand on se répète, on dit sa difficulté, son amusement... Disant cela, *on produit du sens*. XY' ne dit ainsi *jamais* strictement la même chose que XY, quand bien même les deux termes¹ ont une forme strictement identique :

[...] toute proposition, fût-elle complexe, dans le flux illimité de la parole peut être réitérée en un nombre illimité de fois, sous une forme parfaitement identique, mais, en qualité d'énoncé (ou fragment d'énoncé), nulle proposition, quand bien même elle serait constituée d'un seul mot, ne peut jamais être réitérée, répétée, dupliquée : on aura toujours un nouvel énoncé (fût-ce sous forme de citation). (Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, 1979 : 316-317)

Disant une première fois « fermez la fenêtre », et le répétant sur le même ton, avec la même intonation, *on dit encore autre chose, on dit que l'on se répète*. Il ne peut y avoir d'*identité* entre les termes.

La répétition se définit bien comme la reprise d'une structure syntaxique (élément de même nature et/ou de même fonction) et/ou la reprise lexicale d'un item — c'est ce qui permet de l'identifier en tant que telle. Cependant la variation, lexicale ou syntaxique, y est largement intégrée par la notion de différence, inhérente à la répétition. C'est-à-dire que si l'on se trouve face à un énoncé dans lequel XY et XY' possèdent la même structure syntaxique (nature + fonction²), mais qu'il existe une variation lexicale entre XY et XY', alors l'énoncé est une autorépétition (exemples (2), (4), (6), (7)). S'il y a répétition lexicale et variation syntaxique, il y a également autorépétition (exemples (3) et (5)). Les exemples qui suivent permettent de dessiner un champ d'études³ :

1. Où XY est le premier terme de la répétition, XY' le second.

2. Les termes coordonnés par « et » et « ou » ainsi que les éléments juxtaposés sont compris dans cette définition, sous certaines conditions qu'il conviendra de mieux circonscrire, ailleurs.

3. Les caractères gras soulignent les points vers lesquels le lecteur doit porter son attention.

(l.1)

- (1) A.373 ç- ça m'a fait penser à un moment : ↑ au projet sur **le** : ↓ / **le voyeurisme** ↑ / pour le:: / la méthodo ↓ // tu sais ↑ / le fait d'être euh: // vus sans: être: / tu vois ↑ / (3) > tu vois c'que j'veux dire ou pas ↓ > (3)
- (2) A.243 ben oui pasqu'i **on** est...
- (3) A.97 < en tant que c'est **un moment comme un autre** ↑ et qu'i faut l'apprécier **comme n'importe quel aut'moment** ↑ / sur:: < ouais / je sais pas comment t'expliquer ↑ / c'est: ↓ (4 sec.) c'est comme quand t'es désespéré ↑ /// j'suis quelqu'un d'relativement optimiste // mais ça m'arrive d'êt' désespérée ↓ // **et ces moments-là** / j'les aime bien↑
- (4) A.371 (3) **c'est ouais** (3) **c'est super bizarre** en fait /pasque :
- (5) A.185 c'est vrai ↑ // (3) **trop drôle** // non **c'est pas drôle** mais ↓ (3)
- (6) B.296 pasque:: // tes parents sont:: **mariés** ↑ / **divorcés** ↑ euh:
- (7) A.301 (2) quat' par- (2) (*rire A*) (B : et ouais) **l'horreur/le cauchemar** de n'importe quelle personne

La prise en compte de la différence a une profonde incidence sur la constitution du corpus. Venons-en au premier exemple :

(8) (l.1)

- A.221 oui mais t'entends pas la musique des gens qui jouent dans la rue
- B.222 *si y a les manouches* ↑ // *non / c'est pas les manouches* ↓ / *c'est les gitans* ↓

Il y a répétition d'une structure phrastique avec variation sur les présentatifs (« y a » + Groupe Nominal, « c'est » + modalité négative + GN, « c'est » + GN) doublée d'une répétition syntaxique et lexicale avec variation (« les manouches », « les manouches », « les gitans »).

En (8), B « se rattrape » brusquement, en regardant la caméra : le locuteur se corrige (modalisation négative de XY en XY'), s'adressant visiblement à son interlocutrice et aux éventuels spectateurs de la vidéo. « Manouches » est explicitement rejeté dans le deuxième terme de la répétition (« c'est pas les manouches »), puis le locuteur assume l'énonciation de « gitans ».

Or le trait péjoratif n'est pas présent *dans* « manouches » (en langue) mais *dans l'histoire qui arrive* à « manouches ». La répétition fait affleurer à la surface du discours des programmes de sens¹. La variation lexicale, la différence, l'écart, produisent du sens :

- « manouches » est doté *rétrospectivement* d'un nouveau programme de sens pour l'interlocuteur. La correction est venue *exhiber* ce que B aurait voulu taire : un certain programme, négatif, réalisé dans le praxème « manouches »,
- « gitans » est au final *chargé* du rejet de « manouches ».

La répétition a donné lieu à une histoire de mots. À l'oral, on énonce rarement les programmes de sens que l'on attribue aux praxèmes. La répétition et les conflits qu'elle manifeste révèlent ces programmes souvent tus.

Dans sa structure même — modalisation négative du premier terme de la répétition, variation du présentatif avec remplacement par « gitans » — la répétition, syntaxique et lexicale, marque ici la volonté de substituer un mot à un autre. XY' viendrait en remplacement de XY. Cette volonté de substitution demeure vouée à l'échec, pour deux raisons :

- ce qui est dit est dit, et la répétition a déjà produit du sens : le retour en arrière est *impossible*,
- la quête du mot dit « juste » est *insensée*.

1.2 La nomination, une activité problématique

« Sous l'apparence de nommer l'objet, le nom énonce la représentation d'un rapport à cet objet : il est praxème en cela. »

(Siblot, 1995 : 107)

Nommer peut être problématique. On parle habituellement comme si ce n'était pas le cas mais les ratés montrent bien que le passage du référent (on dira plutôt du réel) au signe (au praxème) ne va pas de soi.

1. Un « programme de sens », c'est un peu l'équivalent du sème, mais considéré d'un point de vue dynamique (Siblot *in* Détrie, Siblot, Vérine, 2001). C'est-à-dire qu'un programme de sens est destiné à se modifier selon les connaissances et les représentations du sujet.

Parce que les langues *découpent, structurent* d'abord notre perception du réel. C'est l'hypothèse de Sapir-Whorf (cf. Siblot in Détrie, Siblot, Vérine, 2001 : 174), selon laquelle s'il y a quatre-vingt noms pour dire « neige » en esquimau, et un seul en français, Esquimaux et Français ne *verront* pas la même neige. Cette découpe du réel est liée à nos *actions* sur le monde, à la *praxis* — la neige est sous nos latitudes un espace ludique alors qu'elle est le lieu où s'organise la vie pour les Esquimaux.

Le réel est donc construit par les langues. Et c'est ensuite là qu'il faut *nommer*, choisir entre un mot et un autre ; c'est le passage de la langue à la parole, singulière. À l'écrit on biffe, on efface. Mais à l'oral les ratés sont nombreux et ils ont des effets immédiats. On dit souvent « les paroles s'envolent et les écrits restent ». C'est loin d'être le cas : à l'oral, ce qui est dit est dit, on ne peut que *redire, autrement*.

Reprenons l'exemple (8). Avant la réalisation de « gitans », la correction aurait pu avoir un motif tout autre ; par exemple, * « c'est pas les manouches c'est la fanfare ». La correction aurait alors porté sur le *réel*. Or « manouches » et « gitans » désignent un réel semblable : « membre d'un des trois groupes tziganes » (*Petit Larousse illustré*, 1985). Reste une différence : « manouches » *est* un mot tzigane. Pourquoi, si le réel visé est sensiblement le même¹, le locuteur se corrige-t-il ?

Parce que la répétition ne porte pas sur le réel désigné par « manouches », mais sur le nom de « manouches ». La répétition montre que l'énonciation de « manouches » pose problème au locuteur. C'est que, parlant, non seulement il est pris dans la découpe imposée par la langue, mais B est pris aussi dans ses propres représentations du monde, des mots. B rejette « manouches » comme un praxème xénophobe. Il se retourne sur ses mots, sur l'énonciation de « manouches » : c'est un retour dit *méta-énonciatif* (sur une énonciation antérieure). La répétition a manifesté l'écart entre ce que B a pu/cru dire et ce qu'il aurait voulu dire. Il y a certainement censure, au-delà de la correction. Nommer a posé problème. Les énoncés oraux sont marqués par la présence déguisée de ces mots « mal dits », ou encore « non dits ».

1. La répétition n'implique pas non plus « l'identité » des réels visés par XY et XY', voir (2) et (6).

Là, dans les répétitions, viennent se lire les rapports du sujet à l'égard de sa propre parole, à l'égard de ce qu'il imagine que l'autre entend. Le praxème n'est pas le signe (saussurien) parce qu'il pose la question du sens, ne l'admet pas comme donné, immanent, dans une relation verticale, directe, entre le mot et la chose. *Le mot ne dit pas la chose*, le sens n'est pas figé. Il existe une opposition, en langue, entre « gitan » et « manouche », mais ce n'est pas cette opposition qui est reconduite en (8). La répétition a produit du sens dans la différence entre XY et XY'', dans le retour méta-énonciatif, dans le *questionnement du nom* de « manouches ».

Le sens est le résultat provisoire d'une histoire, qui continue de se produire sur la scène de l'interaction. La répétition participe de cette histoire. Parce qu'elle est prise dans le *temps*. Je ne peux redire à l'identique, puisque je suis en train de dire, en plus, que je me répète (qu'il y ait correction, reprise¹, ...).

2 Répéter, c'est différer

Les répétitions sont particulièrement nombreuses à l'oral, en français. Elles signalent par là même leur importance pratique. Dans l'une des interactions analysées (I.2), pour 183 tours de parole, on dénombre 170 autorépétitions². Le retour sur ce qui vient d'être dit (8) n'explique pas à lui seul l'ampleur du phénomène. Les cas sont nombreux dans lesquels répéter marque aussi une tension vers ce qui n'a pas encore été dit, *où répéter, c'est différer*.

2.1 La tension vers le praxème à venir

Barbéri (1995) a repéré sous le nom de *module rythmique* une structure qu'on retrouve souvent (près de 50 % des répétitions en I.2).

1. L'un des principaux problèmes est que généralement il n'est pas de commentaire venant expliciter ce que réalise la répétition. Dans (8), il y a « non ». Mais dans la très grande majorité des cas, rien n'est dit :

B.198 euh : faut faut aimer la peinture ↑//fin c'est un : ouais c'est d'venu un : forme de laboratoire/un grand atelier euh : (rire A)//cet appartement ↓

Y a-t-il reformulation, reprise, correction ?

2. Les répétitions sont comptées comme suit : (XY-XY') = 1, (XY-XY'- XY'') = 2, le premier terme étant toujours déjà là.

Un module rythmique est la répétition de mots grammaticaux monosyllabiques, avec allongement sur le premier terme de la répétition ; soit : XY : XY'

(9) (l.1)

→ B.136 et : euh:: appréhendes-tu **le:: / la fin** d'tes études ↑ / le fait que::: cet appartement ou : ↓

A.137 déjà qu'j'ai commencé mes études ...

B.138 ou qu'ton cchez toi ↑ / du moins /// tu ...

Il s'agit manifestement en (9) d'une recherche lexicale. Le locuteur cherche le mot dit « juste » et se livre le temps de la recherche à une variation sur l'article. Le module rythmique est un format récurrent qui se transmet de manière *inconsciente* entre les locuteurs natifs d'une langue. Le locuteur y *retarde, diffère l'énonciation du praxème en répétant le début du Groupe Nominal (GN) ou du Groupe Prépositionnel (GP)*. La répétition a trait ainsi à l'*incomplétude*. Elle montre l'absence d'un praxème : X : Ø XY'

En (10), les deux locuteurs évoquent leurs appartements respectifs :

(10) (l.1)

→ B.186 mm ↓ // y **aune cheminée qui ch-: qui: qui chert à rien** ↑
(rire B)

A.187 (1) qui chert à rien (1)

B.188 une cheminée qui chert à rien ↑ et euh:: ↓ /// et sans quoi euh: beaucoup d'espace et euh: // un véritable potentiel ↑

Le locuteur commet un lapsus dans le premier terme de la répétition. Un lapsus (cf. Rossi et Peter-Defare 1998) est l'anticipation d'un phonème (d'un son) à venir ou la répétition d'un phonème déjà réalisé, extrait ici de « cheminée ». B intercepte le premier praxème fautive *presque* réalisé et signale qu'il se livre à la recherche du praxème qui conviendrait en XY' ; finalement, le locuteur choisit d'assumer sur le mode de l'humour le praxème initialement presque proféré, déjà raté. Et les deux interlocuteurs s'en amusent (tours 187 et 188).

On peut penser qu'il est plus coûteux d'énoncer un praxème que de produire un module rythmique ; la répétition d'un praxème peut être lourde d'implications (8). C'est donc de manière privilégiée en amont du praxème problématique que la répétition commence, sur le pronom

relatif, les déterminants et les prépositions. Mais l'énonciation d'un module *a des implications interactionnelles*, elle produit elle aussi du sens. Le locuteur dit quelque chose de son rapport avec ses mots ; il esquisse *une place vide*, celle du praxème à venir. L'énonciateur *appelle ses mots* au travers de la répétition, comme *il en appelle parfois à l'autre* — souvent l'interlocuteur propose un praxème après un module rythmique. Et l'on retrouve l'étymologie de répétition, *re-demander, remettre en scène*.

Depuis le début de cet article, on a vu que la répétition est à la fois :

- *retour* (sur un praxème qui a été dit) : c'est l'exemple de « manouches »,
- et *projection* (vers un praxème qui reste à dire) : c'est le format du module rythmique.

On va voir maintenant que la répétition participe aussi, de manière plus surprenante, de l'organisation de l'interaction verbale, de la distribution des tours de parole¹. Si la répétition fait appel à la mémoire des mots dits, elle permettrait peut-être, dans certaines langues, à l'oral, de garder la parole et de mettre en mémoire.

2.2 Anticipation de la fin du tour de parole

Un petit détour est nécessaire pour comprendre comment la structure grammaticale des langues influe sur l'organisation de l'interaction verbale, répétitions comprises. Les ouvrages qui nous parviennent aujourd'hui sont majoritairement des ouvrages de langue anglaise et française ; cet ethnocentrisme se trouve être à la source de nombreuses confusions. Depuis quelques décennies on étudie les chevauchements, d'abord aux USA puis en Europe. Un chevauchement se produit lorsque l'interlocuteur commence son tour de parole alors que le précédent locuteur n'a pas fini :

1. Ce qui va être analysé ici, c'est la fin des tours de parole. Toutefois, le début des tours comporte souvent des autorépétitions. Goodwin (1980) montre de manière très pertinente que les répétitions ont partie liée avec les regards des interlocuteurs. Le format de l'article m'empêche aujourd'hui d'aller plus avant.

(11) (l.1)

B.116 mm maint'nant qu'on est chez moi ↑ / ou:: ↓ / maint'nant qu'ça fait un mois et d'mi euh /

→ **de H 24 ensemble** ↑

→ A.117 **maint'nant qu'ça fait un mois** et d'mi de : H 24 ensemble ↑

Dans *Interaction and grammar* (1996, 28-29), recueil de textes issus de l'analyse de conversation, Ochs, Schegloff et Jefferson affirment que les chevauchements sont liés à la structure des langues : une structure du type SVO (Sujet-Verbe-Complément d'Objet) facilite « la projection de l'énoncé à venir », et par conséquent « l'anticipation de la fin du tour de parole ». Parce que le sujet et le verbe ont été énoncés, mémorisés ; qu'ils donnent des indications sur la suite de l'énoncé. Après un verbe transitif, on attend un complément d'objet. Les interlocuteurs anticipent la fin de l'énoncé du locuteur principal et leur tour vient chevaucher le tour précédent.

Mais en allemand, les interlocuteurs sont souvent tenus d'attendre la fin de la proposition pour en entendre le verbe. Il y a moins de chevauchements. Les linguistes allemands ont permis de montrer que les chevauchements sont en partie dus à la structure grammaticale des énoncés. *La distribution des tours de parole est affectée par la structure syntaxique d'une langue*. C'est un premier point. La langue influe sur l'organisation de l'interaction verbale.

Dans le même recueil, Fox, Hayashi et Jasperson expliquent que « les répétitions interviennent, en anglais, avant un point de complétude syntaxique » (avant la fin d'un GN, d'un GP ou d'un Groupe Verbal) — cf. aussi les modules rythmiques *supra*. Or ils notent que dans des langues très différentes comme le japonais, les formats de répétition divergent. Un énoncé peut s'y organiser comme suit :

(12) (corpus Fox, Hayashi et Jasperson, 207)

(54) T : ... mukoo no **sutahhu- sutahhu** mo sa: yuushuu.
 the other.party GEN. staff staff also FP excellent
 '[the other party of] their staff- staff is also excellent.'
 [GEN. : génitif; FP : final particle]

Ici, la répétition ne reprend pas l'ensemble du GN, comme cela se produirait certainement en français. La répétition touche le praxème,

sans son entourage direct (déterminant ou marqueur de cas). En fait, il est difficile de projeter la fin d'un énoncé en japonais pour des apprenants européens. Parce que les groupes syntaxiques sont scindés ; leur ordre d'apparition trouble nos habitudes : parfois le marqueur de cas suit le nom auquel il se rapporte, parfois le sujet ou le verbe (qui se situe à la fin) ne sont pas exprimés :

(13) (corpus Fox, Hayashi, Jaspersen, 205)

(47) M : hh maa sonna::: are ga::: /// u:: meedosan ga iru yoona:: ya nai kara :

well like that SUBJ. uhm maid SUBJ. exist such be not because
 'because, like, we are not the sort of a family to have that, uhm a maid'
 [SUBJ. : nominatif.]

Par conséquent, les interlocuteurs japonais se doivent d'attendre *jusqu'à la fin de l'énoncé* pour comprendre celui-ci. Le locuteur a tout son temps pour trouver ses mots : il ne risque pas de voir l'autre finir l'énoncé qu'il a commencé. *Il n'est pas nécessaire de différer la complétude du GN car l'énoncé sera toujours incomplet syntaxiquement et sémantiquement jusqu'au dernier mot.* Les risques de chevauchement, de prise de parole anticipée, sont moindres. On ne trouve pas de modules rythmiques dans les exemples japonais fournis par les auteurs. *Les formats de répétition sont différents selon les langues*, c'est un second point.

Dans des langues comme le français et l'anglais, la répétition est un moyen de différer la fin d'un énoncé en cours, de repousser un possible chevauchement, l'intrusion de l'autre dans mon discours. Selon les systèmes linguistiques, les locuteurs n'ont pas les mêmes moyens pour *garder la parole, gérer une difficulté dans le cours du dire ou en rapport avec ce qui a été dit.* Cette diversité module les conclusions un peu rapides des linguistes en matière de répétitions comme de chevauchements. Mais alors, la mémoire intervient-elle différemment, à l'oral, selon les langues ? Si la langue affecte ce que l'on appelle aujourd'hui en linguistique « la grammaire de l'oral », peut-elle affecter « la grammaire » des mémoires ?

2.3 Une grammaire des mémoires ?

On distingue traditionnellement en psychologie cognitive mémoire à court terme (MCT) et mémoire à long terme (MLT). D'autres formes de mémoires¹ sont étudiées mais les deux premières nous aident en tant que linguistes à comprendre ce qui se passe lors de la production et de la réception d'un énoncé.

Miller (cf. Lieury 1975 : 24-25) a montré que la MCT peut conserver 7 unités (+ ou - 2) : c'est-à-dire qu'en une seule présentation, le sujet est capable de mémoriser environ 7 unités². D'autres expériences (paradigme de Lloyd-Peterson) indiquent que l'oubli est total en MCT au bout de 18 à 20 secondes maximum, *s'il n'y a pas de tâche parallèle*. C'est-à-dire que la MCT a une capacité limitée et est particulièrement sensible aux interférences. Seulement dans la conversation, le discours doit se poursuivre. Il y a *toujours* une tâche parallèle : à savoir la réalisation/réception du discours, la projection de ce qui reste à dire. Quand il y a un traitement de l'information, l'empan de la MCT est ramené à 3 éléments, c'est-à-dire plus ou moins 1,5 sec. de discours, selon les expériences de Baddeley et Hitch, 1974 (cf. Gao-nac'h & Larigauderie 2000 : 55-56). Ces résultats, comme beaucoup d'autres³, ont une portée méconnue des linguistes ; parce que *le discours, à l'oral, est tenu de se plier aux contraintes des mémoires*.

A priori, il est possible d'imaginer un fonctionnement différent des mémoires en japonais, dans le cadre d'une interaction verbale. La répétition y est apparemment plus coûteuse parce qu'elle ne capitalise pas le sens de la même manière ; les « groupes » syntaxiques sont distendus : il faut maintenir en mémoire prépositions et marqueurs de cas pour les praxèmes à venir. *La répétition ne permet pas la mémorisation de groupes sémantiques et syntaxiques stables*. A contrario, les répétitions en français comme en anglais favorisent la constitution de *regroupements*, des *chunks* ou *morceaux*, dont le rôle prépondérant dans la mémorisation a été mis en évidence par les

1. La mémoire de travail, par exemple, évoquée lors de la discussion, n'élimine en rien la question de l'interférence grammaticale/organisation des mémoires.

2. La notion d'unité pose problème, tant aux psychologues cognitivistes qu'aux linguistes. En effet, dans la suite 1,4,0,7,1,7,8,9, on peut voir 8 unités, mais aussi 3 : 14, 07, 1789 (Tiberghien, 1997, 45-46), ou encore 1 : 14-07-1789.

3. L'effet de primauté et l'effet de récence (rappels plus fréquents des premiers et des derniers éléments d'une liste) pourraient avoir leur importance dans l'analyse des discours oraux.

psychologues cognitivistes. Le transfert en MLT pourrait donc être en japonais moins fréquent, la MCT étant plus fortement stimulée. Les répétitions paraissent au vu des exemples moins nombreuses et moins étendues ; peut-être parce qu'elles seraient moins *économiques* en termes mnésiques : *trop coûteuses pour la MCT, et pas assez rentables pour la MLT*.

Il est possible que le transfert des informations de la MCT à la MLT soit sensible aux différentes structures syntaxiques des langues, *car nous ne pensons pas en langage, mais en langue, en discours*. Il est possible, même probable, que la structure grammaticale des langues ait une incidence sur l'organisation de notre pensée, comme les capacités cognitives influent sur la grammaire de l'oral. Un locuteur japonais ne projette pas l'énoncé à venir comme le fait un locuteur français et il use de moyens différents pour traiter les problèmes qu'il rencontre.

La répétition n'est jamais dénuée de sens, parce que les deux termes sont différents : parler d'identité seulement, c'est négliger la production de sens, la différence entre l'énonciation du premier et du second terme. Quand on se répète on fait du premier terme, perdu dans la masse discursive, un point saillant. Un point teinté d'altérité. Il y a donc de la production de sens : on dit se répéter. On a pu voir en seconde partie que la répétition a trait à l'incomplétude, à ce qu'il reste à dire. La répétition, en français, n'est pas uniquement le retour sur ce qui vient d'être dit ; elle est aussi tension vers ce qui demeure encore sans nom.

Enfin l'étude des autorépétitions, dans le cadre d'une interaction verbale, nous donne peut-être d'autres clés afin de mieux appréhender le fonctionnement de la mémoire. Premièrement, parce que l'oral a des nécessités qui lui sont propres, le locuteur est confronté à des impératifs et des moyens différents. Deuxièmement parce que le sujet se livre en permanence à la construction/réception du sens au cours d'une interaction. Dans l'expérience pratique des sujets, il n'est pas de chambre stérile, hermétique au sens. Enfin la mémoire est liée à la *praxis* comme le langage ; c'est-à-dire qu'ils s'organisent à partir des actions du sujet sur le monde qui l'environne. Les capacités des mémoires et la grammaire de la langue influent certainement sur l'interaction verbale, et l'autorépétition y apparaît à la fois comme moyen et objet d'études.

Convention de transcription

:, ::, :::	allongement
/, //, ///	pauses
h, hh	inspiration audible
↑	intonation montante
↓	intonation descendante
<<	segment dont le débit est ralenti
>>	segment dont le débit est accéléré
++++	segment inaudible
xxxx	chevauchement de paroles
...	interruption de paroles
()	liaison non réalisée

redoublement de la consonne en début de mot : attaque forte

phénomènes de rétroaction : placés dans le tour du locuteur principal entre parenthèses

- (1) (1) voix rieuse
- (2) (2) voix forte, emphatique
- (3) (3) voix faible
- (4) (4) contrefaçon d'une voix
- (5) (5) paroles chantées
- (6) (6) ton réticent, sceptique

Bibliographie

- BAKHTINE M. 1953-1984, « Les genres du discours », in *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard.
- BAKHTINE M. 1961-1984, « Le problème du texte », in *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard.
- BARBERIS J. M. 1995, *Ville et espace, les chemins de la parole*, vol. 1, chap. I et II, doctorat, Montpellier : Université Montpellier III.
- DELEUZE G. 1968-1972, *Différence et répétition*, Paris : PUF.
- DERRIDA J. 1972-1985, *Marges de la philosophie*, Paris : éd. Minuit (coll. Critique).
- DETRIE C., SIBLOT P., VERINE B. (dir.)
2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris : Honoré Champion.
- GAONAC'H D., LARIGAUDERIE P.
2000, *Mémoire et fonctionnement cognitif, La mémoire de travail*, Paris : A. Colin.

- GOODWIN C. 1980, « Restarts, pauses and the achievement of a state of mutual gaze at turn-beginning », in *Sociology inquiry* 50 [: Zimmerman et West], 272-302.
- LAFONT R. 1978, *Le travail et la langue*, Paris : Flammarion.
- LIEURY A. 1975, *La mémoire, résultats et théories*, 3e éd., Bruxelles : Pierre Mardaga.
- OCHS E., SCHEGLOFF E. A., THOMPSON S. A., (dir.)
1996-1999, *Interaction and grammar*, Cambridge : Cambridge University Press.
- ROSSI M., PETER-DEFARE E.
1998, *Les lapsus ou comment notre fourche a langué*, Paris : PUF.
- SIBLOT P. 1995, *Comme son nom l'indique*, vol. 1 et 2, doctorat, Montpellier : Université Montpellier III.
- TIBERGHEN G. 1997, *La mémoire oubliée*, Liège : Pierre Mardaga.

Catégorisation et cognition

Danièle Dubois
I.C.P.E., LAM
ddubois@ccr.jussieu.fr

Les sens des sens : lexicalisations et conceptualisations dans différentes modalités sensibles

L'analyse de l'inscription en langue des concepts ou représentations issus des différentes modalités sensibles, peut être prise, et ce sera un des aspects de notre présent discours, comme une manière de raconter une histoire des relations entre linguistique et psychologie. Plus précisément ici, on s'attachera à l'histoire du positionnement contemporain de la psychologie et de la linguistique dans les sciences cognitives, à partir principalement de l'exemple des couleurs et de leur dénomination (désignation ? nomination ?) qui peut être considéré comme le parangon des recherches cognitives relatives aux relations entre langage et catégories cognitives, en contraste avec celui des odeurs.

1 Les couleurs : évidence de la couleur, évidence des noms de couleur

Les couleurs, et leur conceptualisation, s'imposent à nous d'évidence, de même que leur désignation par des termes simples, les adjectifs de couleur. La tâche classique d'exploration des catégories cognitives, telle la production de listes de mots énumérant les divers exemplaires des catégories (Dubois 1983)¹ ne pose aucun problème aux locuteurs, au moins à ceux couramment questionnés dans les expériences de psychologie cognitive. Ainsi, si on demande à des étudiants,

1. Pour l'analyse linguistique et psycholinguistique de cette tâche particulière voir Poitou & Dubois 1999; Dubois & Poitou, 2002.

de psychologie, mais aussi des sciences du langage ou même d'informatique, d'acoustique... de citer dix noms de couleurs, on obtient sans difficulté des listes complètes, et très consensuelles, citant en tête des listes, assez régulièrement les fameux onze termes de base érigés par Berlin et Kay (1969) en universaux de la structuration des catégories de couleur (des peuples et cultures et des langues développées). Ainsi de *blanc, noir, rouge, bleu, vert, jaune, gris, rose, marron, violet, beige*.

On a cependant pu montrer que ce type de tâche repose sur un ensemble de présupposés, sur lesquels nous reviendrons ci-après, relatifs tant à la philosophie du langage (Rastier 1991), à une théorie sémantique du lexique (Poitou & Dubois, 1999; Dubois & Poitou, 2002), qu'au fonctionnement psychologique (Dubois & al., 1997), et que l'on peut rapidement systématiser dans les diverses formulations attribuables aux sommets de la « triade » sémiotique¹ :

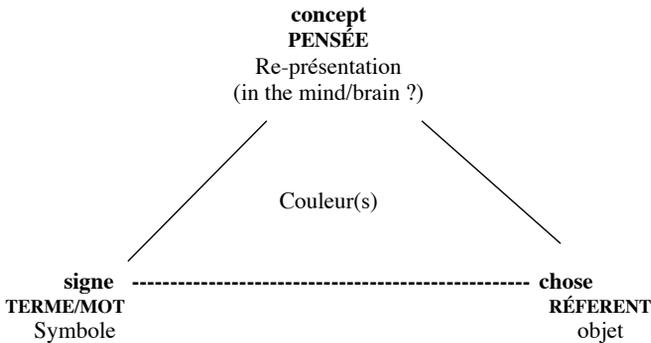


Figure 1. — La triade sémiotique **Gras** : la tradition philosophique/ MAJUSCLES : version linguistique/Normal : version cognitive

Nous ne reprendrons pas ici l'ensemble des argumentations qui défendent ou récusent cette vision des choses. Nous ne retiendrons ici que le caractère problématique de cette mise en perspective des relations entre monde, langage et pensée en ce qui concerne tant le statut

1. Pour les avatars de la triade de l'antiquité aux sciences cognitives actuelles : cf. Rastier, 1991.

des entités aux trois pôles de la triade, que les relations entre les pôles (en particulier le lien entre les « mots » et les « choses »), mais également, d'un point de vue méthodologique en ce qui concerne le sens de parcours des relations de la triade. Quel point de départ prendre ? De quel point fixe partir ? De quel ordre de détermination ? Et finalement quel est le partage disciplinaire du travail d'exploration scientifique des questions ainsi posées ? Ne pouvant à l'évidence régler l'ensemble de ces questions, nous nous limiterons ici, suite à l'exploration des catégories et dénominations des odeurs puis à nouveau des couleurs, de tirer quelques enseignements quant à la gestion de la pluridisciplinarité dans les sciences cognitives, en particulier concernant les relations entre psychologie et linguistique. En bref nous tenterons de reprendre l'argumentation qui nous a conduit à considérer que les conclusions de Berlin et Kay reposent sur des problématiques de sens commun, « refondées » scientifiquement grâce à des questionnements dont la systématisme n'exclut pas l'ethnocentrisme (cf. Dubois & Resche-Rigon 1997 sur ce point). C'est donc à partir d'une discussion de la validité du questionnement « expérimental » mis en place à partir des hypothèses universalistes que nous reposerons et reformulerons ces questions¹.

2 Catégorisation et catégories cognitives du sensible : le détour olfactif

Les modèles cognitifs en psychologie, tout autant que les descriptions des relations entre langage et cognition, ont régulièrement valorisé la modalité visuelle, aux dépens des autres modalités sensibles. En témoignent en psychologie, les recherches relatives à la perception,

1. Les psychologues retrouveront là les vieux débats (démons) sur la méthode expérimentale en psychologie, qui a conduit cette discipline à (trop) souvent troquer un mimétisme des procédures scientifiques des sciences de la nature, aux dépens d'une analyse adaptée à la spécificité de son objet. On peut renvoyer sur ce point aux travaux de Cosnier (1998) ou Lurçat (1995) qui ont analysé combien la recherche scientifique en psychologie a bien souvent caricaturé et défiguré ou mutilé son objet pour entrer dans les cadres d'une méthodologie davantage adaptée aux objets des sciences de la nature. L'histoire récente de la psychologie dans les sciences de la cognition, tant à travers les formalismes de l'IA ou que les « données » de l'imagerie cérébrale ont guère permis à cette discipline de s'affirmer comme un domaine autonome de constitution des faits scientifiques.

essentiellement visuelle, que ce soit dans la tradition psychophysique ou plus récemment cognitive. De même, en linguistique cognitive, les exemples utilisés dans les discussions concernant les universaux cognitifs relèvent principalement du domaine de la couleur, ou de l'espace (par ailleurs conçu comme espace de perception visuelle davantage qu'expression d'une appropriation corporelle de ce même espace). Ce sont les recherches sur l'anthropologie des sens (Classen 1993 ; Howes 1991, en particulier) qui ont noté le caractère ethnocentré de cette prévalence des modèles du visuel dans notre culture.

L'olfaction a longtemps été un domaine sensoriel exclu de l'exploration scientifique pour des raisons que nombre de livres anthropologiques (cf. les références ci-dessus) ou historiques (Corbin 1982 ; Camporesi 1995) s'appliquent à dégager. Ce n'est que récemment que les sciences cognitives (Holley 1999) ont questionné ce « sens sans parole » (Howes 1986). Une des difficultés à aborder l'étude des catégories olfactives est, qu'effectivement, ces catégories ne se manifestent pas (au moins en ce qui concerne les langues indo-européennes) dans des formes lexicales aussi simples que les catégories de couleurs. Les recherches psychologiques ont largement souligné et déploré cet état de fait (Engen 1987, par exemple) et ses conséquences quant à la difficulté de mettre en place en olfaction des procédures similaires à celles utilisées en vision, ou en audition, en particulier quant au codage des « bonnes réponses » (cf. Dubois & Rouby 2002). Néanmoins, l'introduction de méthodologies nouvelles, non construites sur des paramétrages *a priori* des stimuli issus des sciences de la nature, parmi lesquelles le tri libre (Dubois 1997 ; Rouby & Sicard 1997 ; David & Rouby 2002), et les métriques de « mesure » du subjectif que ces procédures ont conduit à développer (Barthélemy & Guénoche 1988 ; Poitevineau 2002), ont permis de questionner la nature et les principes de construction des catégories olfactives. Très rapidement, on peut maintenant avancer que l'espace olfactif est également structuré en catégories à partir de prototypes, qu'elles sont peu autonomisées du contexte où elles sont expérimentées, et donc plus sujettes aux variations culturelles (voir tout récemment Chréa 2005 sur ce point) que les catégories visuelles « canonisées » dans une représentation scientifique donc universelle. Ce sont donc les **principes** de catégorisation des odeurs qui seraient des universaux olfactifs, davantage que les contenus des catégories qui en résultent. Ces principes

cependant, là encore à la différence des études de la modalité visuelle, mettent en avant le rôle des **pratiques** dans les constructions cognitives, pratiques d'expériences olfactives (Candau 2000), telles que les professionnels de la parfumerie, de la cuisine, œnologues mais aussi infirmier(e)s, médecins légistes ou encore sapeurs-pompiers, ...). Une des particularités de ces pratiques demeure d'avoir rarement mis en place des terminologies savantes spécifiquement olfactives, de communication, d'échange et de négociation de cette expérience sensible. Même les discours experts des compositeurs de parfums, soumis aux exigences de la confidentialité de leurs créations, n'ont de ce fait pas été amenés à élaborer des désignations partagées des sensations olfactives (cf. Roudnitska 1991).

Sur un plan linguistique, en reprenant des questionnements semblables à ceux que nous avons pu mettre en œuvre pour les couleurs, nous avons obtenu, à partir, par exemple, de demande de listes d'odeurs (cf. David et al. 1997 pour une analyse détaillée), des expressions telles que « *parfum* (102)¹, *odeur agréable* (97), *odeur désagréable* (63), *fleur* (41), *pollution* (26), *cuisine* (22), *nature* (19), *nourriture* (19), *sueur* (18), *pot d'échappement* (18), *mauvaise odeur* (15), *odeur de cuisine* (14), *fumée* (13), *odeur naturelle* (13) ... », et surtout un grand nombre d'hapax comme « *odeur de rose, odeur de fleur, pomme, ail, anis, floral, fruité, ambré, musqué, bois, odeur de pin, de vanille, d'herbe fraîchement coupée, campagne, moisi, pourri, odeur insoutenable, insupportable, répulsive, plaisante, piquante, gênante, écœurante, répugnante, repoussante, ...* » ou encore, « *odeur de mon chien, de l'après rasage de mon mari, du gâteau de ma mère, de l'armoire de ma grand'mère, des odeurs qui nous attirent, qui nous répugnent...* ».

En bref, il s'agit,

- de formes nominales qui renvoient rarement à des désignations spécifiques d'odeurs (sauf *parfum*) mais à des **objets** ou **sources odorantes**, (*fleur, nourriture* ...),
- de formes adjectivales, construites sur des noms de sources (*floral, fruité, musqué* ...) ou sur des verbes d'effets (*répugn-ante*,

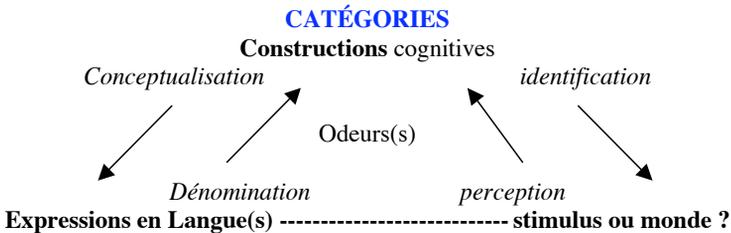
1. Les valeurs entre parenthèses correspondent au nombre d'occurrences dans un corpus recueilli auprès de 256 locuteurs.

repouss-ante, écœur-ante, ...) ou sur des verbes relatifs à des états de la matière (*moisi, pourri...*),

- de formes complexes incluant en particulier des marques de la personne (odeur de **mon** chien, du gâteau de **ma** mère...) (cf. David 1997).

Les catégories olfactives apparaissent alors davantage comme **effets** produits sur le sujet (en couplage avec des désignations par des formes déverbales en particulier), construit sur l'identification d'une **source odorante** (en couplage cette fois avec le nom d'un objet source typique de cette odeur), ou d'un **état de la matière** (à partir des formes verbales comme *moisi...*). En d'autres termes, l'odeur, à la différence de la couleur ne serait pas constituée comme entité autonomisée des objets ou états du monde, mais resterait soit dépendante des objets sources, soit de l'effet produit sur le sujet.

Cela nous conduit à reproblématiser la triade en la « psychologisant », c'est-à-dire en y introduisant les activités psychologiques d'un sujet percevant et communicant dans la construction de chacune des entités.



Ce détour, voire ce « décapage », imposé par l'étude des catégories olfactives, a au moins permis d'identifier différentes conceptualisations des catégories construites à partir des différentes sensibilités dont nous pouvons maintenant réenvisager la productivité et la pertinence en revenant au domaine des couleurs.

3 Retour sur les couleurs

L'argumentation (Dubois & Grinevald 1999; 2003) s'appuie sur l'analyse des dénominations et des conceptualisations correspondantes d'un « même » matériel (nuanciers présentant des pastilles de couleur, similaire à la « *Munsell chart* » des études de Berlin & Kay) pour différentes **pratiques**, la peinture pour artistes, utilisant des peintures à l'huile ou des aquarelles, la peinture commercialisée pour le bricolage, la couleur de cosmétiques (rouges à lèvres et vernis à ongles), les teintures de cheveux, les carrosseries de voitures, laines à tricoter, etc.

On a ainsi pu noter que les peintures artistiques utilisaient des formes complexes référant, par des formes nominales, assez rarement à des sources (*rouge rubis*, 2 % de l'ensemble des pastilles de l'échantillon retenu) mais bien plus fréquemment aux **pigments** (*rouge au cadmium clair*, *vert oxyde de chrome*, 28 %), ou aux **propriétés des pigments** (*extra fin*, *véritable*, *pur*, *rouge vermillon de Chine*, 15 %), alors que les peintures pour bricolage utilisaient massivement (35 %) les formes nominales simples (*sable*, *teck*, *vanille*, *jonquille*, *sahara*, *nuage...*), référant clairement à des **sources typiques** de cette nuance de couleur, ou à une **valeur symbolique** codée (*rouge signal*).

Ainsi, de manière contrastée, les couleurs dans les nuanciers de peintures pour artistes sont construites à partir de dénominations techniques (terminologie) référant à la couleur comme **matière (colorée et colorante)**, alors que, dans les nuanciers de décoration/bricolage, les couleurs sont désignées au moyen de dénominations de sens commun d'un objet typique coloré, la couleur étant alors l'**apparence** d'un **objet** coloré ou valeur symbolique d'un objet, selon le procédé repéré dans le domaine des odeurs.

Si, à partir de l'exemple du (des) *rouge(s)*, on précise et généralise la démarche aux couleurs d'objets manufacturés (ici l'exemple des cosmétiques), on peut ainsi observer :

- que les désignations des couleurs pour artistes tels *cadmium rouge*, *rouge au cadmium clair*, *rouge de cadmium clair*, *rouge de cadmium clair véritable*, *rouge de cadmium orange véritable*, *ton rouge de cadmium clair*, *ton rouge de cadmium pourpre*, *Ocre rouge*, *Rouge vermillon naturel*, *vermillon organique* renvoient à des dénominations techniques (qui intègrent

des **connaissances** (des experts) des pigments et de leurs propriétés colorantes) (cf. Indergand, 1994) ;

- les couleurs pour décoration et bricolage renvoient à des dénominations de rouges associés à des objets ou couleurs typiques supposées connues du public. Il s'agit là encore de connaissances supposées partagées qui construisent les contours des catégories de rouge(s).

Commun	Artistes	Décorateurs
Rouge	<i>rouge vermillon français</i>	<i>rouge</i>
Rouge violet	<i>laque garance rose</i>	<i>rouge d'Orient</i>
		<i>grenadine</i>
Rouge brique	<i>rouge de cadmium orange véritable</i>	<i>poterie</i>
Rouge foncé	<i>rouge de Venise</i>	<i>rouge basque, paprika</i>
Marron	<i>laque carminée</i>	<i>brun van Dijk</i>

En revanche, si on se tourne maintenant vers les dénominations associées aux **cosmétiques** (rouges à lèvres et vernis à ongles) :

Yves Rocher	L'Oréal	Agnès B.
<i>velours</i>	<i>ardent</i>	<i>brugnon</i>
<i>orient</i>	<i>incandescent</i>	<i>ethnique</i>
<i>grenade</i>	<i>défendu</i>	<i>comète</i>
—	<i>j'adore</i>	<i>cœur</i>
—	<i>Venise</i>	<i>tulipe</i>
—	<i>amour</i>	<i>flirt</i>
—	<i>comète</i>	<i>Marilyn</i>

Désignations de cosmétiques (rouges à lèvres et vernis à ongles)

on peut observer que les désignations se déclinent de manières très diverses, à partir d'une syntaxe simple et visent davantage à produire des **effets** suggestifs d'« images de marques » que de préciser des visées référentielles¹.

1. nous avons également observé un effet de marque dans les dénominations de colorants pour cheveux où les dénominations variaient cette fois en fonction des publics de consommateurs « ciblés » (jeunes vs clientèle plus « classique »). (Cf. Dubois & Grinevald 2003)

4 Les couleurs, la couleur

À travers le repérage des régularités dans le couplage des formes d'expression langagières et des conceptualisations, on a ainsi pu repérer une diversité de statut cognitifs des phénomènes colorés.

Les couleurs (pluriel) peuvent se trouver conceptualisées :

- comme des entités du monde matérialisées comme **pigment** (matériaux colorés ou matières colorantes, de même que les odeurs considérées comme **odorants**) ;
- comme propriétés caractéristiques d'objets (dont elles prennent éventuellement le nom (métonymie), selon un procédé qui s'avère davantage systématique dans le domaine olfactif ;
- comme **indices** sémiotiques (**apparences**) pointant sur « quelque chose » d'autre (comme existence/présence) d'un **objet**, résultat d'une pratique sur l'objet (semblablement aux odeurs) ;
- comme **effets** et **valeurs symboliques** donnés dans une culture à une « couleur », « marketing » (là encore comme pour les odeurs ou parfums).

La couleur (singulier) quant à elle est conceptualisée comme **effet** de la **lumière** adéquatement **décrite** dans une théorie physique (**pratique scientifique**) de la lumière (par ex. termes de longueur d'onde), **mesuré** sur quelques « dimensions » (désignées par les mots de nuance, luminosité, saturation), et dont le statut cognitif **évolue** avec les développements des technologies et connaissances physiques des **matières** colorantes et des **pratiques**¹ de la coloration (cf. « brillance, irisation, fluorescence, textures... »).

Les couleurs peuvent se trouver ainsi plus ou moins **conceptuellement autonomisées** de l'objet-source en fonction des développements technologiques et de leurs usages dans la diversité des cultures

1. On peut également, sur ce point, faire référence aux nombreux travaux de linguistique anthropologique (cf. Lucy 1999), parmi lesquels nous retiendrons ceux de Guedou & Coninckx (1986) qui ont établi que chez les Fon, il n'y a pas de terme unique pour **la** couleur : la notion de couleur est exprimée par deux syntagmes : *si (mé)* « eau dans » : la couleur est l'eau dans laquelle un **objet** a été trempé et dont il a pris la coloration, c'est la couleur unifiée. En complément, *hweka* « raie, ligne, figure » réfère à une couleur non unifiée, la coloration bigarrée. Pour les Fon, tout objet a une **teinte** neutre et vague, mais de leur diversité **d'usages**, il peut acquérir une couleur qui peut disparaître (alors « *si mé* ») ou bien la couleur est inhérente à la substance (alors *hweka*).

(« matières à penser » Warnier 1999), en couplage avec leur autonomisation langagière comme forme lexicalisée simple et « libre » (Kristol 1978).

La couleur (sing.) définie en référence à la **science physique** (dans une théorie de la lumière) n'apparaît alors plus comme une primitive perceptible « extraite » d'un monde où elle pré-existerait mais s'instaure comme une **abstraction**, une conceptualisation particulière, celle de la science physique qui résulte d'un grand nombre de processus cognitifs (individuels-psychologiques et collectifs-historiques), et qui peut se trouver **re-matérialisée** (dans les nuanciers par exemple) et devenir ainsi artefact, **instrument de mesure** du physique (Latour 1993) ou « stimulus » dans l'expérimentation psychologique (Straus (dès) 1935).

C'est cette dernière acception seule de la couleur qui est prise en charge et évaluée dans le programme initié par Berlin et Kay, qui ne « mesure » donc que l'écart des « autres » relativement à cette conception de la couleur (cf. Sahlins dès 1976 ; Tornay 1978, sur ce point), et que révèle le contraste entre ce « consensus » de la dénomination des couleurs sur les nuanciers type « Munsell » dont la finalité n'est autre que de présenter l'exhaustivité de la couleur, et les dénominations proposées par les autres nuanciers. Les dénominations d'un nuancier tel le Munsell qui se décline essentiellement par des adjectifs, manifestent spécifiquement la couleur dans son indépendance de toute source ou domaine de référence. La sémantique de ces termes ne laisse pas de place à des évaluations de type axiologique (Kerbrat-Orrechioni 2002) et surtout, ils sont investis d'une valeur de vérité comme « vrai terme de couleur », validés par une métrologie scientifique (des sciences physiques ou physiologiques, ce qui ne va pas d'ailleurs sans poser quelques problèmes de couplage ou d'isomorphie entre ces différents plans de descriptions (cf. école sur la couleur, OKRA, mars 2005).

5 Conséquences pluridisciplinaires

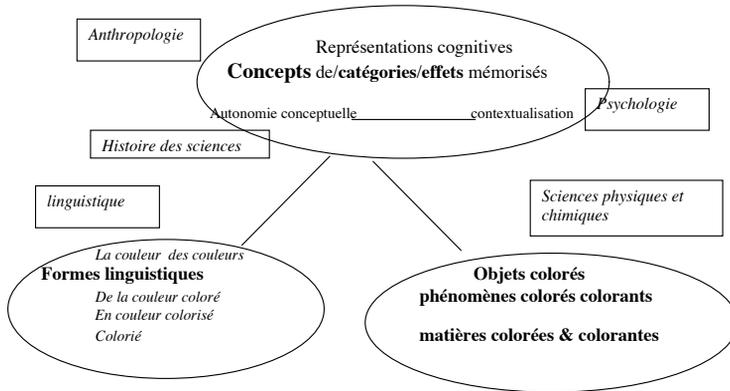
Alors que la position universaliste de la dénomination des catégories de la couleur relève d'une certaine conception (référentielle et vériconditionnelle) du sens lexical, tout comme d'une certaine conception du fonctionnement psychologique (« intellectuelle », Neisser 1987), l'identification de la diversité des conceptualisations de la couleur que les cultures et les langues (y compris la culture et la langue fran-

çaise) sont capables de produire nous amène à une conception **située** tant des procédés langagiers que des constructions cognitives (Bruner 1990; Yeh & Barsalou 2000; Dubois 2000). Cette conception qui assigne aux pratiques (langagières et cognitives) un rôle central permet de dépasser (d'éviter) le débat devenu stérile qui oppose positions relativistes vs universalistes, en imposant la distinction de quatre plans d'analyse des catégories cognitives. Ces plans d'analyse correspondent à une division « technique » du travail scientifique dans les différentes disciplines concernées. Ainsi sommes-nous conduites à distinguer

- le plan des **ressources** des formes possibles et disponibles en langue pour désigner les diverses modalités sensibles (linguistique générale)
- le plan de la mise en œuvre de ces ressources en **discours** à travers les procédés de désignation, référenciation, dénomination (linguistique textuelle et du discours, sociolinguistique, praxématique)
- le plan des inférences relatives aux **catégories cognitives** issues des diverses perceptions à partir des expérimentations ou questionnements non verbaux (de la psychologie ou de l'anthropologie)
- le plan des **relations** entre catégories cognitives et processus de désignation des catégories (psycho-linguistique), sans précisément préjuger du sens des déterminations d'un plan sur un autre.

En effet, il ne s'agit pas de savoir SI le cognitif influence le lexical ou l'inverse mais COMMENT (cf. Waxman 1999 sur ce point). Les hypothèses de travail invitent alors à identifier *en quoi* les catégories linguistiques s'appuient sur des catégories cognitives pertinentes construites par l'expérience sensible mémorisée, et en quoi, « symétriquement », l'existence de formes en langue (les formes lexicales simples en particulier) contribue à la construction, et à la stabilisation individuelle, et à la codification collective des catégories cognitives.

De là, la reconstruction d'une nouvelle triade incluant la partition du travail pluridisciplinaire **d'articulation** de plans autonomes et spécifique de chaque discipline, la cognition ne se trouvant plus « dissoute » dans une interdisciplinarité indifférenciée.



Bibliographie

- BARTHÉLEMY J. P., GUÉNOCHE A.
1988, *Les arbres et les représentations des proximités*, Paris : Masson.
- BERLIN B. & Kay P.
1969, *Basic color terms : their universality and evolution*, Berkeley : University of California press.
- BRUNER J.
1990, *Acts of meaning*, Cambridge : Harvard University Press.
- CAMPORESI P.
1995, *Les effluves du temps jadis*, Paris : Plon.
- CANAU J.
2000, *Mémoires et expériences olfactives : Anthropologie d'un savoir faire sensoriel*, Paris : PUF.
- CHREA C.
2005, « Odeurs et catégorisation : à la recherche d'universaux olfactifs », *Doctoral dissertation*, Université de Bourgogne.
- CLASSEN C.
1993, *Worlds of senses*, Londres : Routledge.
- CORBIN A.
1982, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social*, Paris : Aubier-Montaigne.
- COSNIER J.
1998, *Le retour de Psyché : critique des nouveaux fondements de la psychologie*, Paris : Desclée de Brouwer.

- DAVID S. 1997, « Représentation d'objets sensoriels et marques de la personne », in D. Dubois (éd.), *Catégorisation et cognition : de la perception au discours*, Paris : Kimé, 211-242.
- DAVID S. & ROUBY C. 2002, « Arbres, classes et distances », *Cahiers du LCPE in Poitevineau* (éd.), 29-70
- DAVID S., DUBOIS D., ROUBY C. & SCHAAL B. 1997, « L'expression des odeurs en français : analyse lexicale et représentation cognitive », *Intellectica* 24, 51-83.
- DUBOIS D. 1983, « Analyse de vingt-deux catégories sémantiques du français : organisation catégorielle, lexicale et représentation », *L'Année psychologique* 83, 465-489.
- DUBOIS D. 1997, *Catégorisation et cognition : de la perception au discours*, Paris : Kimé.
- DUBOIS D. 2000, « Categories as acts of meaning : the case of categories in olfaction and audition », *Cognitive Science Quarterly* 1, 35-68. www.iig.uni-freiburg.de/cognition/csq
- DUBOIS D. & GRINEVALD C. 1999, « Pratiques de la couleur et dénominations », *Faits de langues* 14, 12-25.
- DUBOIS D. & GRINEVALD C. 2003, « En voir de toutes les couleurs : processus de dénomination des couleurs et constructions cognitives », in Vandeloise (éd.) *Langues et cognition. Traité des sciences cognitives*, Paris : Hermès, 79-113.
- DUBOIS D. & POITOU J. 2002, « Des "normes catégorielles" : structuration cognitive et/ou linguistique des catégories sémantiques ? », *Intellectica* 35, 217-249.
- DUBOIS D. & RESCHE-RIGON P. 1997, « Des catégories perceptives et naturelles : un exemple d'instrumentalisation de l'anthropologie en sciences cognitives », *Journal des anthropologues* 70, 91-112.
- DUBOIS D. & ROUBY C. 2002, « Names and Categories for Odors : The veridical revisited », in Roubly C., Schaal B., Dubois D., Gervais R., and Holley A. (éd.), *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge : Cambridge University Press, 47-66.

- DUBOIS D., RESCHE-RIGON P. & TENIN A.
1997, « Des couleurs et des formes : catégories perceptives ou constructions cognitives », in D. Dubois (éd.) *Catégorisation et cognition*, Paris : Kimé, 7-40.
- ENGEN T.
1987, « Remembering odors and their names », *American Scientist* 75, 497-503.
- GUEDOU G. & CONINCKX C.
1986, « La dénomination des couleurs chez les Fon », *Journal de la société des Africanistes* 56, 64-85.
- HOLLEY A.
1999, *Éloge de l'odorat*, Paris : O. Jacob.
- HOWES D. (éd.)
1991, *The Varieties of Sensory experience : A source book in the Anthropology of the Senses*, Toronto : Toronto University Press.
- HOWES D.
1986, « Le sens sans parole : vers une anthropologie de l'odorat », *Anthropologie et sociétés* 10, 29-46.
- INDERGAND M.
1994, « De l'expérience matérielle à l'expérience immatérielle de la couleur », in P. Junod & M. Pastoreau (éd.) *La couleur : regards croisés sur la couleur du Moyen âge au xx^e siècle*, Paris : Le léopard d'or.
- KERBRAT-ORECCHIONI C.
2002, *L'Énonciation*, Paris : Armand Colin, Coll. U, 2^e éd.
- KRISTOL A. M.
1978, *Color : les langues romanes devant le phénomène de la couleur*, Thèse université de Zurich, et *Romanica Helvetica* 88. Berne : Francke.
- LATOUR B.
1993, « Le topofil de Boa-Vista : la référence scientifique : montage photo-philosophique », *Raisons pratiques*, 187-216.
- LUCY J.
1999, « The linguistics of "color" », in C. L. Hardin & L. Maffi (éd.) *Color categories in Thought and Language*, Cambridge University Press.
- LURÇAT F.
1995, *L'autorité de la science*, Paris : Cerf.
- NEISSER U.
1987, *Concepts and conceptual development : ecological and intellectual factors in categorization*, Cambridge : Cambridge University Press.
- POITVINEAU (éd.)
2002, « Arbres, classes et distances », *Cahiers du LCPE* 5.
- POITOU J. & DUBOIS D.
1999, « Catégories sémantiques et cognitives : une étude expérimentale en sémantique lexical », *Cahiers de lexicologie* 74, 15-27.

- RASTIER F. 1991, « Recherches sémantiques et sciences cognitives », Paris : PUF.
- ROUBY C. & SICARD G. 1997, « Des catégories d'odeurs ? », in D. Dubois (éd.) *Catégorisation et cognition*, Paris : Kimé, 59-81.
- ROUDNISTKA E. 1991, *Une vie au service du parfum*, Paris : T. Vian Éditions.
- SAHLINS M. 1976, « Colors and cultures », *Semiotica* 16, Mouton, 1-22.
- STRAUS E. 1935, *Du sens des sens*, éd française Million : 2000.
- TORNAY S. (éd.) 1978, *Voir et nommer les couleurs*, 139-166, Publications de la société d'ethnologie, Nanterre : LABETHNO.
- WARNIER J.-P. 1999, *Construire la culture matérielle, L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris : PUF.
- WAXMAN S. 1999, « The dubbing ceremony revisited : Objects naming and categorization », in D. Medin & S. Atran (éd.) *Infancy and early Childhood, Folkbiology*, Cambridge : M.I.T. Press.
- YEH W. & BARSALOU L. 2000, « The situated nature of concepts » <http://user.service.emory.edu/~barsalou/>

Jean-Louis Dessalles et Laleh Ghadakpour
*École Nationale Supérieure des Télécommunications (ParisTech),
School of Analytical Philosophy Institute for Studies in
Theoretical Physics and Mathematics
Paris — France Tehran, Iran
www.enst.fr/~jld
laleh@ghadakpour.net figures*

Vers une sémantique sans traits

Introduction

On peut classer les approches classiques de l'étude du sens en trois catégories. La première catégorie, fortement représentée dans la tradition de la philosophie analytique, postule l'existence de concepts absolus ; l'étude du sens consiste à établir un lien formel entre l'expression imparfaite des langues naturelles et la désignation parfaite de ces concepts absolus. La deuxième catégorie, à l'inverse, se centre sur les faits de langue ; étudier le sens, dans ce cas, consiste à circonscrire l'éventail des significations qu'un mot ou une expression en langue naturelle peut avoir en moyenne pour une communauté linguistique donnée. La troisième catégorie considère l'activité cognitive de l'individu qui, à un moment donné et dans un contexte précis, est capable d'associer un sens à une expression langagière. Notre approche relève exclusivement de cette troisième catégorie.

Le problème posé est de comprendre comment un individu, équipé de son seul cerveau au moment des faits, est capable de comprendre le sens d'un mot, d'un syntagme ou d'une phrase et d'en tirer certaines inférences. Pour traiter ce problème, il est hors de question de faire appel à des notions comme des « conditions de vérité » ou des « significations moyennes », puisque l'individu n'a pas accès à de telles abstractions. En revanche, nous pouvons lui prêter des capacités de calcul telles que l'état actuel des sciences cognitives nous permet de les imaginer.

Il est courant d'opposer deux types de fonctionnement cognitif difficilement conciliables (van Gelder 1994). Le premier, qualifié de subsymbolique et qui regroupe la plupart des modèles empiristes et certains modèles constructivistes, ne prévoit que des opérations de nature continue sur des représentations de type analogique qui sont les attracteurs d'un système dynamique. Les réseaux de neurones artificiels constituent une bonne illustration de ce type de modèle. À l'opposé, le second type de fonctionnement, qualifié de symbolique, ne prévoit que des opérations formelles sur des représentations dépourvues de topologie. En sémantique, les systèmes d'unification à base de traits sont une forme largement utilisée de ce paradigme, à côté des systèmes de trames, des graphes conceptuels, des systèmes logiques, des systèmes fonctionnels. Certains systèmes schématiques proposés dans les linguistiques cognitives sont également du type symbolique.

Nous avons montré que ces deux types d'approches conduisent à des difficultés non résolues (Ghadakpour 2003). La première est incapable de rendre compte de la systématisme du jugement sémantique (Fodor & Pylyshyn 1988). Ainsi, pour un système subsymbolique de type associatif, tous les syntagmes se comportent plus ou moins comme des expressions figées apprises par cœur. De même que l'on peut comprendre le sens idiomatique de *retourner sa veste* sans comprendre le sens du mot *veste*, un tel système, s'il a une base statistique insuffisante, risque de pouvoir comprendre *le frère de Jacques* sans comprendre le sens du mot *frère*. De même, un tel système pourrait comprendre *le frère de Jacques* sans comprendre *le frère de Jacqueline*. L'impossibilité de garantir la systématisme doit être considérée comme rédhitoire lorsque l'on cherche à expliquer les performances sémantiques des sujets humains.

Les systèmes symboliques sont parfaitement capables d'assurer la systématisme du jugement sémantique. En revanche, ils rencontrent eux aussi des difficultés insurmontables (Ghadakpour 2003). Mentionnons l'absence de critères pour le choix des concepts primitifs ; l'absence de structures correctes et complètes ; l'impossibilité de représenter les nuances et la gradualité (par exemple pour représenter les nuances d'une série comme *toucher/effleurer/caresser/palper/tâter/frôler/frotter/pétrir/raser*) ; le problème de la monotonie des représentations qui ne peuvent qu'augmenter lors de l'adjonction des syntagmes ou de la progression du discours, pour donner des assemblages

(des structures de traits par exemple) d'une complexité sans aucune plausibilité cognitive ; l'impossibilité d'expliquer l'omnipotence de la conceptualisation.

Ce dernier problème vaut la peine qu'on s'y arrête. La propriété d'omnipotence sémantique signifie qu'un être humain est capable d'exprimer des relations conceptuelles, par exemple des relations logiques d'exclusion, sur l'ensemble de ses dimensions perceptives. Or, si le sens était représenté purement sous la forme d'une combinatoire symbolique de concepts, il y aurait nécessairement des situations que nous pourrions percevoir sans pouvoir exprimer quoi que ce soit à leur propos. Cela n'est pas le cas (au moins en ce qui concerne les grandes modalités perceptives corticalement représentées, le cas de la perception olfactive, par exemple, pouvant être problématique).

1 Trois types d'architecture cognitive

Le développement qui précède nous permet d'opposer trois grands types d'architecture cognitive qui, chacune, prétendent rendre compte de la construction du sens par les sujets humains (figures 1-3, p. 223-224).

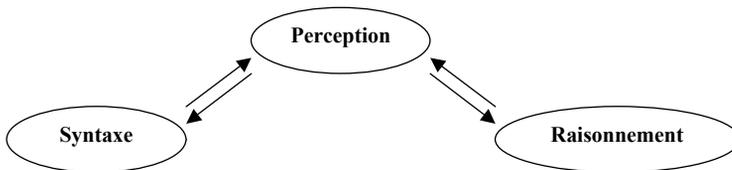


Figure 1. — Architecture de type subsymbolique.

Les figures 1 et 2 page suivante correspondent respectivement aux modèles subsymboliques et aux modèles symboliques. Dans les figures 1 et 3, p. 223-224, le lexique (non représenté) est lié par des liens associatifs à la perception. Dans la figure 2, il est lié au système conceptuel par des liens symboliques. En faisant appel à un système conceptuel doté de représentations permanentes autonomes (structures de traits, expressions logiques, expressions fonctionnelles, schémas ou

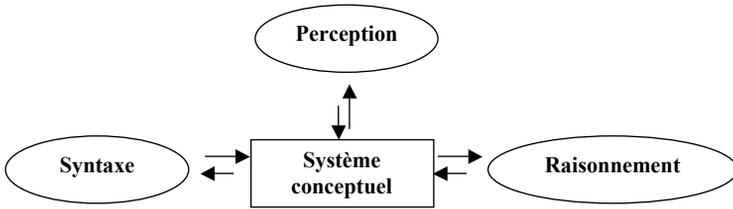


Figure 2. — Architecture de type purement symbolique.

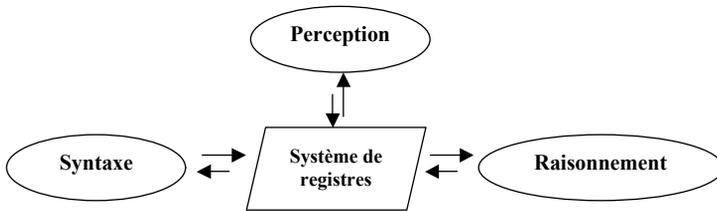


Figure 3. — Architecture avec interface à base de registres.

autres), l'architecture de la figure 2 présuppose l'existence d'un *langage mental* (Fodor 1975). Le fait même de supposer la permanence de représentations non perceptives qui serviraient de support à l'expression du sens conduit aux difficultés que nous avons mentionnées.

La figure 3 illustre l'architecture que nous défendons. Elle met en jeu un système de registres qui joue le rôle d'interface conceptuelle. Elle se distingue du cas symbolique en ce qu'elle ne postule pas de représentations conceptuelles permanentes qui seraient hébergées dans un « système conceptuel ». Le système de registres constitue une simple interface, permettant l'établissement de connexions transitoires qui durent le temps de la construction du sens. C'est la solution que nous proposons pour, d'une part, préserver la systémativité du jugement sémantique, et d'autre part pour éviter les paradoxes d'un langage mental.

2 Un exemple de fonctionnement de l'interface conceptuelle

L'impossibilité d'un *mentalais*, un langage de la pensée doté de représentations permanentes, est particulièrement manifeste dans le cas de l'expression des relations temporelles. Cette composante essentielle de la sémantique, dont dépend notamment la compréhension des relations causales, nécessite une interface entre le langage (morphologie temporelle et mot spécialisés) et les différentes formes de perception du temps (durées typiques, durées perçues, jugement d'antériorité de la mémoire épisodique, durées et antériorités rappelées de la mémoire encyclopédique).

Dans les approches traditionnelles de la logique et de l'intelligence artificielle, le temps est représenté sous forme d'un ensemble d'instantants ou sous un ensemble d'intervalles, les deux représentations étant équivalentes (van Benthem 1983). Cet ensemble peut comporter un grain atomique non nul, ce qui le disqualifie en tant que modèle cognitif, sinon il est dense, ce qui est également problématique d'un point de vue cognitif (Dessalles & Ghadakpour 2004). Les logiques temporelles modales se réfèrent, elles aussi, à un ensemble dense d'instantants, même si l'emploi d'opérateurs modaux permet d'éviter d'y faire référence de manière explicite. Malheureusement, quels que soient leurs mérites par ailleurs, aucun de ces systèmes ne permet d'allouer un sens à une phrase comme *Il y a quatorze milliards d'années, trois picosecondes après le Big-Bang, l'Univers a connu une brisure de symétrie*. Il serait en effet absurde de vouloir positionner le Big-Bang à la picoseconde près par rapport au présent, sur une structure de mémoire qui, à défaut d'être dense, devrait permettre au moins de distinguer 10^{29} unités indépendantes (soit cent mille fois le nombre de synapses de l'humanité)! Pourtant, un lecteur humain n'a aucune difficulté à construire une signification cohérente pour une telle phrase. La raison en est qu'il construit le sens en se situant successivement à deux échelles différentes. À la première de ces échelles, un milliard d'années de plus ou de moins importe peu ; à la seconde de ces échelles, une imprécision de plus d'une picoseconde nuit à la compréhension, par exemple en perturbant la causalité. Il est essentiel de comprendre que pour l'interpréteur humain, ces deux échelles restent *incommensurables*.

Pour expliquer cette performance des sujets humains, nous avons proposé un fonctionnement conforme au schéma de la figure 3, p. 224 (Dessalles & Ghadakpour 2004). L'interface consiste en un nombre limité de registres, appelée moments et époques. L'interprétation de l'expression *Il y a* provoque la création d'une « grille topologique de séparation » constituée de deux moments que sépare une époque. L'un des moments se trouve transitoirement attaché au présent, l'autre au Big-Bang, et l'indication de durée vient qualifier l'époque.

Ensuite, l'expression *après le Big-Bang* provoque la création d'une deuxième grille de séparation, dont le premier moment est attaché au Big-Bang et le deuxième à la brisure de symétrie, tandis que la durée de trois picosecondes vient qualifier l'époque qui sépare les deux moments. Le seul lien entre ces deux grilles est la reprise anaphorique du Big-Bang. Ces deux grilles ne coexistent pas, ce qui revient à dire que les mêmes registres (moments et époques) peuvent être réutilisés dans des grilles successives.

Ce système de registres et de grilles possède ses propres contraintes qui permettent d'exclure sémantiquement, dans la plupart des contextes, une expression comme *cinq minutes après son voyage en Chine*. La même contrainte de cohérence d'échelle au sein d'une grille topologique permet de décider de la non-acceptabilité sémantique, dans la plupart des contextes, d'une expression comme *cinq millimètres à droite de la Tour Eiffel*. On constate sur ces exemples que la construction sémantique ne peut se passer d'un interfaçage avec la perception, contrairement à ce que laissent croire les systèmes à base de langage mental. On constate également qu'une interface minimale, à base de registres réutilisables, est de nature à expliquer une bonne partie du jugement sémantique des sujets humains.

Il est courant, dans l'approche symbolique, d'associer un trait pour tenter de capturer chaque nuance de sens. Ainsi, le trait de « ponctualité » est censé caractériser certains verbes qui acceptent un circonstanciel de localité en employant la préposition *à* (*at* en anglais) au prétérit (Comrie 1976). Ce trait est supposé imposer l'interprétation répétitive d'une phrase comme :

La spécialiste Linux est arrivée pendant que Jules cliquait dans la fenêtre.

Ce genre de prédiction est systématiquement réfuté au moyen d'un choix d'échelle approprié. Ainsi, l'interprétation non répétitive est acceptable dans :

233 atomes de Césium se sont désintégrés pendant que Jules cliquait dans la fenêtre.

L'interfaçage à base de registres et de grilles topologiques permet d'expliquer systématiquement les conditions dans lesquelles les conflits d'échelle imposent ou non l'interprétation répétitive. Ces phénomènes résultent d'un calcul, non de la simple lecture d'un trait figé attaché au lexique.

La même critique peut être adressée à un trait comme la dynamité, censée caractériser les verbes que l'on peut mettre à la forme progressive. Ainsi, en français, *Il est en train d'habiter une belle maison* semble sémantiquement non recevable, car le verbe *habiter* serait dépourvu du trait de dynamité. L'exemple suivant montre que l'acceptabilité de ce genre de phrase est le résultat d'un calcul éphémère sur les scènes perçues ou imaginées, non de propriétés intrinsèques des mots :

Le papier peint est en train de jaunir.

Cette phrase sera incorrecte dans de nombreux contextes, typiquement si quelqu'un la prononce en montrant un papier peint quelconque. On dira plus facilement une phrase comme *Le papier peint a jauni*. Pourtant, si le locuteur fonde son jugement sur deux observations espacées de plusieurs mois ou de plusieurs années, la phrase devient acceptable. Le critère est que la forme progressive s'emploie à propos de scènes perceptives ayant une dérivée non nulle sur la dimension signalée. Ainsi, sur la dimension de couleur du papier peint, la dérivée est non nulle si elle est estimée sur une période de plusieurs mois, alors qu'elle est perceptivement nulle sur une durée de cinq minutes ou de quelques secondes. Encore une fois, le jugement sémantique dépend d'un calcul effectué à l'interface avec la perception, et ne saurait être déduit de connaissances symboliques préstockées attachées aux mots.

La nécessité d'un calcul à l'interface avec la perception s'observe dans tous les aspects de la sémantique. Considérons les exemples suivants (Mari 2005) :

L'homme avec le chapeau

* Le chapeau avec l'homme

Dans la plupart des contextes, la deuxième phrase est sémantiquement incorrecte. La prédiction de ce genre de phénomène s'obtient en considérant que cet emploi de *avec* nécessite l'application sur la situation d'une relation figure-fond, qui correspond à une grille topologique de position dans laquelle un élément de la situation temporairement attaché à un « moment » (figure) est positionné sur un autre élément de la situation temporairement attaché à une « époque » (fond). Pour que la deuxième phrase soit acceptable, il faut imaginer d'inverser la relation figure-fond, par exemple si le chapeau en question porte le dessin d'une figurine humaine masculine.

Conclusion

Nous avons essayé de montrer ici, à l'aide de quelques exemples, l'intérêt que peut présenter, sur le plan de la modélisation cognitive, un calcul du sens fondé sur la coopération entre un calcul symbolique (le système de registres et de grilles) et un système subsymbolique (appelé ici « perception »). L'utilisation conjointe de deux types de calculs, symbolique et analogique, est incontournable. Le calcul symbolique est le seul qui puisse produire les phénomènes de systématité et des inférences de nature logique (par exemple une exclusion intérieur-extérieur comme celle qui est utilisée dans la constitution d'un alibi). Le calcul analogique est le seul qui puisse opérer sur les données de la perception, où la gradualité joue un rôle fondamental. Nous en avons vu des exemples avec les effets d'échelle temporelle ou spatiale ou le calcul de la dérivée dans le cas du progressif. Enfin, le type d'interface que nous proposons est une solution prometteuse pour permettre d'interfacer les deux types de calcul en évitant la création, trop problématique du point de vue de la modélisation cognitive, d'un langage mental.

Bibliographie

- COMRIE B. 1976, *Aspect* Cambridge MA : Cambridge University Press.
- DESSALLES J.-L., GHADAKPOUR L. 2004, « La construction cognitive du temps », in Badarriotti (éd.), *Le temps dans les systèmes complexes naturels et artificiels — Actes des journées de Rochebrune*, Paris : ENST, 95-109. www.enst.fr/~jld/papiers/pap.cogni/04073009.pdf
- FODOR J.-A. 1975, *The language of thought*, Oxford : Harvard Univ. Press.
- FODOR J.-A., PYLYSHYN Z.-W. 1988, « Connectionism and cognitive architecture : A critical analysis », in *Cognition* 28, 3-71.
- GHADAKPOUR L. 2003, *Le système conceptuel, à l'interface entre le langage, le raisonnement et l'espace qualitatif : vers un modèle de représentations éphémères*, Paris : Thèse de doctorat, École Polytechnique. www.enst.fr/~jld/theses/laleh
- MARI A. 2005, « Sous-spécification et contraintes interprétatives : le cas de “avec” », in Corblin, Gardent (éd.), *Interpréter en contexte*, Paris : Hermès, 81-106. www.infres.enst.fr/~mari/PapersOnline/Context.pdf
- VAN BENTHEM J. 1983-1991, *The Logic of Time : a model-theoretic investigation into the varieties of temporal ontology and temporal discourse*, Dordrecht : Kluwer Academic Publishers.
- VAN GELDER T. 1998, « The dynamical hypothesis in cognitive science », in *Behavioral and Brain Sciences* 21 (5), 615-665.

Marie Luce Honeste
E.A. 2568 Sens et Texte
Paris IV — Sorbonne
mlhoneste@wanadoo.fr

Une approche cognitive de la formation du sens en langue et en discours

Depuis Saussure, on admet que les mots ont un signifié en langue, c'est-à-dire une structure sémantique stable disponible pour les locuteurs. Malheureusement, si la forme matérielle, *i.e.* le signifiant, est observable, le signifié est invisible : Saussure l'appelle « la partie manquante du signe linguistique ». C'est précisément le travail des linguistes sémanticiens de le reconstituer, ce qui ne peut se faire qu'à travers le seul observable dont on dispose : l'usage qu'on fait des mots dans les discours. Il faut alors se méfier d'un écueil courant, qui consiste à calculer le sens d'un mot à partir des désignations de discours ; or, les mots observés en discours ne sont jamais isolés, mais insérés dans des énoncés où ils se trouvent en interaction sémantique avec d'autres mots, cette interaction étant exprimée par les liens syntaxiques.

C'est pourquoi la théorie sémantique que je développe en sémantique lexicale comprend une méthode d'accès au signifié de langue par la médiation du signifié de discours. Je donnerai dans une première partie une présentation simplifiée de cette méthode, puis, dans une deuxième partie, j'essayerai de retracer les processus cognitifs qui sont à l'origine de ce signifié.

1 La formation du sens en discours

Examinons le fonctionnement en discours d'un mot hyper fréquent du français, *venir* :

(1) *Max vient de Paris par avion.*

Dans ce genre d'énoncé, la tradition lexicologique et lexicographique¹ donne à *venir* le sens : « **se déplacer** de manière à aboutir ou à être près d'**aboutir à un lieu** ». Les éléments gras montrent que le lexicographe attribue à *venir* les traits /spatial/ et /mouvement/.

Examinons à présent l'énoncé (2) :

(2) *La panne vient du delco.*

Dans ce genre d'énoncé, le RE donne à *venir* le sens : « être l'effet de », autrement dit, lui attribue un trait /cause/.

Si on renouvelle cette expérience avec tous les contextes d'emploi de *venir*, on voit attribuer au verbe *venir* autant de significations différentes qu'on a de contextes différents. C'est ainsi que procède le RE, en donnant de *venir* les gloses suivantes : Aller, déplacer (se), rendre (se). — Commencer à être, à se présenter. — Concevoir, imaginer. — Aviser (s'), penser. — Arriver à, atteindre. — Souffler. Provenir de, être fabriqué à. — Échoir. — Tirer son origine de, être l'effet de. — Découler. — Se mettre à (faire). — Naître. — Suivre. — Succéder. (Moments). Arriver, apparaître dans le cours du temps. — Pousser. Dans l'analyse traditionnelle, ces gloses deviennent des « acceptations », entraînant la conclusion que *venir* est polysémique.

Sans entrer dans le détail de toutes ces gloses de *venir*, on se bornera à souligner deux inconvénients majeurs de ce type d'approche du signifié d'un mot :

- la glose de *venir* par d'autres verbes qui pourraient lui être substitués dans les différents contextes a pour effet de présenter tous ces verbes comme *synonymes*. Même si on s'en tient à l'hypothèse d'une synonymie partielle², il n'en reste pas moins que, même dans un contexte d'emploi identique, chacun conserve ses spécificités sémantiques : les présenter comme substituables revient à gommer leurs différences, ce qui constitue un appauvrissement aussi bien du côté de l'analyste que de celui de l'usager de la langue. Ainsi, par exemple, le RE donne « aller »

1. Les définitions lexicographiques auxquelles se réfère l'analyse proviennent du *Robert Électronique* (RE).

2. J'ai rejeté cette hypothèse dans ma communication : « Entre ressemblance et différence : synonymie et cognition », faite dans le cycle de conférences du GEHLF sur la synonymie (ENS, Paris, 13-05-2005), qui fera l'objet d'un colloque en 2006 avec publication des Actes.

comme synonyme de *venir* (!), gommant, parmi d'autres différences, leur polarité inverse. On peut légitimement se demander si le rôle des sémanticiens lexicographes n'est pas de s'attacher à différencier les mots — et même jusque dans leurs plus subtiles nuances — plutôt que de les rapprocher dans un confusionnisme qui ne peut que conduire les locuteurs à les employer de façon inappropriée ;

- la seconde critique concerne l'excès de contextualisation du signifié auquel conduit cette approche : un exemple en est donné lorsque le RE donne « souffler » comme synonyme à « venir » ; il est vrai dans l'énoncé « Les nuages viennent du Nord » ; on conviendra que les inférences à opérer pour arriver à une « synonymie » de ces deux verbes sont telles que leur rapprochement devient déraisonnable¹.

Reprenons l'observation des gloses de *venir* dans nos énoncés (1) et (2). Les traits /spatial/ et /mouvement/ dégagés en (1) ont disparu au profit du trait /cause/ en (2). Si on poursuit l'opération sur tous les contextes d'emploi possibles de *venir*, on verra toujours ces traits se remplacer sans jamais s'accumuler. Or, de tels éléments sémantiques, qui varient quand varient les contextes, devraient logiquement être attribués aux variables (le contexte) plutôt qu'à la constante (*venir*). On va vérifier cette hypothèse en examinant le processus de formation du sens dans ces 2 énoncés :

— Énoncé (1)

Tout locuteur ayant la compétence du français reconnaît *Max* comme nom d'homme et comme sujet du verbe *venir*, *Paris* comme nom de ville et *de* comme préposition indiquant l'origine² ; l'association de *de* et *Paris* construit un complément « de lieu » et s'interprète dans l'énoncé comme lieu d'origine du phénomène ; de même, *avion* est reconnu comme nom de moyen de transport aérien et, introduit par *par*, il constitue un complément de moyen. Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'association d'un nom de lieu et d'un moyen de transport suffit à construire un contexte de déplacement dans l'espace, comme

1. Ces déterminations *ad hoc* du sens relèvent du syndrome du complément de chemin de fer signalé par M. Wilmet (*Grammaire critique du français*, Duculot, 1998, § 605).

2. Voir Honeste 2005b.

c'est le cas dans le simple syntagme nominal « l'avion de Paris », ne contenant pas le verbe *venir*.

— **Énoncé (2)**

Le segment *la panne* est reconnu sémantiquement comme « interruption dans le bon fonctionnement d'un mécanisme » et fonctionnellement comme sujet de *venir*; *le delco* est reconnu sémantiquement comme « pièce mécanique »; l'association de *de* et *le delco* s'interprète comme objet à l'origine du phénomène. Comme dans l'énoncé précédent, on note que l'association des notions [interruption du bon fonctionnement] et [pièce mécanique à l'origine (de cette interruption)] suffit à construire, *par inférence*, un contexte logique de causalité, comme c'est le cas dans le simple syntagme nominal « une panne de delco », ne contenant pas le verbe *venir*.

On voit qu'on peut construire pour l'énoncé (1) un contexte de déplacement dans l'espace et pour l'énoncé (2) un contexte causal sans faire intervenir le mot *venir*. Il n'est donc pas *nécessaire* d'attribuer à *venir* les traits /spatial/ /mouvement/ et /cause/. La question est alors de savoir s'il est *possible* d'attribuer ces traits sémantiques à *venir*. On pourrait en effet admettre que plusieurs éléments d'un même énoncé véhiculent un même élément de sens, même si cette hypothèse de redondance sémantique contrevient au principe d'économie de la langue; cependant, je vais au contraire essayer de montrer qu'ils ne sont pas dans *venir* à l'aide de l'énoncé suivant :

(3) *Max vient de Paris.*

Si on comprend *Max* comme nom d'homme et *de Paris* comme lieu d'origine, on ne peut pas pour autant interpréter complètement l'énoncé : la raison en est qu'il manque les éléments permettant de construire un contexte d'application au processus exprimé par ce verbe. Ces éléments pourraient par exemple prendre la forme du complément « par avion » de l'énoncé (1), qui construisait en interaction avec le reste de l'énoncé un contexte spatial dynamique, permettant l'interprétation « Max se rapproche [du locuteur] à partir de Paris par avion »; de même, d'autres éléments contextuels ou situationnels conduiront à inférer une interprétation de l'énoncé comme « Max est originaire de Paris, son lieu de naissance » ou encore « Max habite à Paris », etc.

On comprend alors pourquoi l'énoncé (3) n'est pas interprétable totalement : c'est parce que le défaut de contexte n'est pas compensé

par la présence du verbe *venir*. Cela montre que ce verbe ne contient pas les éléments /se déplacer/, /provenir, tirer son origine de/ ou encore /naître/ qui lui sont pourtant traditionnellement attribués par les lexicographes. On peut alors dire que l'énoncé (3) présente, non pas une *ambiguïté*, comme le dit la tradition, mais une *incomplétude* sémantique, que seul le contexte peut combler.

On tire de l'observation des énoncés (1), (2) et (3) une conséquence importante concernant le fonctionnement sémantique sur le plan du discours : un énoncé exprime toujours une proposition dans laquelle les mots construisent ensemble le sens ; chaque mot y contribue par un apport sémantique initial, contenu dans son *signifié* de langue ; mais, comme j'ai essayé de le montrer, le sens de l'énoncé n'est pas la simple somme de ces signifiés (le « sens compositionnel » des logiciens), mais *un sens global synthétique* de type synergique résultant de la mise en relation syntaxique et sémantique des signes. Ces liens donnent lieu à une série d'opérations d'inférence et d'enrichissements sémantiques mutuels qui construisent le contexte d'application de l'énoncé et son articulation aux phénomènes du monde qui font l'objet du discours.

1.1 Le signifié de venir

Les analyses précédentes nous ont permis de déterminer ce qui n'appartient pas au signifié de *venir* ; il reste à présent à déterminer ce qui lui appartient. Pour ce faire, il faut poursuivre le processus commencé avec les trois énoncés précédents, en examinant systématiquement tous les contextes d'emploi possibles du mot. Lorsqu'on fait varier autour d'un mot tous ses contextes d'emploi possibles, on accumule des traits de signification ; il s'agit alors de distinguer ceux qui proviennent du contexte et de les écarter du signifié du mot étudié : on voit alors apparaître dans chaque énoncé un « résidu » sémantique constant ; c'est tout ce résidu et seulement ce résidu qu'il convient d'attribuer au mot concerné. J'ai effectué ailleurs cette opération pour le verbe *venir*¹, dont voici le résultat :

1. Le détail est développé dans Honeste 2005a.

Moule syntaxique : [X vient (de A) (à/vers B) (C)]

Configuration sémantique

- ▶ **X tend vers un point de référence implicite** (par défaut : les coordonnées de l'énonciation) ou explicité par B ;
- ▶ le procès *venir* n'intègre ni la situation initiale A de X avant le procès, ni la situation finale B après le procès ;
- ▶ l'énoncé peut rendre prégnant A au moyen d'un complément introduit par *de* ou B, au moyen d'un complément introduit par *à, vers, chez* ou autre ;
- ▶ A est nécessairement distinct du point de référence ; il est en lien étroit avec le procès *venir* ;
- ▶ B se situe nécessairement au point de référence ; il est coupé du procès *venir* ;
- ▶ un procès C peut constituer un prolongement du procès *venir* ; il a lieu soit au centre déictique, soit ultérieurement ;
- ▶ la nature et les relations de X, A, B et C déterminent par inférence le domaine d'application contextuel de l'énoncé.

Éléments de système

- ▶ relations lexicales (morphologiques : dérivation, etc.) et sémantiques (complémentarité avec *aller*, etc., antonymie, synonymie).

Potentialités d'emploi en discours

- dans le domaine spatial : expression de divers rapprochements dans l'espace à partir d'un lieu A vers les coordonnées de l'énonciation ou un lieu B ;
- dans le domaine temporel : expression de divers rapprochements dans le temps depuis un moment A vers les coordonnées de l'énonciation ou un moment B, permettant des emplois temporels de « futur proche » ou de « passé récent » et aspectuels d'inchoatif ou imminent ;
- dans le domaine notionnel : expression de divers liens logiques relatifs à l'origine (relation au point A) et à l'aboutissement (relation au point B) d'un processus : cause, but, conséquence.

Si on compare ce résultat à la définition du RE, il apparaît trois différences fondamentales :

- on voit émerger ce qui est toujours occulté dans les définitions issues des approches lexicographiques courantes : un apport sémantique unique et invariant dans tous ses emplois (« X tend vers un point de référence implicite »), qui représente *l'expression linguistique de la conceptualisation d'une expérience socialisée*¹ et non une liste de désignations potentielles d'objets du monde. L'expérience signifiée par *venir* est basique, et à ce titre

1. Voir Honeste 2003 et 2005c.

pourrait se retrouver dans d'autres verbes comme *arriver* ; mais ce qui est important et utile dans l'analyse lexicale, ce n'est pas tant de montrer les ressemblances expérientielles entre *venir* et *arriver*, que les différences conceptuelles qui déterminent l'apport propre de chacun dans le lexique français. Pour chacun de ces mots, la conceptualisation de l'expérience prend *une forme spécifique complexe qui le distingue de tous les autres et contraint ses possibilités d'emploi* ;

- à l'inverse des définitions classiques, ce signifié ne contient aucune désignation de référent particulier, ni aucune mention de domaine d'application : c'est justement cette *imparticularité* sémantique qui lui donne cette capacité de désignations multiples en discours, et ce dans divers domaines d'application (spatial, temporel, notionnel) ;
- aux éléments sémantiques s'ajoutent des éléments de système, permettant l'insertion du mot dans le lexique et la grammaire de la langue.

Le tout donne cette structure sémantique complexe que j'ai nommée « schéma conceptuel intégré ».

2 Origine cognitive du contenu sémantique

Nous allons à présent, dans une seconde partie, essayer de reconstituer l'origine du signifié de langue comme résultat d'un processus de retraitement d'une expérience initiale. On prendra l'exemple du mot *lion* en s'appuyant sur l'article *lion* du RE.

Nous négligerons les définitions lexicographiques, parce que, de notre point de vue, celles-ci ne rendent compte que des désignations de discours (voir *supra*, I). Il suffit d'observer la définition donnée comme « sens premier » dans le RE « Gros animal sauvage, mammifère carnassier, au pelage fauve, à crinière fournie chez le mâle, à queue terminée par une touffe de poils, vivant surtout en Afrique, et dont l'image culturelle de "roi des animaux" est très active. », pour se convaincre qu'il s'agit d'une définition relevant d'un savoir encyclopédique extérieur à la langue et insérée *a posteriori* dans le signifié par les lexicographes.

Nous nous intéresserons en revanche aux diverses collocations courantes et expressions figées utilisant le mot *lion*, parce que c'est dans

les formes fixées par la langue qu'on trouve les traces du processus collectif de retraitement conceptuel de l'expérience initiale. On comparera ces emplois figés à leurs équivalents en allemand et en anglais, de manière à faire ressortir la relativité culturelle des représentations ¹.

Un petit nombre d'expressions présente la trace des impacts visuels, notamment formels, de l'expérience initiale de l'animal. Nous n'en donnerons qu'un exemple : « Constellation du Lion », qui désigne une constellation dont le dessin général évoque un lion. L'examen des motivations de l'emploi du mot *lion* dans cette expression permet de faire les déductions suivantes : sur le plan cognitif, le point d'ancrage de la perception est la silhouette globale de l'animal ; le mode de retraitement de cette expérience est la schématisation de cette silhouette et l'application de cette représentation à un objet de même forme, ceci sans caractère évaluatif ; le trait retenu en langue est /forme globale spécifique/².

À l'inverse, la majorité des emplois figés présente la trace des impacts psychologiques de l'expérience initiale ; par manque de place, on n'en décrira ici qu'une sélection :

- « **être fort comme un lion** » : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception à l'origine de cette expression sont la force physique de l'animal et sa domination fréquente au combat ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain, leur extension à d'autres domaines que le physique (notamment le domaine politique) et l'instauration de la notion de « force de domination » qui en résulte en symbole culturel positif ; le trait retenu en langue est /puissance/ ;
- « **le lion, roi des animaux** » : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception sont les mêmes que précédemment ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain sous la forme du symbole culturel positif de la « majesté », entraînant l'orgueil et la fierté chez le dominant et, chez le dominé, la reconnaissance du statut

1. Le résultat de l'étude est synthétisé dans un tableau donné en annexe.

2. Nommer les traits sémantiques constitue toujours un exercice périlleux, puisqu'il oblige à constituer des équivalences avec d'autres mots, qui par nature ne peuvent recouvrir ni exactement, ni exhaustivement la signification visée. On nous pardonnera leur caractère approximatif.

de dominant et l'admiration ; les traits retenus en langue sont /orgueil/ — /fierté/ ; /domination/ — /pouvoir/ et /noblesse/ — /majesté/. Le domaine d'application privilégié de cette représentation est le pouvoir politique autocratique¹ ;

- « **avoir un cœur de lion** » : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception sont la grande vigueur de l'animal et sa détermination au combat ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain sous forme de valeur morale et de symbole culturel positif du « courage » ; le trait retenu en langue est /courage/ ;
- « **se tailler la part du lion** » : sur le plan cognitif, le point d'ancrage de la perception est le comportement qui consiste à s'adjuger la plus grosse part — voire la totalité — de la nourriture ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ce trait prégnant à l'humain, avec une connotation ambivalente : ce trait comportemental est perçu soit positivement, le plus fort étant légitimé dans ce privilège par une forme d'idéologie du mérite ; soit négativement, le plus fort étant réputé s'accaparer indûment un bien commun dont il prive les autres ; les traits retenus en langue sont respectivement le trait positif /droit du plus fort/ et son pendant négatif /abus de pouvoir/.

Pour compléter cette étude cognitive, nous avons comparé les expressions contenant le mot *lion* en français avec celles contenant le mot *Löwe* en allemand et celles contenant le mot *lion* en anglais ; voici le résultat synthétique de cette confrontation :

Les points d'ancrage cognitif communs aux trois langues sont :

- la silhouette, utilisée dans les trois langues pour dénommer la constellation ;
- la force physique et la domination au combat, avec dans les trois langues la même expression comparative « fort comme un lion » dénotant positivement la puissance ; on notera toutefois que l'anglais, à partir du même trait perceptif, construit aussi

1. Cette symbolique politique, héritée des fabulistes antiques, a été constamment réutilisée, de « Noble le roi » du *Roman de Renart* au « fier lion » de La Fontaine (*Fables*, I, 6), visant Louis XIV qui en avait fait son emblème, repris aussi bien dans les contes et dessins animés que dans le marketing publicitaire (logo de la M.G.M. ou de Peugeot) ou le surnom d'hommes politiques modernes (Hafez el Hassad).

une représentation négative dégageant en langue un trait /tyrannie/ ;

- la vigueur et la détermination au combat, avec dans les trois langues la même expression (en calque) « cœur de lion » pour dénoter le courage ;
- le comportement consistant à s’arroger la plus grosse part de la nourriture, générant dans les trois langues la même expression « la part du lion » pour dénoter, avec la même connotation ambivalente, le droit du plus fort et l’abus de pouvoir.

Du point de vue des différences, on remarque plus généralement que, en allemand comme en anglais, les expressions « négatives » sont beaucoup plus nombreuses qu’en français (voir les lignes 4, 9, 10 et 11 dans le tableau p. 243), avec l’apparition des traits/férocité/ et/dangerosité/, auxquels s’ajoute le trait /tyrannie/ en anglais (voir *supra*), tous absents du français¹.

En résumé, si les trois cultures retiennent une représentation globalement positive de la force et du courage, en revanche la culture française a privilégié l’allure imposante et la beauté, tous aspects évalués positivement, tandis que les deux autres cultures ont plutôt mis l’accent sur la férocité et la dangerosité, générant des représentations plutôt négatives.

2.1 Bilan sur l’étude cognitivo-linguistique de lion

Le relevé des points d’ancrage cognitifs montre que les *experiencers* n’ont pas une perception entière et exacte de l’objet observé² : parmi les stimuli reçus au moment de l’expérience, seuls certains constituent des points d’ancrage de la perception et, parmi eux, seuls ceux que toute la communauté de locuteurs partageront seront fixés en langue pour une réutilisation ultérieure.

Le relevé des traits retenus en langue montre que les points d’ancrage perceptifs donnent lieu à des traits de nature variée, indices de la nature complexe de l’expérience (recentrage sur l’humain, applications dans des domaines variés, évaluation subjective, etc.). On comprend

1. Tous ces traits sont en français attribués au loup (voir « *in die Höhle des Löwen gehen* » = « *se jeter dans la gueule du loup* »), au tigre et aux fauves en général.

2. Cette observation empirique est conforme aux théories développées en psychologie cognitive (voir notamment Rosch 1975).

alors qu'on n'a pas affaire à une perception objective, descriptive, d'un phénomène isolé, mais au contraire à une perception subjective d'un phénomène immédiatement inséré dans l'ensemble des connaissances de la communauté observante : le système culturel, conceptuel et linguistique dans lequel s'inscrit l'expérience constitue un filtre au moment de l'observation et canalise sa conceptualisation.

La confrontation avec l'anglais et l'allemand montre que les points d'ancrage de la perception ne sont pas universels, mais au contraire différents selon le cadre culturel dans lequel se fait une expérience : la langue est le témoin direct de cette relativité culturelle de la perception, et des représentations socialisées qui en découlent.

3 Bilan global sur la formation du sens

La langue signifie et le discours désigne. Le découplage de ces deux niveaux est nécessaire, parce que chacun a sa fonctionnalité propre, qui induit des processus distincts de formation du sens :

— en langue se forme un sens des mots dont la fonction est double :

- (i) rendre compte de toutes les expériences socialisées du monde, chaque mot véhiculant la conceptualisation collective d'une expérience particulière, avec une configuration spécifique ; cette fonction de la langue impose que le sens associé à chaque mot soit stable (nécessité collective) et unique (nécessité de discrimination des expériences) ;
- (ii) permettre à chaque locuteur de la communauté linguistique de réutiliser une construction collective chaque fois qu'il connaît une nouvelle expérience qu'il juge appréhendable par cette construction ; pour ce faire, le sens associé à chaque mot doit être réduit aux seuls « éléments-cadre » caractérisant la configuration propre de cette construction (notamment sans contenir de domaine d'application spécifique) ;

— en discours se forme un sens des énoncés dont la fonction est de rendre compte de toutes les nouvelles expériences dans leur spécificité, notamment de domaine, ainsi que plus largement, dans la situation particulière où elles sont vécues ; chaque mot, avec son apport sémantique, son statut et ses relations avec les autres, va participer à la construction de ce sens synergique.

Bibliographie

- DUBOIS D. 1991, *Sémantique et cognition*, Paris : Éditions du C.N.R.S.
- DUBOIS D. (éd.) 1997, *Catégorisation et cognition*, Paris : Kimé.
- DUNETON C. 1978, *La Puce à l'oreille*, Paris : Stock.
- GRIMM J. & W. 1854..., *Deutsches Wörterbuch*, Leipzig : Hirzel.
- HONESTE M. L. 2003, « Contre la polysémie ? », in *Recherches Linguistiques* n° 26 : *Contre « Identité sémantique et variation catégorielle »*, Pierre Péroz (éd.), Metz : CELTD, 233-247.
- HONESTE M. L. 2005a, « Venir est-il un verbe périphrastique ? Étude sémantico-cognitive », à paraître in *Syntaxe & Sémantique*, Nicole Le Querler & Hava Bat-Zeev Shyldkrot (eds.), « *Les périphrases verbales* », Caen : PUC.
- HONESTE M. L. 2005b, « Rendons à César... (critique de la polysémie prépositionnelle : le cas de *de* », à paraître in *Actes du Colloque International Adpositions of Movement*, Katholieke Universiteit Leuven, Belgique, 2002.
- HONESTE M. L. 2005c, « Approche cognitive du sens lexical », à paraître in *Actes du XXIV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Aberystwyth, 02/05-08-04, David A. Trotter (éd.), Tübingen : Niemeyer Verlag.
- KLEIBER G. 1999, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Lille : Septentrion.
- Le Grand Robert électronique* (RE)
1999, Cédérom, Paris : Le Robert.
- MERLEAU-PONTY M.
1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- The Oxford English Dictionary*
1993, L. Brown (ed.), 2 vol., Oxford : Clarendon Press.
- REY A. (éd.) 1992, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Le Robert.
- ROSCH E. 1975, « Cognitive Presentation of Semantic Categories », in *Journal of Experimental Psychology* 104, 192-233.
- SAPIR E. 1968, *Linguistique*, trad. fr. J.-E. Boltanski, Paris : Minuit.

Table 1. — Tableau du retraitement conceptuel de l'expérience initiale du lion

1. Expressions françaises	2. Expressions allemandes	3. Expressions anglaises	4. Points d'ancrage cognitif	5. Mode de retraitement	6. Traits retenus en langue
1 « La Constellation du lion »	Löwe	The lion	Physique : silhouette	◆ Dénomination d'un objet de même forme	[forme globale] [spécifique]
2 « une crinière de lion »	Löwenmähne		Physique : crinière	◆ Dénomination d'un objet ayant le même trait physique	[cheveux en] [grosse touffe]
3 « être fort comme un lion »	Löwenstärke	« strong as a lion »	Physique + comportemental : force physique domination au combat	◆ Évaluatif positif ◆ Symbole de puissance	/puissance/
4		« a lion » (= a tyrannical creature)	Physique + comportemental : force physique domination au combat	◆ Évaluatif négatif ◆ Symbole de tyrannie	/tyrannie/
5 « Le lion, roi des animaux »			Physique + comportemental : force physique domination au combat allure générale	◆ Évaluatif positif ◆ Symbole de royauté	/noblesse/ /majesté/ /domination/ /pouvoir/ /orgueil/ /fierté/
6 « se battre comme un lion » « avoir mangé du lion »	Löwenkrieger Löwenblut		Physique + comportemental : grande vigueur détermination au combat	◆ Évaluatif positif	/énergie/
7 « Avoir un cœur de lion » (= avoir du courage) « un lion » (= personne courageuse)	Löwenherz Löwenmut Löwenkühnheit	Lion-heart « brave as a lion »	Physique + comportemental : grande vigueur détermination au combat	◆ Évaluatif positif ◆ Symbole du courage	/courage/
8 « se tailler la part du lion »	Löwenanteil	The lion's share	Comportemental : prend la plus grosse part	◆ Évaluatif positif/négatif	☉/droit du plus fort/ ☉/abus de pouvoir/
9	Löwengier	« a lion » (= a rapacious creature)	Comportemental : voracité	◆ Évaluatif négatif	/avidité/
10	Löwengrimm	Fierce as a lion	Physique + comportemental : force, vigueur et détermination au combat	◆ Évaluatif négatif	/féroçité/
11	« in die Höhle des Löwen gehen »	« the lion's mouth » « a lion in the way »	Physique + comportemental : Force, vigueur, détermination	◆ Évaluatif négatif	/dangerosité/

Acquisition et didactique

Karine Duvignau, Marion Fossard et Bruno Gaume
Laboratoire Lordat, Université Toulouse 2
Faculté de médecine, Université Laval, Québec
IRIT, Université Toulouse 3 & C.N.R.S.
duvignau@univ-tlse2.fr
Marion.Fossard@rea.ulaval.ca
gaume@irit.fr

Approximations sémantiques et flexibilité dans la dynamique de construction et de « déconstruction » du sens

Introduction

Notre travail s'inscrit dans la lignée de Vygotsky (1935, 1985), de Piaget (1945, 1985) ainsi que de Clark (1973, 2003), Jakobson (1956), Gentner (1978, 1981), Gentner & Boroditsky (2001), Hofstadter (1995), Kleiber (1999), Le Ny (1979), et Prandi (2002), linguistes ou psychologues dont les travaux sur le développement langagier et/ou conceptuel permettent de soutenir notre investigation : mettre au jour le rôle d'une flexibilité sémantico-cognitive dans la dynamique de structuration du sens des verbes/concepts d'actions, champ encore fort peu développé (Bassano 2000, Bernicot 1981, Bowerman 1978, Bowerman & Levinson 2001, Tomasello & Merriman 1995, Tomasello 2003).

1 Cadre de l'étude

Dans ce contexte, nous opérons succinctement un état de l'art concernant la production d'énoncés d'allure métaphorique chez le jeune enfant ainsi que chez le sujet Alzheimer. Nous invitons à considérer l'existence de ce type d'énoncés dans un cadre verbal et à les concevoir comme des approximations sémantiques intra domaine ou extra domaine — section 2. Ensuite, nous présentons une étude expéri-

mentale de la production d'approximations sémantiques verbales (« la dame elle **déchire** le verre ») une tâche de dénomination de 17 vidéos d'action chez des jeunes enfants (2-4 ans) ainsi qu'auprès d'une population atteinte de la démence de type Alzheimer. Nous proposons de confronter les performances réalisées durant la dynamique d'acquisition précoce du sens des verbes (enfants) en la confrontant à son envers : la dynamique de « désacquisition » du lexique verbal qui reste très peu étudiée dans le cadre de la démence de type Alzheimer (Kim & Thompson 2004) section 3, p. 251.

Enfin, nous présentons une modélisation computationnelle (Prox) de la structuration des verbes/concepts d'action par proximité sémantique (Gaume & al. 2002, Gaume 2005) que nous confrontons à 200 approximations sémantiques à pivot verbal (« je déshabille l'orange », « il est cassé le livre ») prélevées dans des conversations d'enfants de 2-4 ans ainsi qu'à une partie des données issues de l'approche expérimentale présentée ici, section 4, p. 254.

2 Énoncés d'allure métaphorique chez l'enfant de 2-4 ans et le sujet Alzheimer

2.1 Énoncés d'allure métaphorique chez l'enfant de 2-4 ans

Comme le souligne Dumarsais (1730) : « il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes ». Mais qu'en est-il de l'apprenti-locuteur de 2-4 ans qui se caractérise, à l'inverse du locuteur adulte, par le fait qu'il est en phase de structuration de la langue et, notamment de constitution progressive du lexique ?

On peut dire d'emblée que si les observations effectuées durant cette période cruciale du développement du langage établissent que les jeunes enfants produisent des énoncés qui partagent de fortes similitudes avec les métaphores des adultes, les études en ce domaine n'aboutissent pas à une vision claire du phénomène (Lagarano 1997 : 142-143) et se limitent d'ailleurs quasi exclusivement à une investigation d'énoncés à foyer nominal (Duvignau 2003).

Néanmoins, Duvignau (2002) établit sur la base d'un corpus de 200 énoncés d'allure métaphorique extrait du discours enfantin, l'existence

de production d'énoncés d'allure métaphorique à pivot verbal chez l'enfant entre 2 et 4 ans :

- (1) « **Déshabilles** la pomme de terre ? » / sa mère épluche une pomme de terre — 2 ans.
- (2) « Tu **peignes** la terre ? » / sa mère ratisse le jardin — 2 ; 6 (2 ans 6 mois).
- (3) « La voiture, elle **dégouline** » / voiture qui descend une pente — 2 ; 8 ans.
- (4) « Allez Maman, **allumes** tes yeux » / sa mère a les yeux fermées — 3 ans.
- (5) « Elle **vomit** la fontaine » / au sujet d'une fontaine d'où coule de l'eau — 3 ; 3 ans.
- (6) « Oh mais il faut **soigner** le camion... il n'avance pas » / jouet auquel il manque une roue — 3 ; 6 ans.

Énoncés qu'elle propose de considérer, à ce stade du développement langagier, comme des approximations sémantiques et non comme des erreurs ou des métaphores et dont elle distingue deux types (Duvignau 2003, Duvignau, Gardes-Tamine, Gaume 2004, Duvignau, Gaume, Nespoulous 2005) :

- i)** les approximations sémantiques extra domaine (introduites ci-dessus) qui renvoient à une co-hyponymie inter-domaines entre verbes = approximation linguistique :
- (1) « **Déshabilles** la pomme de terre ? » / sa mère épluche une pomme de terre — 2 ans.
 - (2) « Tu **peignes** la terre ? » / sa mère ratisse le jardin — 2,6 ans.
 - (3) « La voiture, elle **dégouline** » / voiture qui descend une pente — 2,8 ans.
 - (4) « Allez Maman, **allumes** tes yeux » / sa mère a les yeux fermées — 3 ans.
 - (5) « Elle **vomit** la fontaine » / au sujet d'une fontaine d'où coule de l'eau — 3,3 ans.
 - (6) « Oh mais il faut **soigner** le camion...il n'avance pas » / jouet auquel il manque une roue — 3,5 ans.

Dans cette catégorie, le verbe utilisé par le locuteur (en gras) renvoie à un domaine sémantique différent de celui dont relève l'élément avec lequel il est combiné. De ce fait le caractère approximatif du verbe

est repérable indépendamment du contexte d'énonciation, la détection de l'approximation intervient au niveau linguistique.

- ii) les approximations sémantiques intra domaine qui renvoient à une co-hyponymie intra-domaine entre verbes = approximation pragmatique :
- (7) « Clara elle **secoue** la soupe » / *remuant la soupe avec une cuillère* — 2 ans.
- (8) « Je m'**attache** à la rampe » / *l'enfant se tient à la rampe de l'escalier* — 2 ; 9 ans.
- (9) « La dame **coupe** l'orange » / *une dame enlève la peau d'une orange* — 4 ans.
- (10) « La dame **aplatit** le ballon » / *une dame fait éclater un ballon* — 3 ; 6 ans.
- (11) « La dame **roule** le papier » / *une dame froisse un papier* — 4 ans.
- (12) « La dame **écrase** le papier » / *une dame froisse un papier* — 4 ans.

Dans cette catégorie, le caractère approximatif du verbe provient uniquement d'une non correspondance entre le verbe utilisé et la réalité qu'il désigne. Il s'agit des cas où l'utilisation de la forme verbale ne provoque pas de tension sémantique au sein de l'énoncé mais désigne un mode de réalisation d'une action qui ne correspond pas spécifiquement à l'action réalisée.

2.2 Approximations sémantiques chez le sujet alzheimer

La démence de type Alzheimer (DTA) se caractérise par une dégradation des représentations sémantiques qui évolue progressivement et de façon ordonnée en fonction de l'évolution des stades de la maladie (Bird & al. 2000, Hodges & al. 1992, 1995, Hodges 2001). Dans ce contexte pathologique particulier, on observe des perturbations de la composante sémantique de la mémoire accompagnées d'un ou de plusieurs autres déficits cognitifs majeurs. Ces troubles entraînent une dégradation des représentations sémantiques chez les patients DTA et l'on constate le recours à des paraphasies sémantiques qui permettent de pallier une situation de manque du mot. Cependant, la majorité des études portant sur la dégradation lexico-sémantique chez ces patients concerne l'analyse de la production nominale. Nous ne disposons donc que de peu de données sur le verbe, et en particulier sur la sémantique

verbale, même si une étude toute récente suggère qu'il y aurait chez les patients Alzheimer une dégradation des caractéristiques sémantiques des verbes parallèles à celles déjà observée sur les noms (Kim & Thompson 2004).

Dans ce contexte, l'étude des approximations sémantiques à pivot verbal constitue donc une piste de travail encore non explorée.

3 Étude de l'approximation sémantique chez l'enfant et le sujet Alzheimer

Afin de confirmer l'importance des approximations sémantiques durant le développement lexical précoce ainsi que mettre au jour son existence dans le champ de la DTA, nous avons mis au point une étude expérimentale visant à susciter la production d'approximations sémantiques verbales chez ces deux types de locuteurs. Cette investigation pourrait nous permettre de révéler une dynamique de désacquisition de la sémantique verbale chez ces patients que l'on pourrait confronter à la dynamique d'acquisition chez l'enfant.

Nous présentons ci-après le protocole expérimental mis en œuvre, les hypothèses et résultats attendus ainsi que les premières analyses des données obtenues :

3.1 Design expérimental

3.1.1 Population

Notre population se compose de :

- 60 enfants sans troubles de 27 à 59 mois, monolingues de langue française ;
- 19 adultes atteints de démence type Alzheimer (70-85 ans) de langue maternelle française ;
 - ♦ 10 d'entre eux présentaient une DTA légère (avec des scores compris entre 19 et 24 sur 30 au Mini-Mental State Examination Score — MMSE — de Folstein *et al.*, 1975, indiquant un déclin cognitif qualifié de léger),
 - ♦ et 9 présentaient une DTA modérée (avec des scores compris entre 10 et 18 sur 30 au MMSE, indiquant un déclin cognitif qualifié de modéré).

3.1.2 Tâche de dénomination de séquences vidéo d'action

Afin de provoquer la production d'approximations sémantiques nous avons proposé à l'ensemble des participants une tâche de dénomination de vidéos d'action à partir du matériel suivant :

- ◆ Matériel d'entraînement :
 - 2 séquences vidéo d'action : [Éplucher une banane] [Déchirer une chemise]
- ◆ Matériel expérimental :
 - 15 séquences vidéo d'action qui renvoient à 3 catégories d'action :

/DÉTÉRIORER/	/ENLEVER/	/SÉPARER/
1 - faire éclater un ballon	6 - peler une carotte avec un éplucheur	11 - scier une planche en bois
2 - froisser une feuille de papier	7 - éplucher une orange avec les mains	12 - émietter du pain avec ses mains
3 - casser un verre avec un marteau	8 - enlever l'écorce d'une bûche	13 - couper un pain avec un couteau
4 - écraser une tomate avec la main	9 - déshabiller un poupon	14 - couper un pain avec ses mains
5 - déchirer un journal	10 - démonter une structure en legos	15 - hacher du persil avec un couteau

Chacun des participants a été placé en situation de dénomination de ces films d'action à l'oral, en procédant comme suit :

- ◆ Phase explicative
 - on va voir des petits films où une dame fait quelque chose. Quant elle aura fini je te/vous demanderai « *qu'est ce qu'elle a fait la dame ?* ».
 - Il faudra alors dire ce qu'elle a fait.
- ◆ Phase d'entraînement
 - Passation sur : [Éplucher une banane] et [Déchirer une chemise]
 - Consigne au moment où l'action est terminée + son résultat est visible :
 - « *qu'est ce qu'elle a fait la dame ?* »
- ◆ Phase expérimentale
 - Passation sur les 15 films d'action, ordre aléatoire pour chacun des participants

- Consigne au moment où l'action est terminée + son résultat est visible :

« qu'est ce qu'elle a fait la dame ? »

- ◆ Phase de distraction entre les films afin d'éviter d'éventuelles persévérations

3.1.3 Hypothèse et résultats attendus

Notre hypothèse est que la production d'approximation sémantique marque l'existence d'une flexibilité cognitive à l'œuvre non seulement chez l'enfant durant l'acquisition précoce du lexique verbal mais aussi chez le sujet Alzheimer en situation de dégénérescence du lexique. Aussi nous nous attendons aux résultats suivants :

- population enfants (2-4 ans) : taux important d'approximations sémantiques à pivot verbal
- population DTA : taux important d'approximations sémantiques à pivot verbal

3.1.4 Résultats obtenus

Nous livrons ici les tout premiers résultats de notre étude, des analyses plus fines sont en cours.

Il ressort tout d'abord une production importante d'approximation sémantique chez les jeunes enfants. En effet, chacun des 60 enfants produit entre 2 et 5 approximations lors de sa tâche de dénomination, du type : « elle casse la tomate » [action = écraser], « elle ouvre la chemise » [action = déchirer], « elle épluche le bois » [action = enlever l'écorce], « elle écrase la feuille » [action = froisser]. En moyenne, l'ensemble des 60 enfants en produit 25 % sur le total des dénominations effectuées qui se répartissent en :

- 17 % d'approximations sémantiques intra-domaine
- 8 % d'approximations sémantiques extra-domaine

Le même profil de performance se retrouve dans la population Alzheimer : chacun de ces participants produit entre 2 et 5 approximations et la population totale produit également 25 % d'approximation sur le total des dénominations réalisées. De plus, une confrontation des performances entre les 19 locuteurs Alzheimer et 19 des enfants dont l'âge est compris entre 2 ans et demi et trois ans va dans le sens d'un

rapprochement de ces deux populations, quantitativement mais aussi qualitativement : on constate un même taux important d'approximation (25 %) avec parfois des approximations strictement identiques : « elle casse la tomate », « elle ouvre la chemise », « elle épluche le bois ». En outre, la distribution des approximations sémantiques est équivalente à celle constatée chez les enfants :

- 16,8 % d'approximations sémantiques intra-domaine
- 7,7 % d'approximations sémantiques extra-domaine.

4 Approche computationnelle de l'approximation sémantique : premiers pas

4.1 Prox : un modèle computationnel de la proximité sémantique inter-items

Afin d'établir l'importance de l'approximation sémantique dans la structuration du lexique, Gaume a confronté une partie des données enfantines (issues de notre corpus spontané et expérimental) à un modèle mathématique/informatique (Prox) qui structure le lexique dictionnaire du français en calculant des proximités entre les entrées (Gaume, 2004).

La méthode choisie pour extraire le graphe du dictionnaire consiste à prendre pour sommets du graphe les entrées du dictionnaire et d'admettre l'existence d'un arc d'un sommet A vers un sommet B si et seulement si l'entrée B apparaît dans la définition de l'entrée A.

Contrairement à la « feature-based similarity », cette relation de similarité n'est pas établie par la comparaison « locale » des caractéristiques de deux verbes donnés, mais en considérant leurs positions respectives « globales » dans le réseau. Prox permet ainsi d'obtenir une cartographie conceptuelle : une mise en espace holistique du sens des mots, en dessinant notamment une carte globale reflétant la structure générale de l'ensemble des sommets d'un graphe (ici les verbes).

Voici la carte globale des verbes du français (voir p. 256), présentée à l'échelle 1/50 (200 verbes sur 10860) que Prox fait émerger du graphe du dictionnaire.

Lorsque l'on analyse le traitement du lexique opéré par Prox, on constate qu'il consiste en une distribution des verbes par proximité

sémantique (Gaume, 2004). En effet, il fait ressortir des zones conceptuelles, c'est-à-dire des ensembles de verbes qui véhiculent une même notion sémantique. Ainsi Gaume met en relief quatre grandes zones conceptuelles :

- A une zone déterminée par la proximité de verbes tels « fuir », « partir », ...
- B une zone déterminée par la proximité des verbes tels que « exciter », « exalter », ...
- C une zone déterminée par la proximité de verbes tels « assembler », « fixer », ...
- D une zone déterminée par la proximité de verbes tels « détruire », « briser », ...

La question est d'établir que cette organisation proxémique des verbes constitue une modélisation du traitement humain de la proximité sémantique entre verbes manifestée par les jeunes enfants.

4.2 Confrontation de Prox aux approximations sémantiques de jeunes enfants

Afin de valider l'organisation proxémique du lexique calculée par Prox qui fait ressortir des verbes génériques (comme « **casser** » dans la fig. 1 page suivante) autour desquels se connectent des verbes spécifiques (comme « écraser », « déchirer » dans la figure 1 page suivante) et relie l'ensemble de ces verbes en termes de proximité sémantique, Gaume et Duvignau ont réalisé une première confrontation des données obtenues chez les enfants à cette structuration du lexique opérée par Prox :

La figure 1, page suivante permet d'illustrer nos premiers résultats. En effet, l'ensemble des verbes approximatifs (200) issus de notre corpus spontané (tels que « **casser** » dans la figure 1) et un premier ensemble de verbes approximatifs (20) issus de nos données expérimentales obtenues en tâche de dénomination d'action (tels que « **casser** » dans la figure 1) s'avèrent être en relation de proximité sémantique dans Prox avec leur verbe conventionnel correspondant (les verbes en blanc dans la figure 1 page suivante — utilisés à plus de 70% par des juges adultes pour dénommer la même action). Ainsi, le verbe approximatif « **casser** » utilisé par un enfant pour dénommer

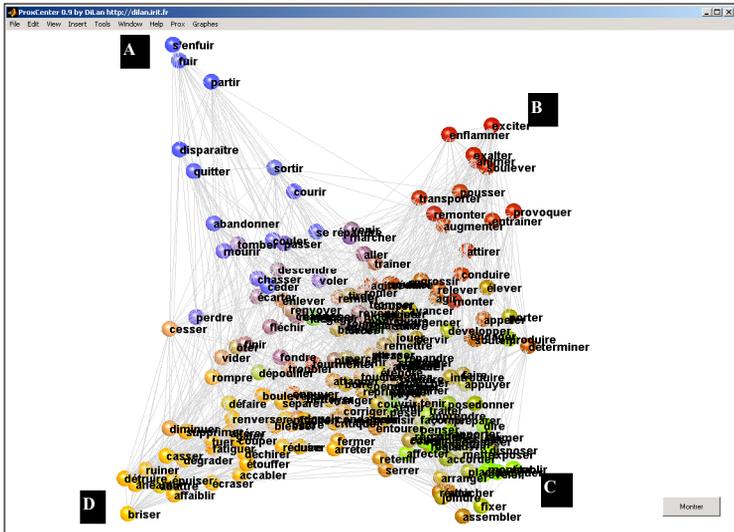


Figure 1. — Proximité entre verbe approximatif et verbe conventionnel.

l'action [déchirer un livre] (« la dame elle casse le livre »), par un autre enfant pour dénommer l'action [écraser la tomate] (« elle casse la tomate ») ou, par un autre pour dénommer l'action [couper du pain] (« elle casse le pain »), est rangé, dans Prox, à une distance proche du verbe conventionnel correspondant — en blanc dans la figure 1, (respectivement : déchirer, écraser, couper dans les trois exemples considérés). Ainsi, on constate dans la figure 1, que Prox range dans la même zone sémantique un verbe approximatif (« casser ») et son verbe conventionnel correspondant.

Bilan et perspectives

Ces premières données permettent donc de souligner l'importance des approximations et de mettre au jour la flexibilité qui les sous-tend durant le développement lexical précoce des verbes mais aussi

au cours de la dégénérescence du lexique verbal chez les locuteurs atteints de la démence de type Alzheimer qui présentent une structuration du lexique apparemment similaire à celle qui caractérise l'apprenti locuteur. Elles nous paraissent bien rendre compte, de la dynamique de désacquisition de la sémantique verbale à l'œuvre chez ces patients : dynamique de désacquisition et pas simplement difficulté d'accès au lexique, en ce sens notamment que leurs approximations ne sont pas accompagnées, ou très peu, de tentatives d'auto-corrections, ou de modalisations qui pourraient marquer ce problème d'accès à un item lexical recherché. De fait, ces absences d'auto-corrections ou de modalisations constituent un argument de taille en faveur d'un trouble sémantique profond et pas simplement, donc, d'un problème d'accès à la forme lexico-phonologique du mot.

D'autre part nos premières avancées sur le pôle computationnel permettent de valider ce modèle dynamique de la construction du sens (Duvignau, Gardes-Tamine, Gaume 2004, Duvignau, Fossard, Gaume, Pimenta 2005) et ouvrent la perspective de confronter ce modèle computationnel à l'ensemble des données expérimentales obtenues chez l'enfant et le sujet Alzheimer.

Bibliographie

- ARISTOTE 1991, *Rhétorique*, Trad. de Ruelle & Vanhemelryck, Paris : Le Livre de Poche Classique.
- BASSANO D. 2000, « La constitution du lexique : Le "développement lexical précoce" » in Fayol & Kail, *L'acquisition du langage, Le langage en émergence. De la naissance à trois ans*, Paris : PUF, 137-169.
- BERNICOT J. 1981, *Le développement des systèmes sémantiques de verbes d'action*, Paris : C.N.R.S. Éditions.
- BIRD H., LAMBON RALPH M.-A., PATTERSON K., HODGES, J.-R. 2000, « The rise and fall of frequency and imageability : noun and verb production in semantic dementia », *Brain and Language*, 73, USA : Elsevier, 17-49.
- BOWERMAN M. 1978, « Systematizing semantic knowledge : changes over time in the child's organization of word meaning », *Child Development*, 41, 977-987.

- BOWERMAN M. & LEVINSON S.-C.
2001, *Language Acquisition and Conceptual Development*, Cambridge : Cambridge University Press.
- CLARK E.-V.
1973, « What's in a word ? On the child's acquisition of word meanings », *Cognition*, 161-182.
- CLARK E.-V.
2003, *First Language Acquisition*, Cambridge : Cambridge University Press.
- DUMARSAIS, M.
1730-1988, *Des tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*. Trad. de Douay-Soublin F., *Des tropes ou des différents sens. Présentation, notes et traduction*, Paris : Critiques Flammarion.
- DUVIGNAU K., FOSSARD M., GAUME B., PIMENTA M.-A.
2005 « De l'acquisition précoce à la "désacquisition" du lexique verbal : la flexibilité comme processus sémantico-cognitif fondamental », in Actes de la Conférence Internationale *Développement Conceptuel et Linguistique chez l'enfant*, 23-24 Juin, Reims, France.
- DUVIGNAU K., GARDES-TAMINE J., GAUME B.
2004, « Proximité sémantique et métaphore verbale chez l'enfant », *Le langage et l'homme*, Belgique : Éditions Modulaires Européennes (E.M.E.).
- DUVIGNAU K., GAUME B., NESPOULOUS J.-L.
2004, « Proximité sémantique et stratégies palliatives chez le jeune enfant et l'aphasique », *Revue Parole*, numéro spécial : Handicap langagier et recherches cognitives : apports mutuels, Belgique : U.M.H., 31-32 : 219-255.
- DUVIGNAU K.
2003, « Métaphore verbale et approximation », in Duvignau, Gaume B. (Coord.) *Regards croisés sur l'analogie*, *RIA*, 5/6, Paris : Hermès Lavoisier, 869-885.
- DUVIGNAU K.
2002, *La métaphore, berceau et enfant de la langue. La métaphore verbale comme approximation sémantique par analogie dans les textes scientifiques et les productions enfantines (2-4 ans)*, Thèse Sciences du Langage, Université de Toulouse 2.
- FOLSTEIN, M. F., FOLSTEIN, S. E., MCHUGH, P. R.
(1975). « Mini-mental state. A practical method for grading the cognitive state of patients for the clinician », *Journal of Psychiatric Research*, 12(3), 189-198.

- GAUME B., DUVIGNAU K., GASQUET O., GINESTE M-D.
2002, « Forms of Meaning, Meaning of Forms », *Journal of Experimental and Theoretical Artificial Intelligence*, 14(1), 61-74.
- GAUME B.
2004, « Balades Aléatoires dans les Petits Mondes Lexicaux », in 13 *Information Interaction Intelligence*, Toulouse : CEPADUES, 39-96.
- GENTNER D.
1981, « Some interesting differences between verbs and nouns », *Cognition and Brain Theory*, 4-2, 161-177.
- GENTNER D.
1978, « On Relational Meaning : The Acquisition of Verb Meaning », *Child Development*, 49, 988-998.
- GENTNER D., BORODITSKY L.
2001, « Individuation, relativity and early word learning », in Bowerman, Levinson (coord.), *Language acquisition and conceptual development*, Cambridge : Cambridge University Press, 215-256.
- HODGES J.-R.
2001, « Déficits de la mémoire sémantique. Apports spécifiques de la démence sémantique et de la maladie d'Alzheimer », in Aubin, Belin, David, De Partz (coord.), *Actualité en pathologie du langage et en communication*, Marseille : Solal, 75-101.
- HODGES J.-R., GRAHAM, N., PATTERSON, K.
1995, « Charting the progression in semantic dementia : implications for the organisation of semantic memory », *Memory*, England : Psychology Press, 3, 463-495.
- HODGES J.-R., SALMON D.-P., BUTTERS N.
1992, « Semantic memory impairment in Alzheimer's disease : failure of access or degraded knowledge? », *Neuropsychologia*, U.S.A. : Elsevier, 30 (4), 301-314.
- HOFSTADTER D.
1995, *Fluid concepts and creative analogies*, New York : Basic Books.
- JAKOBSON R.
1956, « Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances », in Jakobson, Halle (coord.), *Fundamentals of Language*, Mouton & Co.
- KIM M., THOMPSON C.-K.
2004, « Verb deficits in Alzheimer's disease and agrammatism : implications for lexical organization », *Brain and Language*, 88, USA : Elsevier, 1-20.
- KLEIBER G.
1999, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », in Charbonnel, Kleiber (coord.), *La*

- métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris : PUF, 83-135.
- LE NY J.-F. 1979, *La sémantique psychologique*, Paris : PUF.
- PIAGET J. 1945-1989, *La formation du symbole chez l'enfant*, Paris : Delachaux & Niestlé.
- PIAGET J. 1985, « Commentaire sur les remarques critiques de Vygotsky », in *Pensée et langage*. Trad. de Sève, Paris : Éditions sociales.
- PRANDI M. 2002, « La métaphore : de la définition à la typologie », in *Langue française*, 134, Paris : Larousse, 6-21.
- TOMASELLO M., MERRIMAN W. (éd.) 1995, *Beyond Names for Things : Young Children's Acquisition of Verbs*, Hillsdale : Lawrence Erlbaum.
- TOMASELLO M. 2003, *Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Harvard : Harvard University Press.

Sündüz Öztürk Kasar
Université technique de Yıldız, Istanbul
sunduzkasar@hotmail.com, sunduzkasar@yahoo.fr

Sens et intentionnalité en traduction

1 Cadre conceptuel

Le sens est un concept-clé pour plusieurs disciplines des sciences du langage et sciences humaines. Mais avant d'être un objet d'étude scientifique, le sens est partie intégrante de notre existence puisqu'« il fonde l'activité humaine en tant qu'intentionnalité » (Greimas et Courtés 1979 : 348). Toute discipline, voire toute conception théorique, traite du sens différemment. Pour ma part, j'essayerais d'aborder les notions du sens et de l'intentionnalité en traduction littéraire d'un point de vue sémiotique basé sur la phénoménologie du langage. Pour le sémioticien phénoménologue, « le propre du langage est d'abord de signifier » (Benveniste 1972 : 217) car « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à *vivre* » (*ibid.*).

Quant à la notion d'intentionnalité, elle découle de la philosophie scolastique du Moyen-Âge. Brentano reprend ce terme et l'interprète de la façon suivante : « le phénomène psychique est une “représentation” [...] Il y a une dualité inhérente au phénomène psychique : dans la représentation, le jugement ou l'émotion, la conscience “s'oriente” vers un objet ou un état donné. Cette relation, Brentano la nomme “rapport intentionnel” [...] ou “intentionnalité” » (Bergman 1996 : 494). Cette approche est connue sous la forme d'un slogan : *toute conscience est conscience de quelque chose*. Husserl, fondateur de la phénoménologie, emprunte ce concept à son maître Brentano tout en remaniant profondément sa signification et en fait le concept fondateur de ses travaux au début du xx^e siècle. Les approches à cette notion en phénoménologie, en philosophie analytique d'esprit moderne et en philosophie du langage ont été diverses ; plusieurs philosophes dont Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Michel

Henry, Jan Patočka, John Searle dotent l'intentionnalité de nouveaux contenus sémantiques.

En termes sémiotiques, « [l']**intentionnalité** est la relation primitive liant un sujet de manque, un sujet de désir, à un objet de valeur » (Greimas et Courtés 1986 : 114). Définie en tant que telle, l'intentionnalité fait partie de la compétence modale du sujet car elle modalise l'orientation d'un sujet de quête vers son objet quêté. Le sémioticien prend soin de distinguer entre la notion d'*intentionnalité* « d'origine franchement phénoménologique » (Greimas et Courtés 1979 : 190) et celle d'*intention* qui risque de nous tromper sur les qualités de l'acte discursif puisqu'elle suppose que la production du discours est à la fois un acte volontaire et conscient ; « ce qu'elle n'est certainement pas toujours » (Greimas et Courtés 1979 : 190). La **sémiotique des instances** élaborée par Coquet, un des fondateurs de l'École Sémiotique de Paris, distingue entre :

- ▶ un **actant sujet**, pleinement responsable et conscient de son acte,
- ▶ un **actant non-sujet** auquel le jugement manque (temporairement ou non) et
- ▶ un **actant quasi-sujet** qui n'est pas tout à fait sujet de la vigilance au moment où il produit du discours.

Coquet met l'accent sur le fait que « seule l'instance sujet [...] peut être dite intentionnelle. L'instance non-sujet, qu'il faut nécessairement introduire dans toute analyse du langage, est, également par définition, dépourvu de "jugement" et d'intentionnalité » (Coquet 1997 : 87). Donc, en abordant le thème d'intentionnalité, il nous faut savoir que nous limitons notre étude à une zone discursive produite par un sujet de volonté et de conscience.

Dans notre optique, le sens se construit dans le **discours** et, pour nous, qui dit *discours* dit **sujet**, autrement dit **instance énonçante** productrice du sens. La **construction du sens** est une opération à deux actants car à la fois, l'**instance énonçante** qui le produit et l'**instance réceptive** qui le perçoit y entrent en jeu.

Le traducteur joue un double rôle de sujet dans sa tâche, du récepteur à l'étape de compréhension de l'acte de traduire et du reproducteur à l'étape de réexpression. La sémiotique et la traductologie ont

en commun des notions capitales comme la **constitution du sens** de la part de l'auteur du texte original avec toutes les manœuvres qu'il effectue dans son discours, ainsi que la **quête du sens** et la **saisie du sens** de la part du traducteur qui essaie de remonter les stratégies discursives de l'original dans une première étape de son travail et la **reproduction du sens** à la dernière étape de son activité.

Il est à souligner que dans le domaine de la littérature, nous avons affaire à un « monde projeté ». Alors, la personne qui écrit crée d'abord l'auteur de son œuvre qui est l'**instance d'origine** du texte. Le dédoublement de l'auteur du texte peut être mieux illustré par cette explication faite par Genette :

[...] le narrateur du Père Goriot n'« est » pas Balzac, même s'il exprime çà et là les opinions de celui-ci, car ce narrateur-auteur est quelqu'un qui « connaît » la pension Vauquer, sa tenancière et ses pensionnaires, alors que Balzac, lui, ne fait que les imaginer [...] (Genette 1972 : 226)

Donc, tisser le discours de l'œuvre incombe à ce premier « personnage », libre de faire partie de l'histoire ou non. Cette instance d'origine crée l'**univers du sens** de l'œuvre. Elle est une instance projetée et elle projette, à son tour, d'autres instances productrices du sens réparties sur plusieurs niveaux. Ainsi, le texte étant un ensemble signifiant va en cascade, par un processus de descente jusqu'à son instance réceptive qui l'interprète par un processus de remontée.

2 Texte d'analyse

Pour mieux illustrer la constitution du sens et pour voir la part de l'intentionnalité dans l'univers du sens créé, il me fallait un texte très particulier. C'est-à-dire un texte énigmatique, minutieusement édifié par un « architecte de discours », et qui comporte plusieurs couches significatives et plusieurs niveaux discursifs. Tous ces critères pris en compte, une œuvre s'est présentée comme l'exemple même pour mon analyse. Il s'agit en fait d'un des chefs-d'œuvre de la littérature turque contemporaine, le roman intitulé *Mon nom est Rouge* de Orhan Pamuk. Ce roman et les autres livres de Pamuk comme *Le Livre noir*, *Le Château blanc*, *La Maison du silence*, *La Vie nouvelle* et *La Neige* publiés tous chez Gallimard ont été traduits en une quarantaine de

langues et ont apporté plusieurs prix littéraires et diverses distinctions à l'auteur au niveau international.

Mon nom est Rouge est un texte extrêmement riche : il combine plusieurs genres en son sein et il se prête à des lectures multiples. Cette œuvre est à la fois un livre d'histoire, un traité du sens, un roman d'amour et un roman policier de qualité. Il s'agit d'un texte polyphonique : treize voix différentes tissent un discours où plusieurs points de vue se mêlent et se dissimulent par moments les uns les autres (Öztürk Kasar 2005).

2.1 Contrats et quêtes dans *Mon nom est Rouge*

Le roman commence en 1591 par l'assassinat d'un miniaturiste de l'*Atelier de la Sublime Porte*, et déjà au commencement du livre, le lecteur est invité par la victime elle-même à décrypter l'identité du meurtrier et le motif du crime si soigneusement cachés dans les plis du texte. En fait, il s'agit d'un premier contrat proposé par une instance énonçante à l'instance réceptive :

Et, surtout, que l'on trouve mon assassin ! [...] Retrouvez-moi, ce fils de pute, et je veux bien vous raconter tous les détails de ce que je vais y voir, dans l'Autre Monde ! [...] (Pamuk 2001 : 14-15)

Le contrat est établi ainsi ; en contrepartie de l'identification du meurtrier, l'enlumineur assassiné promet la révélation des mystères de l'Autre Monde. Mais, ce contrat est combiné d'un second contrat proposé cette fois-ci par l'Assassin¹ lui-même au lecteur :

[...] Il suffirait qu'une pensée, une seule, s'affiche à mon esprit pour que tout devienne clair pour vous. [...] Aussi me permettez-vous d'être sélectif avec mes pensées et de garder quelques indices par-devers moi : de même que des personnes subtiles sauront retrouver un voleur à ses traces, essayez donc de découvrir qui je suis d'après mes mots et mes couleurs. (Pamuk, 2001 : 31)

Alors, l'instance énonçante, l'Assassin, négocie avec son interlocuteur : « si vous voulez bien lire un récit passionnant, ne me demandez

1. *Assassin* avec initial majuscule fonctionne comme le second surnom du peintre meurtrier pour cacher son identité alors que *l'assassin* est un nom commun ordinaire et *assassin* adjectif ordinaire.

pas de vous expliquer mon identité » semble-t-il vouloir dire. Et même, il ne s'en contente pas et il fait un pas de plus pour inviter le lecteur à un jeu : chercher la trace de son identité (l'identité de l'Assassin) « dans ses mots et ses couleurs » qui constituent les marques à ne pas perdre de vue. Ainsi, la lecture devient activité ludique et le texte espace de divertissement. La récompense pour le gagnant serait la révélation progressée de la solution de l'énigme. Il ne s'agit donc pas d'un cadeau en paquet mais plutôt d'un prix pour lequel il faudrait œuvrer.

Nous pouvons illustrer par le tableau suivant les contrats proposés par les instances énonçantes à l'instance réceptive :

Instance énonçante proposant un contrat à l'instance réceptive	Engagement de la part de l'instance réceptive contractante	Engagement de la part de l'instance énonçante
1. Victime	Saisir l'assassin et le motif du crime	Révéler les mystères de l'Au-delà
2. Assassin	Déchiffrer l'identité de l'assassin à partir de ses mots et de ses couleurs	[Transformer la lecture en un jeu !]

2.2 Le discours en tant que lieu ludique

Le discours, lieu de la production du sens est transformé ainsi en un lieu de jeu. Qui joue avec qui ? Et par quelles manœuvres ? Il paraît qu'il y a cinq participants au jeu : le meurtrier lui-même qui s'exprime six fois dans des chapitres intitulés « On m'appellera l'Assassin », trois enlumineurs suspects surnommés Papillon, Cigogne et Olive qui prennent la parole trois fois à tour de rôle, et bien sûr le lecteur contractant.

Quelles sont les règles de ce jeu ? Tout d'abord, le meurtrier tient deux différents discours ; l'un en tant qu'assassin dans les chapitres intitulés « On m'appellera l'Assassin » et l'autre étant un des trois peintres suspects. Lorsqu'il s'exprime en tant qu'assassin, il nous cache son nom et lorsqu'il se prononce en son surnom, il nous cache qu'il est assassin. Sa personnalité dissociée est exprimée par lui-même de la manière suivante :

Comme vous voyez, je suis partagé, comme ces personnages dont un peintre a fait les mains et le visage, un autre peintre étant chargé de dessiner et colorier le corps et les vêtements. [...] je me suis créé une

1. Implicite du texte.

seconde voix, en harmonie avec cette nouvelle personnalité. (Pamuk 2001 : 142-143)

Il nous fait savoir également qu'il fait constamment des manipulations dans son discours :

Aussi ne puis-je dire ni penser les choses comme elles sont. Car je n'ignore pas que même quand je pense moi-même, vous cherchez à me débusquer. Je ne peux laisser libre cours à aucun de mes sentiments [...] dont l'évocation [...] risquerait de me dénoncer. (Pamuk 2001 : 143)

L'évaluation qu'il fait de son propre discours nous révèle une des règles du jeu :

[...] [je n'ai pas tellement dit de vérités, ni je n'ai trop menti¹] : j'ai trouvé un juste milieu [...] (Pamuk 2001 : 546)

Il affirme qu'il dit parfois des vérités et parfois des mensonges. Alors, par des vérités, il nous approche de la solution et par des mensonges, il nous en éloigne. Comment pourrions-nous savoir où nous sommes ? Ceci est illustré par les passages suivants :

Vous chercheriez vainement à réunir ces deux voix, car je n'ai ni manière caractéristique, ni travers qui me trahisse. Le style n'est à mon sens qu'un défaut [...] (Pamuk 2001 : 143)

[...] Si j'ai un style propre à moi, il ne sera pas dit que je le restreigne à ma peinture : il est recelé dans mon crime, et dans chacune de mes paroles. Je suis curieux de savoir qui, à la couleur de mes propos, sera fichu de me démasquer ! (Pamuk 2001 : 143-144)

Parmi les traits de personnalité que nous relevons dans le « discours de l'Assassin » lesquels sont vrais et lesquels sont faux ? Le lecteur se sent dérouter et ne sait pas à quel point de repère, à quel indice devrait-il se fier. Les discours des autres peintres pourraient-ils aider le lecteur dans sa quête de l'identité du meurtrier ? Pas vraiment puisqu'ils participent aussi au jeu pour maintenir l'énigme. Alors, une autre instance entre en jeu pour lui venir en aide ; c'est le Maître Osman qui connaît très bien ses disciples. Il est chargé par le Sultan d'identifier l'Assassin en examinant les dessins faits par les trois peintres suspects car il paraît que le meurtrier a laissé une trace dans un dessin.

1. La traduction de ce passage n'étant pas adéquate, je le traduis.

Ainsi, le texte devient un espace de conflit d'intentionnalités et il incombe au lecteur de distinguer d'abord entre ce qui est marqué et ce qui est non-marqué.

2.3 Marqué/non-marqué

Le meurtrier a dit au départ que l'on pourrait l'identifier « par ses mots et par ses couleurs ». Alors, le texte doit contenir des mots et expressions marqués, autrement dit, mots délibérément choisis et manières stylistiques pertinentes qu'il faut garder dans la traduction. Le texte est très riche de ce point de vue, mais faute de place, essayons de le montrer par un exemple représentatif. Dans le texte original, le Maître Osman utilise trois fois le mot « ravissement » (*şenlik* en turc in Pamuk 1999 : 297-298) pour définir la conception de la peinture et de la vie chez Papillon, mais dans la traduction nous ne trouvons pas ce mot marqué en tant que tel alors qu'il fait partie des mots-clés des discours des peintres. Effectivement, Papillon lui-même exprime ailleurs dans la traduction française que :

[...] Dieu a sûrement voulu que la peinture existe comme forme de **ravissement** [je souligne] de façon à montrer que, pour qui sait regarder, le monde est un **ravissement** [je souligne] (Pamuk 2001 : 101)

Ainsi, l'instance d'origine établit un lien significatif parmi le discours du Maître Osman et celui de Papillon. Mais, le traducteur n'arrive pas à saisir cette marque qui se répète plusieurs fois dans le texte : si l'Assassin est bien Papillon, elle est révélatrice, sinon elle a une fonction de leurre. Pour le comprendre, il faut rechercher ce mot marqué dans les chapitres intitulés « On m'appellera l'Assassin ». Il constitue donc un élément à ne pas négliger. En termes sémiotiques, le traducteur se doit d'abord de savoir distinguer entre les éléments marqués et non-marqués et ensuite, trier les marques révélatrices et les marques trompeuses.

2.4 Révélation de l'énigme

Finalement le texte ne permet pas au lecteur d'identifier le meurtrier. La dernière fois que l'assassin prend la parole, il affiche son identité. Mais le lecteur est étonné car le texte faisait signe plutôt aux deux autres miniaturistes. Donc, le livre a carrément dérouté son lecteur.

Nous nous demandons quel pourrait être le motif de cette tricherie en même temps que nous avançons vers la fin du roman, et soudain, le dernier paragraphe nous apporte l'explication de cette tromperie.

L'héroïne du roman, Shékuré, nous y affirme qu'elle a raconté « cette histoire impossible à mettre en images » à son fils cadet Orhan en espérant qu'il l'écrira un jour. Alors, Orhan qui se charge de tous les micro-récits prononcés par treize voix différentes est le responsable de cette tricherie vis-à-vis du lecteur puisque c'est lui qui tient le discours au niveau macro-textuel (Öztürk Kasar 2005). Shékuré explique la raison des manipulations de l'instance d'origine comme suit :

[...] Orhan ne recule, pour enjoliver ses histoires, et les rendre plus convaincantes, devant aucun mensonge. (Pamuk 2001 : 568)

Alors, il faut compléter le schéma initial illustrant les contrats du texte :

Instance énonçante proposant un contrat à l'instance réceptive	Engagement de la part de l'instance réceptive contractante	Engagement de la part de l'instance énonçante
3. Orhan (instance d'origine qui se révèle qu'à la fin du livre)	Participer à la construction du sens et du discours dans le texte	Raconter un récit passionnant ¹⁾

Même si les deux premiers contrats du roman ne sont pas remplis, la dernière phrase nous révèle l'existence d'un troisième contrat qui se trouve tout de même honoré car il est promis au lecteur « un récit passionnant » s'il accepte de mener à bien la quête du sens, et finalement, nous apprenons que tous les leurres, tous les mensonges dits par des instances énonçantes guidées par l'instance d'origine du texte étaient faits « pour enjoliver l'histoire et pour la rendre plus convaincante ».

D'autre part, si le lecteur était arrivé à identifier le meurtrier, il aurait eu le droit de réclamer au texte qu'il honorât le premier contrat proposé par la victime qui, en contrepartie de la saisie de l'Assassin et du motif du crime, s'est engagé à révéler les mystères de l'Autre Monde !

1. Implicite du texte.

Conclusion

Quel a été le rôle de l'intentionnalité dans la constitution du sens dans ce récit où plusieurs instances énonçantes se présentent dans une hiérarchie discursive ?

Orhan, instance d'origine du texte, qui ne se montre que juste à la fin, a manipulé tous les discours tenus par les instances qu'il a projetées ; qui se placent donc en dessous de lui dans la cascade textuelle. Et ceci à cette fin précise : pouvoir nous raconter une histoire passionnante.

Nous ne savons pas quelles sont les manipulations mises en œuvre par Orhan dans le texte final d'autant plus qu'au fond de son discours, il y a bien le discours de sa mère, Shékuré, qui lui a raconté cette histoire vécue lorsqu'il était un petit enfant. Ce discours initial reste tout à fait dans l'obscurité et le lecteur ne possède que le discours final qui est donc un discours opaque englobant, dans son sein, plusieurs couches signifiantes et plusieurs intentionnalités qui rivalisent. Alors, l'intentionnalité de l'instance d'origine domine le texte et en fait la cohérence puisque la quête principale dans ce roman est de raconter une belle histoire énigmatique.

Quant à l'intentionnalité du lecteur, elle est vitale pour la constitution de l'univers du sens créé par l'instance d'origine. Car le texte convoque constamment le lecteur à s'y intégrer. Si le lecteur ne participe à ce jeu textuel, il n'y a ni jeu, ni prix, ni sens construit. Le lecteur, et a fortiori le traducteur, étant une constante de la constitution du sens, son implication dans le processus de signification est nécessaire pour la production du sens¹.

Bibliographie

- BENVENISTE E. 1966-1974, *Problèmes de linguistique générale*, 1-2, Paris : Gallimard.
- BERGMAN S. H. 1996, « BRENTANO (Franz) » in *Encyclopædia Universalis*, tome 4, Paris : Encyclopædia Universalis France.

1. Le lecteur pourrait même dévier volontairement ou involontairement la constitution du sens dans une direction quelconque ; mais ce sujet est l'objet d'étude d'un autre article.

- COQUET J.-C. 1972, *La sémiotique littéraire*, Paris : Mame.
- COQUET J.-C. 1984-1985, *Le discours et son sujet 1-2*, Paris : Klincksieck.
- COQUET J.-C. 1986, « La sémiotique de l'école de Paris » in Guillaume (éd.), *L'État des sciences sociales en France*, Paris : Éditions La Découverte, 332-335.
- CONSTANTINI M., DARRAULT-HARRIS I. (éd.) 1996, *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant. Hommage à Jean-Claude Coquet*, Paris : L'Harmattan.
- COQUET J.-C. 1997, *La Quête du sens. Le langage en question*, Paris : PUF.
- COQUET J.-C. 2001, « Le jeu des instances et des pronoms personnels dans l'analyse du discours » in Arrivé et Normand (éd.), *Linguistique et psychanalyse*, Paris : In Press, 109-126.
- COQUET J.-C. et ÖZTÜRK KASAR S. 2003, *Discours, Sémiotique et Traduction. Hommage à Émile Benveniste (1902-1976) à l'occasion du centenaire de sa naissance — 2002*, Istanbul : Publications de l'Université technique de Yıldız.
- GENETTE G. 1972, *Figures III*, Paris : Éditions du Seuil.
- GREIMAS A.-J. et COURTÉS J. 1979-1986, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 1-2, Paris : Hachette Université.
- NOWOTNA M. 2002, *Le sujet, son lieu, son temps. Sémiotique et traduction littéraire*, Paris-Louvain : Éditions Peeters.
- NOWOTNA M. 2001, « Deux poèmes, deux visions du moi, et leur communication. Traduire l'intertextualité » in Bounfour et Regam (éd.), *Littérature et traduction. Traduire la subjectivité*, Paris : L'Harmattan, 49-69.
- ÖZTÜRK KASAR S. 1990, *Univers balzacien sous le double point de vue narratologique et sémiotique*, Lille : Publications de l'Université de Lille III.
- ÖZTÜRK KASAR S. 2003, « Apport des études sémio-axiologiques à la pédagogie de la traduction — interprétation » in Collados Ais et alii (éd.), *La Evaluación de la calidad en interpretación : Docencia y profesión*, Grenade : Editorial Comares, 121-132.

- ÖZTÜRK KASAR S. 2005, « Trois notions-clés pour une approche sémiotique de la traduction : *Discours, Sens et Signification* dans *Mon nom est Rouge* d'Orhan Pamuk » in Nowotna (éd.), *D'une langue à l'autre*, Paris : Aux lieux d'être, Éditions de sciences humaines et sociales contemporaines.
- ÖZTÜRK KASAR S. à paraître (a), « Contribution sémiotique à la quête du sens en traduction littéraire » in *Le Sens en traduction*, Paris : Publications de la Sorbonne Nouvelle.
- ÖZTÜRK KASAR S. à paraître (b), « Traducteur face à un texte énigmatique : essai d'illustration de la quête du sens », in Öztürk Kasar (éd.), *Relations interdisciplinaires en traduction I*, Istanbul, Publications de l'Université technique de Yıldız.
- PAMUK O. 1999, *Benim Adım Kırmızı*, Istanbul : İletişim Yayınları.
- PAMUK O. 2001, *Mon nom est Rouge*, traduit par Gilles Authier, Paris : Gallimard.

Yann Vigile Hoareau et Denis Legros
*Équipe « Contextes, langage et cognition » (CoDiTexte),
I.U.F.M. de Créteil et Laboratoire Cognition et usages
Université de Paris 8
yann-vigile.hoareau@laposte.net
legros.denis@chello.fr*

Quelles contraintes la mémoire exerce-t-elle dans la production du sens ? Effets des contextes linguistiques et culturels sur l'activation de la Mémoire de Travail à Long Terme dans la construction de la signification d'un texte

Introduction

L'objectif de la recherche que nous présentons est de proposer une réflexion sur les processus mémoriels en jeu dans les apprentissages diglossiques. Les recherches sur le bilinguisme tendent à montrer l'existence d'interactions et de transferts entre les deux langues (Georges 1995, Verhoaven 1994). Verhoaven (1994), qui étudie l'interdépendance dans le développement de la langue maternelle (L₁) et de la langue seconde (L₂), montre l'existence de transferts de certaines compétences. D'après l'auteur, les transferts de compétences ne concernent pas les compétences syntaxiques et lexicales, mais essentiellement les compétences pragmatiques. En effet, les compétences syntaxiques et lexicales, très importantes en lecture, sont spécifiques à un système langagier. Elles ne sont pas « exportables » vers une deuxième langue.

Les compétences pragmatiques qui concernent davantage la manière dont un sujet aborde un texte, les procédures qu'il met en place (reconnaissance de la structure rhétorique, utilisation de schémas) peuvent davantage être transférables de la L₁ à la L₂. En ce qui concerne les processus cognitifs évoqués, Singual (2002), qui a travaillé sur les

effets de la L1 dans l'apprentissage de la L2, montre qu'il y a là aussi une interaction entre les langues au niveau de l'apprentissage. Cette interaction dépend de différents facteurs que sont d'une part l'âge et le niveau de connaissance des sujets et d'autre part le rapport de similitude entre les langues.

Nous tenterons de valider l'hypothèse selon laquelle la langue d'activation des connaissances en L1 favorise l'activité inférentielle lors de la compréhension de textes en L2 en situation de diglossie.

Le modèle *Construction-Intégration* de Kintsch (1988, 1998), le modèle de référence en psychologie cognitive de la compréhension de texte, rend compte des traitements cognitifs réalisés à partir des informations du texte. Il est articulé avec un modèle de la mémoire rendant compte des processus mémoriels sous-jacents à l'activité de compréhension : la Mémoire de Travail à Long Terme (dorénavant *MTLT*), (Ericsson & Kintsch 1995).

La théorie de la *MTLT* a été proposée pour rendre compte des phénomènes liés à l'expertise dans un domaine de connaissance en général et dans le domaine de la compréhension en lecture en particulier (Kintsch 1998).

1 Effet de l'expertise dans un domaine sur la compréhension

Alors que les structures du modèle Construction Intégration (CI) (micro- et macrostructure, base texte et modèle de situation) rendent compte des calculs réalisés sur les informations sémantiques issues du texte, la *MTLT* rend compte des calculs réalisés lors de l'interaction entre les informations véhiculées par le texte et les connaissances stockées en Mémoire à Long Terme (MLT). C'est la théorie de la *MTLT* couplée au modèle CI qui permet de comprendre l'interaction entre le texte et le sujet pour faire émerger la signification (Kintsch 1998). Plus particulièrement, c'est cette structure qui rend compte de l'effet de l'expérience du sujet ou de son expertise dans un certain domaine de connaissance sur la compréhension et la construction de connaissances (McNamara, Kintsch, Songer, & Kintsch 1996, MacNamara & Kintsch 1996).

Lorsque le sujet possède des connaissances sur le domaine évoqué par le texte, les structures de rappel élaborées et/ou activées permettent un fonctionnement optimal de la MTLT pour une meilleure compréhension du texte (Kintsch 1998, Ericsson & Kintsch 1995).

2 MTLT et expertise en compréhension

Pour ce qui est de l'expertise en compréhension, Kintsch propose une distinction entre bon et mauvais lecteur en caractérisant la relation qui existe entre les connaissances du sujet, celles véhiculées par le texte, et l'effet de leur interaction sur la qualité de fonctionnement de la MTLT :

LTM items are included in LTWM only if they are connected to an element of STM with sufficiently high strength. The difference between good and poor readers in that case would be that the former have only more but also stronger links in their LTM structure (Kintsch 1998 : 232-233).

Lorsqu'une nouvelle proposition est formée après la lecture d'une phrase, elle est intégrée à la structure Base de texte/Modèle de situation. Elle se retrouve ainsi reliée aux connaissances en MLT, l'ensemble constituant un réseau. Lors du rappel, l'activation de cette proposition permet l'activation du réseau de connaissances. Durant la construction de la représentation du texte (« la mixture base de texte/modèle de situation »), si le sujet possède un niveau de connaissances suffisant dans le domaine dont il est question dans le texte, ces connaissances sont organisées au sein de structures de rappel qui n'ont qu'à « se raccrocher » à la structure de rappel en cours de construction (la mixture « base de texte/modèle de situation ») pendant la lecture du texte. Une structure de rappel fonctionnelle est alors constituée (Kintsch 1998).

Selon Kintsch, la représentation épisodique du texte construite dans le cadre du modèle CI, la structure Base de texte/Modèle de situation, possède toutes les propriétés des structures de rappel de la théorie de MTLT de Ericsson et Kintsch (1995) et fonctionne en tant que tel (Kintsch 1998). Ainsi la MTLT est sollicitée à deux reprises lors de la lecture d'un texte dont le topic est familier avec le lecteur : d'une part, pour activer les connaissances reliées entre elles du fait de l'expertise

du sujet ; d'autre part, pour construire la représentation mentale du texte et relier les connaissances du sujet avec les informations du texte.

3 Expérimentations et hypothèses générales

Nous avons proposé à des élèves (CM2) la lecture d'un texte portant sur les catastrophes naturelles, thème familier des sujets ; sur lequel ils possèdent des connaissances du fait de leur expérience de la vie quotidienne. C'est le cas pour les enfants de l'île de la Réunion concernant certains effets des dérèglements du climat qui sont évoqués par le texte.

L'utilisation d'informations proposées en langue créole (L1) au cours de la lecture d'un texte explicatif en français (L2) sur le dérèglement du climat activera les connaissances en MTL, construites dans le contexte culturel et langagier créole (L1) (les phénomènes comme les cyclones, l'érosion, la sécheresse font partie des expériences de la vie quotidienne de ces enfants. L'utilisation du créole devrait ainsi favoriser la récupération des informations en MLT et fonctionner alors en tant que Mémoire de Travail à Long Terme (Ericsson & Kintsch 1995) pendant la construction de la représentation du texte (structure Base de texte/Modèle de situation). Lors de la tâche de rappel, cette meilleure activation de la MTLT devrait conduire les sujets ayant bénéficié d'une aide en L1 (créole) à de meilleures performances au niveau de l'activité inférentielle que les sujets ayant bénéficié d'une aide en L2 (français).

3.1 Méthode d'analyse des productions

Nous avons pour l'ensemble du corpus réalisé une analyse prédictive (Kintsch 98), puis catégoriser les propositions selon trois critères :

1. Les propositions identiques à celles du texte en termes de prédicats et d'arguments (on pourrait dire que c'était comme si le sujet les avait « recopiées »). Le seul traitement dont nous soyons certains pour ces propositions, puisqu'elles proviennent du texte, c'est qu'elle ont bénéficié d'un traitement assurant la cohérence locale pendant la lecture, un traitement « mot à mot ».

Nous dénommons ces propositions « Micro », du fait qu'elles appartiennent nécessairement (ou *a minima*) à la microstructure du texte.

2. Les propositions différentes de celles du texte en termes de prédicats et d'arguments ou qui font l'objet de relations avec d'autres propositions. L'existence de ces propositions implique un traitement inférentiel soit de type « liaison » (lien entre deux informations du texte) soit de type « enrichissement » (lien entre une information du texte et une connaissance en MLT), bien qu'elles n'aboutissent pas toujours et produisent parfois des connaissances fausses. Quoiqu'il en soit, ce traitement a pour finalité de quitter le champ de la microstructure, pour combler les « trous » du texte et construire une représentation du texte (structure Base de texte/Modèle de Situation). Nous dénommons ces propositions « Macro ». La distinction entre les catégories Micro et Macro permet de dissocier les niveaux de traitement inférentiel. La variable dépendante est le nombre de propositions de chaque catégorie.

3.2 Participants

Les participants sont des élèves de cinq classes de CM2 des communes de Saint Philippe et de Saint-Joseph de l'île de la Réunion. Chaque classe constitue un groupe soumis à une condition expérimentale spécifique.

Les écoles qui ont participé à nos expériences se trouvaient toutes en Zone d'Éducation Prioritaire. Les sujets étaient tous créolophones.

3.3 Tâches et procédures : les cinq conditions expérimentales

Tous les participants effectuent les mêmes tâches de lecture, la version du document donné à lire ne diffère pas selon le groupe. Les aides à la compréhension sont délivrées à l'oral pour tous les groupes.

Groupe 1 (n=42) : Texte français avec aide à la compréhension en français.

Groupe 2 (n=38) : Texte français avec aide à la compréhension en créole.

Tâche 1

Distribution du texte retourné sur la table des élèves. La lecture doit commencer quand tous les élèves ont le texte et qu'ils peuvent tous commencer la lecture et se concentrer en même temps. Pour le groupe G1, les consignes sont données en français. Pour le groupe G2, les consignes sont données en créole.

Temps de lecture : 12 minutes.

Consigne : *« Vous allez lire un texte qui concerne le climat. Je vous demande de vous concentrer le plus possible pour bien comprendre toutes les informations contenues dans ce texte. Vous aurez besoin d'avoir compris ce texte pour le travail qui suivra. Vous verrez des mots difficiles qui sont soulignés. Je vais les expliquer après la lecture du texte ».*

Relecture du texte pendant 10 minutes.

Consigne : *« Relisez le texte pour être sûrs de bien le comprendre et de bien retenir ce qu'il explique. Je vais ensuite ramasser le texte et vous aurez à faire un travail sans l'avoir sous les yeux. »*

Tâche distractive

Consigne : *« Inscrivez les renseignements suivants sur la feuille : La date. Le nom de votre école et de votre ville. Votre nom et votre prénom. Votre date de naissance. Votre lieu de naissance. Parle-t-on le français à la maison ? »*

Tâche 2 : Épreuve de rappel

Consigne : *« Au dos de la même feuille, écrivez tout ce que vous avez compris de ce texte. Comme vous n'avez que dix minutes, écrivez ce qui vous paraît le plus important. Avez-vous bien compris ? Je vais répéter la consigne une seconde fois. »*

Temps de l'épreuve : 10 minutes**3.4 Principaux résultats et interprétation**

La production « Micro/Macro » a fait l'objet d'une analyse de variance (avec le logiciel « SuperANOVA »), avec le plan S < G2 > × T2 ou G est le facteur Groupe et se décompose en G1 : aide en

français ; G₂ : aide en créole, T est le « type de proposition » et se décompose en T₁ : Micro ; T₂ : Macro.

Nous constatons une différence entre le nombre de propositions produites selon la langue utilisée pour l'aide à la compréhension du texte. La moyenne du groupe G₁ « aide français » est inférieure à la moyenne du groupe G₂ « aide créole ». La différence est significative, (4,5 vs 5,934). Notre première hypothèse est confirmée : l'utilisation de la langue créole (L₁) pendant la lecture d'un texte en français (L₂) permet d'augmenter le nombre de propositions produites lors de la tâche de rappel.

Nous observons une différence entre le nombre de propositions « macro » produites selon la langue utilisée pour l'aide à la compréhension du texte. La moyenne « macro/aide français » est inférieure à la moyenne « macro/aide créole », (4,381 vs 7,737). La différence est significative.

Notre seconde hypothèse est confirmée : l'utilisation de la langue créole (L₁) pendant la tâche de lecture en français (L₂) permet d'augmenter le nombre d'inférences produites lors de la tâche de rappel.

Conclusion

Les résultats montrent que la langue d'activation des connaissances chez un sujet diglossique a un effet sur la qualité des traitements inférentiels lors de la compréhension d'un texte. Dans la théorie de Kintsch, les processus inférentiels en jeu dans la compréhension sont modélisés *via* la MTLT.

Nous savons que la MTLT rend compte des processus mémoriels impliqués dans la compréhension de textes portant sur des thèmes sur lesquels les élèves doivent posséder un certain niveau d'expertise. C'est ce qui nous a fait choisir le thème des catastrophes naturelles provoquées par le dérèglement du climat. La connaissance que possèdent les enfants réunionnais sur le sujet n'est pas une connaissance savante liée à la systémique des phénomènes météorologiques, il s'agit d'une connaissance naïve, construite dans la confrontation avec certains phénomènes décrits dans le texte : pluie diluviennes, cyclones, érosion, sécheresse, coulées de boue.

Ainsi, nous savons que les sujets disposaient d'un ensemble de connaissances disponibles susceptibles d'être activées lors de la lecture.

Bien que l'ensemble des sujets n'ait en commun que le « background » culturel, nous observons que l'activation des connaissances en L1 favorise le traitement inférentiel. Il semble donc que la qualité d'activation des connaissances ainsi que la qualité de la structuration des connaissances qui permettent aux lecteurs de se construire une représentation du texte soient influencées par la langue en situation diglossique.

Selon Kintsch, comprendre un texte c'est activer des connaissances inter-reliées sous forme de structures de rappel, c'est aussi structurer les informations du texte avec les connaissances du sujet. Cette structuration prend aussi la forme d'une structure de rappel (cf. Kintsch 1998 : 225). Si nous acceptons que les enfants réunionnais disposent, du fait de leur background culturel, des connaissances susceptibles d'être activées par le texte proposé (condition d'expertise pour la MTLT), au vu des performances au niveau du traitement inférentiel pour les sujets ayant bénéficié d'une activation des connaissances en L1, il convient de tirer la conclusion qu'en situation de diglossie, l'activation et/ou la structuration des connaissances est influencée par la langue.

Bibliographie

- ERISSON K. A., KINTSCH W. 1995, « Long-term working memory », *Psychological review*, 102, 211-245.
- GEORGES L. 1995, « Parler bilingue et traitements cognitifs », *Intellectica*, 1/20, 139-156.
- KINTSCH W. 1988, « The role of knowledge in discourse comprehension : a construction-integration model », *Psychological Review*, 95, 163-182.
- KINTSCH W. 1998, *Comprehension, a Paradigm for Cognition*, New York, NY : Cambridge University Press.
- McNAMARA D. S. & Kintsch W. 1996, « Learning from texts : Effects of prior knowledge and text coherence », *Discourse Processes*, 22, 247-288.

- MC NAMARA D. S., KINTSCH E., SONGER N.D. & KINTSCH W.
1996, « Are good texts always better ? Interactions of text coherence, background knowledge, and levels of understanding in learning from text », *Cognition and Instruction*, 1, 1-43.
- SINGHAL M.
1998, « A Comparison of L1 and L2 reading : Cultural differences and schema », *The Internet TESL Journal*, [Online], 4(10). Available : <http://iteslj.org/Articles/Singhal-ReadingL1L2.html>.
- VERHOEVEN L.-T.
1994, « Transfert in bilingual developpement : The linguistic Interdépendance Hypothesis Revisited », in *Language learning*, 381-415.

Aurélie Lathene-Da Cunha
Doctorante en Sciences du Langage
ICAR (Interactions Corpus Apprentissages Représentations)
Groupe de recherche SEMEIA
Université Lumière Lyon 2 — Campus de Bron
Aurelie.Lathene-Dacunha@univ-lyon2.fr

Entre texte et image : l'émergence du sens. Une application aux manuels scolaires ¹

Quelle que soit la nature qui unisse un texte et une image, dès lors que ceux-ci se trouvent réunis dans un même espace, tout individu interprète ces deux objets comme entretenant un lien l'un avec l'autre et l'interprétation de l'un et de l'autre s'en trouve modifiée. Par cette mise en présence de texte et d'image, le sens est pris dans une construction double : celui intrinsèque de l'image et du texte qui émerge par une organisation interne d'unités — dont les liens créent le sens — et le second, intersémiotique, construit par la juxtaposition du texte et de l'image. Ces deux mouvements du sens sont successifs et superposés, chacun des supports ayant un sens en soi pris dans un sens commun. Cette double construction constitue le support en objet syncrétique pour dépasser les objets pluricodiques. Le lecteur, en constant va-et-vient entre les deux, abolit dans une certaine mesure la temporalité de réception et de différenciation des supports et construit l'interprétation en imprégnation entre sens propre à chaque objet et sens transsémiotique.

Parmi les nombreux courants et disciplines qui se sont penchés sur les questions du rapport entre le texte et l'image, souvent d'ailleurs en privilégiant l'un ou l'autre des termes, la sémiotique a concentré son étude dans les domaines de la publicité, de la peinture ou de l'illustration littéraire, mais peu sur d'autres types de supports tels que les manuels scolaires.

1. Corpus de manuels de chimie de Première Scientifique, programme officiel 2001.

Les problématiques soulevées par l'étude du manuel ne peuvent être résolues en calquant celles de la peinture, où il s'agit d'envisager le tableau par rapport à un texte absent de l'espace visuel (Schapiro 2000), alors que dans le manuel texte et image sont présents conjointement dans la page et posent, virtuellement, le réel qui, par sa nécessaire absence, devient la référence du discours. Celles des œuvres littéraires illustrées sont également inadaptées, l'illustration y entretient un rapport d'interprétation, d'opposition ou de complément au texte, tandis que dans le manuel scolaire, l'image se donne comme représentation d'un réel. Dans le livre littéraire elle est une représentation de la narration, il ne s'agit pas de donner une image du réel de l'histoire mais une image qui s'inscrit dans le récit de fiction, or dans le manuel il ne s'agit pas d'un récit de fiction mais justement d'un récit de véridiction (Greimas 1983). L'image n'y est pas seconde et interprétative par rapport au texte mais est partie prenante dans la construction particulière qu'est le savoir en représentant un savoir immédiatement accessible et attesté par sa mise en image. Tout l'intérêt pour l'apprentissage dans les manuels scolaire d'aujourd'hui se situe dans cette construction d'un discours du savoir intersémiotique.

1 Sens construit dans la représentation

L'image est souvent traitée dans le domaine scolaire par rapport à son contenu représentatif voire à la nature de l'image (voir Moles 1971) mais pas au niveau du traitement de l'image elle-même. L'image ne peut pas seulement être assimilée à son contenu, le travail sur la forme du contenu peut, non pas renvoyer seulement à l'objet qu'elle représente, mais établir une communication et une interprétation que ne peut donner le texte seul par l'impact visuel qu'elle crée et par l'affect qu'elle génère. L'image participe pleinement à la construction du discours, « l'émetteur provoque l'évocation à l'esprit du destinataire d'une image, d'un concept ou d'un sentiment particulier. Il le fait en investissant de sens un support qui se présente à la perception du destinataire. » (Vaillant 1999 : 26). Au-delà du représenté il y a la représentation et sa mise en forme à prendre en compte et passer ainsi « d'une sémiotique de l'énoncé à une sémiotique de l'énonciation » (Morizot 2004), c'est-à-dire « dépasser le niveau identificatoire vers la prise en compte du dispositif représentationnel qui mobilise le

fonctionnement narratif de l'image. Une stratégie calculée de vision supplante une simple expérience perceptive qui pourrait être celle de « n'importe quel objet dans le monde » (Marin in Morizot 2004). Il faut aller plus loin qu'une simple reconnaissance du contenu et de la forme de l'image pour pouvoir dégager les possibilités offertes par cette mise en forme du contenu particulière pour la construction de l'interprétation du sujet. En travaillant sur les contrastes et les oppositions (voir Floch 1985) nous pouvons mettre à jour des oppositions significatives internes à l'image qui ouvrent des inférences auxquelles le texte va apporter des modifications dans la signification, qui montre cette fonction de communication. La présentation du chapitre sur l'énergie de l'édition Bordas (fig. 1) offre un bel exemple de construction du sens de la représentation à travers les diverses composantes plastiques de l'image (Groupe Mu 1990). Le contraste dans la composition y est le plus saillant pour ce qui nous intéresse, l'effet construit avec le lecteur, la délimitation des espaces par les lignes de force de l'image, s'associent pour créer un contraste de contenu qui donne à cette tornade une connotation de danger. Au niveau de l'expression, la mise en perspective et le point de vue placent le spectateur dans l'image. La situation de la masse grise derrière la ligne d'horizon crée un effet de lointain pour le spectateur, mais en même temps est écrasante puisqu'elle vient envahir l'espace et produit une impression de point de vue plafonnant alors que le spectateur semblait plutôt se positionner en face de la route. Le contraste entre ces deux impressions /lointain/ et /proximité/ crée un affect pour le sujet. Par cette opposition, l'image produit une attraction forte sur le sujet regardant qui se veut signifiante et semble montrer la domination de la nature sur l'homme, autant parce que l'image montre la supériorité imposante de la nature par la place qu'elle occupe, que par la position d'infériorité où est placé le lecteur.

1.1 Le sujet posé par l'image ou les traces d'une énonciation

L'aspect purement formel de l'image permet de dégager *une construction particulière de l'implication du spectateur et de son rôle dans l'image*. Le sujet ici posé par l'image est un sujet passionnel au sens de Greimas (1990) c'est-à-dire qu'on touche à l'affect par la repré-

sensation. On peut parler pour la place du spectateur dans l'image de ce que Louis Marin appelle une « fonction impressive » pour l'analyse de tableau et qui s'applique ici et contribue à « créer une situation de communication » (Marin 1971), l'image n'a pas seulement une fonction de représentation mais comprend également une inscription du sujet dans sa forme même. Le sujet va donc être constitué au niveau du sensible, par l'affect. C'est l'émotion construite qui crée la mise en communication avec le spectateur mais aussi une part de la signification de l'image qui affectera celle du texte dans son entour. L'emploi du mot « impressionnant » dans la légende est à cet égard significatif, il renvoie aux sentiments de l'énonciateur qui correspondent aux sentiments provoqués par l'image chez l'énonciataire. C'est ce mot qui fait le lien entre l'image et le texte, l'objet montré et l'objet dit sont ainsi désignés comme le même événement par le même affect. La généralisation de l'image opérée par « La tornade » se particularise dans l'exemple donné ici qui transmet le caractère « impressionnant » et l'affecte à l'ensemble de la catégorie. La légende ne réfère explicitement à l'illustration que par l'affect qu'elle génère, donnant ainsi à l'image la fonction de générer du sentiment, de l'empathie avec le lecteur-spectateur.

Entre l'image, qui montre un cas particulier, et la légende, qui en tire une généralité marquée par le passage de « cette représentation d'une tornade » dit par l'image à « la tornade » employée par le texte, le lecteur opère dans un même mouvement le passage d'un cas par l'image à une généralisation à la catégorie dont l'image est le prétexte. On peut ramener ce passage de l'image au texte comme un rapport entre ce que le Groupe Mu (1990) désigne comme le « type » pour le texte et le « cas » pour l'image. En adaptant le concept de type qui fonctionne pour le Groupe Mu comme un prototype de reconnaissance, à un type qui serait au niveau du référentiel, la composante plastique prend ici toute sa place dans la signification puisque le rapport avec le texte se fait par le traitement de l'image.

2 Variation des contenus des représentations et variations des isotopies du savoir

Dans les pages de présentation des chapitres des manuels, l'image se pose non pour un élément précis comme c'est le cas dans le reste

du manuel mais pour la leçon entière, on n'illustre pas un événement mais un thème, ce qui implique donc que le choix de l'illustration est plus libre mais aussi est porteur d'une interprétation particulière du thème.

L'image seule a une part significative dans la construction du sujet du savoir mais aussi dans le rapport du sujet cognitif (le lecteur reconstruit) au thème de la leçon. Les variations d'images interprètent et catégorisent ainsi différemment un objet non représentable en soi, en dehors de sa médiation par un événement particulier : l'énergie. Que l'on utilise une tornade ou une fusée pour représenter l'énergie, les ouvertures de sens construites pour l'élève ne sont pas les mêmes : inscription du thème dans une isotopie de la nature pour la tornade (fig. 1 p. 291), dans une isotopie de la culture pour la fusée (fig. 2 p. 292) ou dans une isotopie de l'évolution de l'énergie (fig. 3 p. 292). Le sujet est également inscrit par là même dans un « champ de présence », entre « visée » et « saisie » (Fontanille et Zilberberg 1998) de son rapport avec l'énergie : /dominé/ versus /dominant/, par la représentation elle-même. Chaque représentation s'inscrit dans une axiologie particulière, ainsi, bien que les figures 1 et 2 partagent la présence importante d'une masse nuageuse, leur position dans la composition traduit une axiologie différente : occupant tout l'espace supérieur dans la première elle écrase le sujet qui est dominé par la nature, le ciel, alors que dans la seconde elle se trouve dans tout l'espace inférieur, le sujet s'élève par rapport à cette masse nuageuse, la nature, l'image étant orientée vers le haut.

3 Variations des rapports entre texte et image

Le changement de représentation du thème n'est pas le seul moyen de changer le rapport au thème : le représenté de l'image peut être plus ou moins exploité au niveau de la référentialisation dans la légende qui l'accompagne. Roland Barthes qui a initié l'analyse des rapports texte-image dans *Rhétorique de l'image* (Barthes 1964), envisage essentiellement ces catégories sous l'angle du texte en excluant toute la part significative de la composante plastique et la réciprocité du rapport dans le couple image-texte. À travers les catégories d'ancrage et de relais, il entend montrer la fonction du texte par rapport à l'image en envisageant l'image avec un signifié flou. Or l'image n'est pas

seulement signifiante du moment où elle est associée à du texte mais comporte une signification en elle-même qui se modifie au contact du texte.

Pour Barthes, l'image est analogique et c'est le texte qui donne le sens, or l'image est ce qui inscrit dans une isotopie et constitue une signification pour elle-même, seule. Le choix d'une illustration n'est pas anodin puisqu'il inscrit le sujet dans des actualisations du sens différentes qui ouvrent au sujet des « champ de présence » variables. La légende exploite l'illustration dans un sens particulier mais le rapport est réciproque, « dans la poly-iconicité virtuelle de la légende, l'icône fait correspondre une et une seule représentation pertinente à une définition » (Montandon 1990 : 193). L'image particularise le texte, objet ou définition, qui lui est associé, elle-même sélectionne l'interprétation de ce qui est représenté par le choix de la représentation. À cet endroit, décrire les rapports entre le texte et l'image à travers les fonctions « d'ancrage » et de « relais » de Barthes se révèle restrictif et inadapté puisque chaque légende s'engage dans une fonction qui nécessite des catégories plus fines que celle de Barthes, ce modèle ne permettant pas la possibilité d'inversion du rapport. Plutôt que de classer la fonction du texte par rapport à ce que celui-ci dit de l'image, nous envisageons un classement par rapport à l'exploitation faite de l'image par le texte, par rapport à l'écart entre ce que l'image montre et ce que le texte dit. Ainsi nous proposons trois fonctions :

1. La contextualisation qui serait un discours sur le représenté, une référentialisation. La figure 2 nous en donne un exemple : elle pose une réflexion sur l'objet-événement de l'image. La légende réfère à l'événement, elle nomme le représenté en tant que manifestant une occurrence particulière puis se sert de ce cas pour donner une explication sur ce qui se passe dans la figure représentée, sur le réel de sa mise en action.
2. La dérivation qui serait le discours à partir du représenté vers un discours englobant. Par exemple dans la figure 1 on propose une réflexion au-delà de l'image sur un sujet dérivé de l'image puis mis à distance de celle-ci. La légende inscrit l'occurrence comme renvoyant au type qu'elle représente, l'image ne renvoie pas à cette tornade particulière mais la légende se sert de celle-ci pour exemplifier le type qu'elle présente alors. La légende se

poursuit par une dérivation du type vers la classe à laquelle il appartient.

3. Et la distanciation qui serait le discours d'exploitation d'un sème¹ de l'image pour conduire à une réflexion sur un sujet autre que celui de la représentation. Dans la figure 3, le texte se sert des images pour construire une réflexion plus large qui ne traite pas du représenté mais englobe un thème possible du représenté dans une réflexion sur le récit constitué par l'association signifiante des illustrations. L'image n'est pas là pour son représenté mais pour le thème qu'elle peut évoquer.

4 Une même image plusieurs sens suivant la légende

À travers ces catégories du rapport entre texte et image nous voudrions montrer que ne comptent pas seulement les représentations en elles-mêmes, ni même les légendes d'ailleurs, mais le sujet qu'elles construisent à la jonction de l'une et de l'autre, et à travers ce sujet, l'univers de savoir qu'elles virtualisent comme monde possible dans l'attente d'une actualisation et vers lequel elles l'orientent. Une même représentation peut ainsi entraîner le lecteur vers des quêtes du savoir différentes. Nous avons rencontré deux éditions partageant la représentation d'une fusée, présentant des ressemblances au niveau de l'orientation de la figure, de la présence de la fumée et du ciel, mais différant quant à leur utilisation. Dans l'édition Nathan (figure 2) la fusée est le but en soi, on la contextualise par rapport à son lieu de départ et l'énergie est présentée comme source du décollage, alors que dans l'édition Hachette² elle est un moyen de transport vers un but : « la station spatiale internationale ». L'édition Hachette exploite cette illustration en la tournant explicitement vers l'objet de la leçon : on passe de l'exposé des faits (la légende) similaire à ceux de l'édition Nathan, à une utilisation de ceux-ci (la partie en gras) pour s'ancrer dans le thème de la leçon. Le passage du fait objectif à une réflexion sur cet

1. Nous entendons sème au sens très général d'« unité minimale de signification, non susceptible de réalisation indépendante » (Dubois 1999) si tant est que l'on puisse parler de sème pour l'image.

2. Non représenté ici. Voir *Chimie, 1^{re} S*, de DURUPHTY A. (dir.), collection Durupthy, Paris : Hachette éducation, 2001, pp 246-247.

événement pour découvrir son origine « quelle est l'origine de cette énergie¹ » induit le lecteur à dégager une réflexion sur sa transformation, installant ainsi une énonciation, à l'opposé de l'édition Nathan où on reste dans le fait objectif, le lien avec la leçon n'est pas explicité, le lecteur n'est pas conduit vers un développement, vers une construction du sujet du savoir dans laquelle il serait impliqué.

Pour conclure, nous voudrions ouvrir ces catégories à l'extrême de la distanciation, dans la rencontre d'un écart entre texte et image, partant de l'image où le rapport habituellement posé du texte — où l'information prime sur l'image — est inversé. Le rapport entre le texte et l'image n'est pas unilatéral comme l'envisage Morizot dans sa catégorisation des rapports texte/image (Morizot 2004 : 50). Mais si effectivement « le pouvoir du texte est de donner vie à l'image, de la faire exister en tant qu'entité sensible ou signifiante. » (Morizot 2004 : 50), on peut envisager que l'image puisse dans un deuxième mouvement apporter un supplément de signification et un affect au texte et même venir relire le texte avec des éléments en puissance dans le texte qui comportent une lecture actualisée dans le sens de l'image. L'image et son traitement ne sont donc pas secondaires comme cela est souvent envisagé, mais comportent des potentiels de signification souvent inexploités.

Bibliographie

- BARTHES R. 1964, « Rhétorique de l'image » in *Communication* 4, Paris : Seuil.
- DUBOIS *et al.* 1999, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.
- FONTANILLE J., ZILBERBERG C. 1998, *Tension et signification*, Liège : Mardaga.
- FLOCH J.-M. 1985, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Paris : Hadès-Benjamins.
- GREIMAS A. J. 1983, *Du sens II, Essais sémiotiques*, Paris : Seuil.
- GREIMAS A. J., FONTANILLE J. 1990, *Sémiotique des passions*, Paris : Seuil.
- GROUPE μ 1992, *Traité du signe visuel*, Paris : Seuil.

1. Nous citons les légendes de ces images.

- MARIN L. 1971, *Études sémiologiques, Écritures, peintures*, Paris : Klincksieck.
- MONTANDON A. (dir.) 1990, *Signe/texte/image*, Lyon : Césura.
- MOLES A. 1981, *L'image : communication fonctionnelle*, Paris : Casterman.
- MORIZOT J. 2004, *Interfaces : texte et image. Pour prendre du recul vis-à-vis de la sémiotique*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- SCHAPIRO M. 2000, *Les mots et les images*, Paris : Macula.
- VAILLANT P. 1999, *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris : Honoré Champion Éditeur.

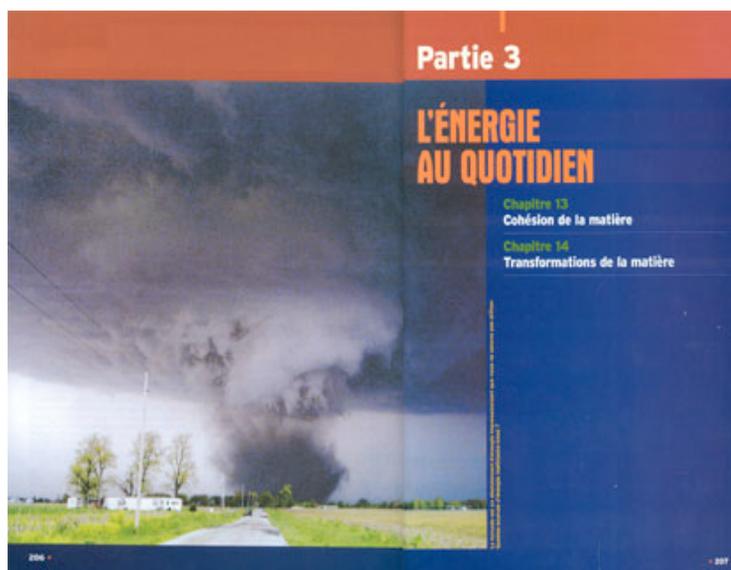


Figure 1. — Villar J.-G. (dir.), 2001, *Chimie, 1^{re} S, Programme 2001*, Paris : Bordas.



Figure 2. — Tomasino A. (dir.), 2001, *Chimie, 1^{re} S, Programme 2001*, Paris : Nathan.



Figure 3. — Le Marechal J.-F. (dir.), 2001, *Chimie, 1^{re} S, Programme 2001*, Paris : Hatier.

Élise Baldy

Doctorante allocataire en didactique de la physique

LIRDEF — I.U.F.M. de Montpellier

elise.baldy@montpellier.iufm.fr

Vous avez dit gravitation ? Exemple de la dynamique de la construction du sens d'un concept scientifique par les élèves

Introduction

Comprendre l'univers, c'est lui donner un sens à travers des concepts scientifiques. Notre travail pose la question de la construction du sens de ces concepts. Cette question est fondamentale en didactique quand on sait que les élèves ont des difficultés pour attribuer du sens aux expressions mathématiques des phénomènes physiques qu'ils étudient et au vocabulaire employé pour les décrire.

Nous pouvons constater que la construction du sens du savoir savant suit un cheminement différent de celui de sa transposition didactique dans la classe.

Comme on le voit sur la figure 1, le savant s'appuie sur les observations, les outils mathématiques, les systèmes de croyances et les théories scientifiques (les paradigmes) de son temps pour imaginer des théories et créer les formules qui les modélisent. En revanche, l'enseignement propose à l'élève un cheminement de construction inverse.

Prenons l'exemple de l'enseignement de la formule $P = mg$ en classe de troisième. Les programmes officiels proposent un enseignement transmissif : on définit le poids et la masse, on introduit la formule $P = mg$ et on suppose qu'à partir de là, les élèves seront capables d'acquérir certaines compétences : distinguer le poids et la masse et manipuler la formule. On peut apporter plusieurs critiques à cet enseignement : (1) il est détaché du champ conceptuel auquel il se rattache (le phénomène de la chute des corps) et (2) il transpose

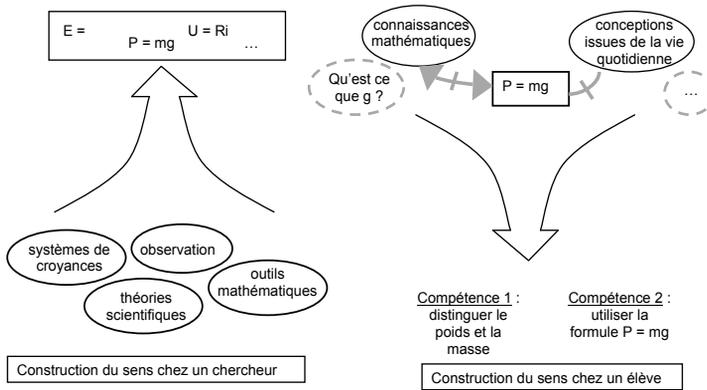


Figure 1. — Cheminements de la construction du sens chez un chercheur et chez un élève.

seulement le savoir et non le raisonnement. Certains élèves peuvent apprendre (par cœur), retenir et réciter, sans comprendre les concepts et le phénomène physique que modélise la formule mathématique.

Les enseignants interrogés à ce sujet remarquent le niveau de compétence insuffisant atteint par les élèves après ce type d'enseignement. Cette faible efficacité s'explique de plusieurs façons : (1) le nouveau savoir est bien souvent en contradiction avec les connaissances informelles des élèves issues de la vie quotidienne, leurs conceptions, le déjà-là implicite qui interfère, (2) ce nouveau savoir n'est pas relié aux connaissances mathématiques indispensables à l'utilisation de la formule et (3) il manque des éléments de connaissances, des pièces au puzzle.

Les enseignants considèrent qu'une fois qu'ils ont donné la formule $P = mg$, les élèves sont capables de comprendre cette formule et tout ce qu'elle implique. Malheureusement, c'est loin d'être le cas. D'après l'expression de Denis Guedj (1998) « Faire parler les formules ! Dire avec des mots une formule écrite, justement, sans. C'est-à-dire la décrypter et mettre à jour ce qu'elle veut exprimer ». Tirer partie d'une formule n'est pas un travail aisé. Il faut d'une part « la décrypter », c'est-à-dire déterminer les concepts en jeu et les relations qui les

lient et d'autre part « mettre à jour ce qu'elle exprime », c'est-à-dire comprendre le phénomène physique qu'elle modélise.

L'acquisition des compétences fait appel à un « système de sens » complexe duquel va émerger le sens de la formule et tout ce qu'elle implique. Ce processus fait appel à des inférences fondées sur les connaissances antérieures du sujet.

Dans un premier temps, nous développons le réseau qui sous-tend la dynamique de la construction du sens de la formule $P = mg$. Dans un deuxième temps, nous faisons un parallèle entre la construction du sens d'une formule mathématique et d'un texte. Enfin, nous analysons les difficultés que les élèves rencontrent au cours de cet apprentissage. Nous soulignons notamment l'importance de la compréhension du phénomène physique dans le réseau.

1 Réseau qui sous-tend la dynamique du sens : « système de sens »

La figure 2 représente le « système de sens », c'est-à-dire le réseau de savoirs et de savoir-faire jouant un rôle dans la compréhension de la formule.

Les connaissances issues des mathématiques sont la maîtrise du calcul algébrique, la connaissance des contraintes syntaxiques et des contraintes sémantiques qu'impose le sens physique de la formule, la connaissance de la relation de proportionnalité et de ses propriétés, la compréhension de la représentation.

Les connaissances issues de la physique sont la connaissance des définitions des concepts de poids et de masse et donc du concept de force, l'invariance de la masse, la connaissance des unités de grandeurs et des symboles qui le représentent (le kilogramme, le gramme, le newton), la distinction entre les unités et les grandeurs, la compréhension de g comme intensité de la pesanteur et coefficient de proportionnalité entre le poids et la masse, la compréhension du phénomène de la chute des corps, la notion d'attraction, la déformation de l'espace-temps...

Les connaissances issues de la vie quotidienne sont les conceptions, souvent naïves et erronées des élèves et les ambiguïtés que le langage familier introduit dans le vocabulaire scientifique.

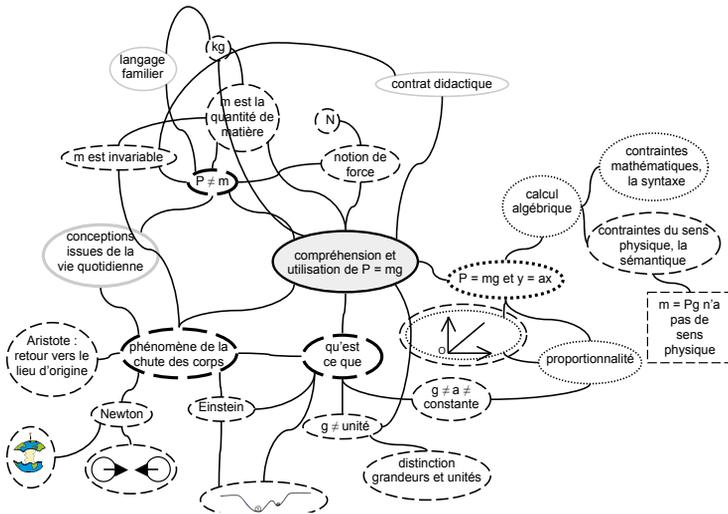


Figure 2. — Système de sens, connaissances mathématiques en pointillés, physiques en tirés et issues de la vie quotidienne en gris clair.

Certaines de ces connaissances et compétences forment des nœuds. C'est notamment le cas de la représentation graphique qui est utilisée à la fois en mathématiques et en physique mais avec des règles différentes (continuité d'une fonction en mathématiques et discontinuité des points obtenus par les observations physiques), des conceptions des élèves qui sont souvent en contradiction avec les modèles scientifiques (notre poids c'est ce que l'on mesure en montant sur une balance, il est en kilogramme). Notons, enfin, le rôle du contrat didactique : le comportement et les réponses des élèves peuvent varier selon la manière dont ils interprètent les questions qu'on leur pose, selon la manière dont ils interprètent le contexte aussi.

L'enseignement, tel qu'il est souvent pratiqué, transmet la bulle centrale en négligeant le reste des connaissances, en l'isolant du « système de sens » qui la soutient, ce qui rend l'apprentissage très problématique. Dans ce modèle, le sens de la formule $P = mg$ est une propriété

émergente et dynamique de tout ce système. Il faut à la fois que les élèves aient acquis les connaissances et les ressources cognitives relatives à toutes ces bulles et qu'ils soient capables des les mobiliser. Il semble qu'aucune de ces connaissances prises isolément ne soit suffisante pour donner du sens à $P = mg$ et qu'elles soient toutes nécessaires.

2 Une analogie entre la construction du sens d'un texte et la construction du sens d'une formule telle que $P = mg$

La question de la construction du sens nous a conduit à étudier quelques modèles en psychologie cognitive et notamment ceux pour l'analyse de la compréhension de texte. Pour comprendre un texte il faut comprendre les mots, les règles de syntaxe et le contexte, de la même manière que pour comprendre une formule il faut comprendre les symboles, les concepts, leur relation mathématique et le phénomène physique qu'elle modélise. Le modèle de Van Dijk et Kintsch (1983) nous permet d'approfondir ce parallèle. Les auteurs décrivent le processus de la construction du sens d'un texte à partir de trois niveaux de représentation :

- (1) les *caractéristiques de surface du texte*, c'est le niveau de représentation le plus élémentaire, comprenant les mots du textes et la syntaxe utilisée,
- (2) la *base du texte*, comprenant l'analyse sémantique du texte et de sa structure, ce niveau de représentation est directement dérivée du texte,
- (3) le *modèle de situation*, comprenant d'autres connexions à partir des connaissances antérieures du lecteur et de son expérience. Dans ce niveau de représentation, le lecteur interprète le texte en l'intégrant à ses connaissances antérieures.

La construction du sens s'appuie d'une part sur le contenu directement extrait du texte (niveau 1 et 2) et d'autre part, il émerge de l'interaction entre les informations données dans le textes et les connaissances du lecteur. Nous pouvons « appliquer » ce modèle à la construction du sens de $P = mg$.

Le niveau syntaxique correspond aux caractéristiques de surface de la formule, à l'interprétation des symboles pris séparément. Le

niveau sémantique correspond à la signification de la formule directement accessible à la lecture. Ces deux premiers niveaux correspondent à l'aspect construit de la formule $P = mg$: les élèves doivent puiser le sens dans les différentes bulles, construites à travers des apprentissages scolaires et institutionnalisés, constituant le réseau de sens. Ils peuvent lire, « décrypter » la formule. Kintsch (1998) regroupe ces deux premiers niveaux (caractéristiques de surface et base du texte) sous l'appellation de « construction » que l'on peut définir de la manière suivante : la phase de construction consiste à activer des représentations correctes ou pertinentes à partir du contenu linguistique du texte mais aussi des connaissances en mémoire à long terme liées au domaine évoqué dans le texte permettant la production d'inférences. Le résultat de cette phase correspond à un réseau de propositions. Autrement dit, à partir des symboles représentés dans la formule les élèves doivent activer toutes leurs significations possibles (activer toutes les bulles en relation avec les symboles utilisés) et faire le choix le plus logique.

Le troisième niveau de construction du sens d'une formule, comprendre les idées qu'elle exprime, peut être rapproché du modèle de situation. Van Dijk et Kintsch (1983) définissent le modèle de situation comme une reconstruction cognitive d'un fragment du monde. Il possède une structure analogique au monde qu'il représente. Il est fragmentaire et incomplet, c'est-à-dire que toutes les données du texte ne sont pas représentées. L'intervention des connaissances antérieures et des expériences du lecteur permettent de transformer la base du texte (structure isolée en mémoire) en une entité intégrée dans le réseau de connaissances du lecteur. Le modèle de situation repose sur les connaissances et aussi les objectifs du lecteur. Autrement dit, c'est en intégrant la formule à ses conceptions initiales du phénomène physique et à ses connaissances mathématiques que l'élève peut « atteindre » le sens de la formule. Kintsch (1998) nomme ce niveau « la phase d'intégration ». Elle correspond à l'aspect émergent du sens de la formule. À partir de l'interaction entre la formule et les connaissances antérieures de l'élève (connaissances construites en milieu scolaire ou issues de l'expérience) les idées véhiculées par la formule, qui ne sont pas directement accessibles à sa lecture, émergent. Cette deuxième phase est indispensable si on attend des élèves qu'ils comprennent ce qu'ils apprennent et pas seulement qu'ils le mémorisent et le récitent.

Van Dijk et Kintsch distinguent bien la mémorisation du texte qui correspond à la base du texte à la compréhension de ce texte qui correspond au modèle de situation. Leurs expérimentations montrent, de plus, que la surface du texte est rapidement oubliée, que la base du texte tend, elle aussi, à décliner alors que le modèle de situation persiste sur une durée plus importante, voire illimitée. Ce qui est compris et assimilé aux connaissances antérieures peut être considéré comme acquis à long terme.

L'analyse de la construction du sens donne une position centrale aux connaissances de l'élève. La compréhension de la formule résulte donc à la fois des informations directement dérivées de son expression algébrique et du réseau de connaissances de l'élève.

3 Les difficultés rencontrées par les élèves dans la compréhension de la formule $P = mg$

Lors d'une expérimentation menée dans trois classes de troisième, nous avons, à partir de questionnaires écrits, analysé les conceptions et les compétences de chaque élève. L'analyse de leur profil nous permet de constater que les difficultés qu'ils ont rencontrées sont principalement de deux sortes : les élèves ne possèdent pas toutes les compétences et connaissances (mathématiques ou physiques) nécessaires ou ils possèdent ces compétences et connaissances mais ne sont pas capables de les mobiliser et de les mettre en relation les unes avec les autres. Le manque de compétences et de connaissances porte généralement sur la difficulté d'effectuer des calculs algébriques en mathématiques, sur les conceptions du phénomène de la chute des corps et sur la notion de poids très éloignées des théories scientifiques et sur la notion d'intensité de la pesanteur. Le manque de liens entre ces connaissances concerne notamment la reconnaissance de la relation de proportionnalité entre le poids et la masse ainsi que la reconnaissance des symboles utilisés dans la formule (souvent g est associé à gramme). Des propriétés telles que l'invariance de la masse sont oubliées lorsqu'il faut utiliser la formule pour répondre à une question.

Des entretiens individuels proposés à des élèves, choisis sur leur profil, permettent une analyse approfondie des erreurs qu'ils commettent.

Nous observons qu'ils rencontrent des difficultés aux trois niveaux de la construction du sens :

- Difficultés syntaxiques : $P = 3,4 \times 26$ a la même signification que $m = 3,4 \times 26$.
- Difficultés sémantiques : g représente les grammes ou mg représente les milligrammes, les concepts de poids et de masse ne sont pas distingués, « mais si on prend $m = 3,4$ kg, c'est quoi le poids ? » ou « on nous demande le poids, mais on le connaît déjà c'est 3400 g ». Les élèves ne distinguent pas non plus les grandeurs et les unités, ces dernières sont d'ailleurs souvent mélangées.
- La plupart des élèves ne sont pas capables de déceler les idées véhiculées par la formule et notamment la relation de proportionnalité entre le poids et la masse et le rôle physique de la notion d'intensité de la pesanteur. La notion de force n'est pas mobilisée pour définir le poids.

Il ressort de ces observations que l'une des principales difficultés rencontrées par les élèves est la compréhension du phénomène physique de la chute des corps. Or, l'analyse du système de sens nous permet de supposer que la compréhension du phénomène physique est une base nécessaire à la construction du sens des concepts et des formules mathématiques qui les modélisent. Nous considérons qu'un élève a compris le phénomène physique lorsqu'il a des conceptions des phénomènes et de leurs causes cohérentes avec les concepts scientifiques enseignés. À partir des réponses des élèves à un pré-test, nous avons inféré leurs conceptions initiales. On distingue trois types de lieux (la Terre, la Lune et le reste de l'univers), deux événements (les corps flottent ou les corps tombent) et quatre explications (l'absence ou la présence d'attraction, l'absence ou la présence d'atmosphère, l'utilisation d'équipements spéciaux ou le retour vers le lieu d'origine ou conception aristotélicienne). On constate que les conceptions des élèves concernant le phénomène de la chute des corps sont le plus souvent justes sur la Terre alors qu'elles sont fausses pour la Lune et le reste de l'univers. Cet écart semble dû au fait que les élèves ont une expérience directe du phénomène sur la Terre, alors que leurs conceptions sur la Lune et dans l'espace sont construites à partir de choses abstraites (images, vidéos...). Ces résultats montrent aussi que les élèves peuvent avoir des conceptions homogènes ou des

conceptions mixtes pour expliquer l'origine de la chute des corps. Une conception homogène fait toujours référence au même système explicatif. Par exemple les corps tombent sur la Terre car il y a une attraction terrestre, ils flottent sur la Lune car il n'y a pas d'attraction sur la Lune. Une conception mixte fait appel à plusieurs systèmes explicatifs liés à une situation précise. Par exemple les corps tombent sur la Terre à cause de l'attraction mais ils flottent sur la Lune car il n'y a pas d'atmosphère. Nous avons aussi obtenu une grande variété de réponses pour expliquer l'origine de l'attraction des planètes : le magnétisme, la rotation de la Terre, la pression atmosphérique, une force mystérieuse...

L'évolution des conceptions des élèves ne va pas de soi et est difficilement réalisable par un enseignement classique qui ne prend pas en compte les conceptions initiales des élèves. Nous faisons l'hypothèse que les conceptions des élèves doivent évoluer (et non changer) en se généralisant. Les élèves doivent d'abord généraliser l'évènement puis sa cause, pour aboutir à la conception : les corps sont soumis à une attraction en tout lieu de l'espace. Le modèle Newtonien de l'interaction des corps à distance est souvent choisi, dans les classes, pour expliquer l'origine de la chute des corps. Les enseignants constatent que ce modèle n'est pas accepté des élèves qui ne comprennent pas comment la matière peut avoir un pouvoir attracteur, d'autant que, dans la vie quotidienne, on remarque que les corps ne s'attirent pas tous entre eux. Ce modèle permet à la plupart des élèves de généraliser la notion d'attraction à l'ensemble des planètes. La Terre et la Lune attirent les corps car elles possèdent une sorte de force mystérieuse, peut-être magnétique, dans leur noyau. Nous avons observé au cours d'une expérimentation (Baldy 2005) qu'une transposition du modèle d'Einstein de la déformation de l'espace-temps favorise la construction du sens du phénomène physique. En classe, nous utilisons l'« analogie de l'édredon. ». Un édredon représente l'espace-temps et des boules de pétanque posées dessus et formant des creux représentent les planètes. Cette analogie montre que quelque soit le corps, il forme un creux, plus ou moins prononcé, lorsqu'on le pose sur l'édredon et qu'il peut attirer dans ce creux des corps passant à proximité. Nous utilisons aussi la pente du creux pour imaginer la notion d'intensité de la pesanteur. Plus la pente est raide plus le corps va avoir tendance à tomber, et donc plus g est grand. On remarque aussi que plus l'on

s'approche du corps, plus la pente du creux est raide. Nous pouvons aussi montrer comment lorsque deux boules sont proches, leur déformation s'additionne. Ce modèle permet aux élèves de généraliser la notion d'attraction à l'ensemble des points de l'espace. L'analogie de g avec la pente du creux permet de donner du sens à cette notion et donc de favoriser sa compréhension. Les élèves ne confondent plus ce g avec les grammaes.

Conclusion

Le sens d'un concept physique ou d'une expression mathématique émerge d'un réseau de sens complexe et dynamique. Les élèves doivent posséder un grand nombre de connaissances mobilisables au moment opportun pour construire les différents niveaux de sens véhiculés (syntaxique, sémantique et idées). L'enseignement actuel est trop peu en relation avec les conceptions initiales des élèves pour être efficace. Souvent les enseignants considèrent que lorsqu'ils présentent une formule, les élèves sont capables de mobiliser les connaissances nécessaires pour la comprendre. Or, on remarque que, d'une part, beaucoup d'élèves ne possèdent pas toutes ces connaissances (elles ne sont d'ailleurs pas toutes expliciter explicitées dans les programmes officiels de la classe de troisième) et que, d'autre part, ces connaissances ne sont pas facilement mobilisées.

Bibliographie

- BALDY É. 2005, « Gravity in French grade 9 ; report of innovation », in *Proceedings of ESERA conference* —, C.D.-Rom, Universitat Pompeu Fabra.
- GUEDJ D. 1998, *Le théorème du perroquet*, Paris : Seuil.
- KINTSCH W. 1988, « The role of knowledge in discourse comprehension : A construction-integration model », in *Psychological Review*, 2, 163-182.
- VAN DIJK T. A., & KINTSCH W. 1983, *Strategies of discourse comprehension*, San Diego, CA : Academic Press.

Pour commander...

Presses universitaires de la Méditerranée
17 rue de l'Abbé-de-l'Épée
F-34090 Montpellier (FRANCE)

☎ 04 99 63 69 24
Fax 04 99 63 69 29

publications@univ-montp3.fr
www.PULM.fr

Cet ouvrage a été mis en pages par les
PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE
(*université Paul-Valéry, Montpellier 3*)

publications@univ-montp3.fr

www.PULM.fr

Dépôt légal : 2^e trimestre 2009



